

MÖBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

147

VÉRITÉ
ET
MENSONGE



MÖBIUS 147

Möbius 147
novembre 2015
Numéro piloté par Mario Vivier

Directrice : Lucie Bélanger
Comité de rédaction : Lucie Bélanger, Robert Giroux, Lysanne Langevin
et Raymond Martin.
Conseil d'administration : Robert Giroux (président), Lucie Bélanger,
Lysanne Langevin, Jérémie Leduc-Leblanc, Tristan Malavoy-Racine,
Raymond Martin et Julia Pawlowicz.

Illustrations et couverture : Raymond Martin
Mise en pages : Julia Marinescu

Dépôt légal, BAQ et BAC, 4^e trimestre 2015
ISSN : 0225-1582
ISBN : 978-2-89741-055-1 978-2-89741-056-8 (PDF)

La revue ne saurait endosser la responsabilité du contenu des textes qu'elle reproduit.

Möbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal.

Möbius est membre de la SODEP et de la FQLL.

Distribution en format papier : Dimedia (Canada) ; D. N. M. (Europe) ;
Exportlivre (ailleurs dans le monde)

Distribution en format numérique : Vitrine de l'entrepôt numérique
ANEL-De Marque (www.vitrine.entrepotnumerique.com) ; Sodep
(www.sodep.qc.ca)

Abonnement au format papier : www.revuemoebius.qc.ca et www.sodep.qc.ca

Abonnement au format numérique : www.sodep.qc.ca et www.erudit.org

Archives : www.erudit.org

Möbius paraît quatre fois l'an.

Möbius
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec)
H2H 1N1, Canada
Tél. : 514 597-1666
Courriel : triptyque@editiontriptyque.com
Site Internet : www.revuemoebius.qc.ca

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL



Canada

Conseil des Arts
du Canada



Canada Council
for the Arts

Québec



SOMMAIRE

PRÉSENTATION.....	5
GHISLAIN TASCHEREAU	
<i>La vérité</i>	11
NICOLAÏ FEUILLARD	
<i>La sirène rêveuse qui joue dans l'arbre</i>	15
JENNIFER LABRECQUE	
<i>Bunny</i>	25
STÉPHANIE BRAQUEHAIS	
<i>On a frappé</i>	29
PATRICK BRISEBOIS	
<i>Solitude de l'ufologue</i>	33
NADIA GOSSELIN	
<i>Fatum</i>	37
JULIUS NICOLADEC	
<i>Un verre cassé</i>	41
MARIE-CHRISTINE ARBOUR	
<i>La logicienne</i>	49
CHRISTINE MONOT	
<i>Chauffeurs de taxi</i>	57
GENEVIÈVE HARVEY	
<i>Tricotage</i>	63
JULIE DUGAL	
<i>Au-delà du fil</i>	69
DIANE-ISCHA ROSS	
<i>La porte haute et basse</i>	73
FRANÇOIS MARTIN	
<i>Faux-fuyant</i>	75
FANNIE LANGLOIS	
<i>Femme de sable</i>	85
CHRISTIANE DESROSIERS	
<i>La veste grise</i>	89
CÉCILE-MARIE HADRIEN	
<i>Ante-partum</i>	95
MAUDE DÉRY	
<i>Monsieur le curé</i>	99
CARL-KEVEN KORB	
<i>Des kilomètres de vie en rose</i>	103

ANDRÉ HAMEL	
<i>Intercalaire</i>	107
ANTONIO DOMÍNGUEZ LEIVA	
<i>La Querelle des satyres</i>	115
LETTRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT	
Luc Quintal à Umberto Eco.....	131
NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES.....	145
LES YEUX FERTILES	
Bernard Émond s'entretient avec Elsa Pépin.....	151
André Gervais a lu <i>Wabakin ou Quatre fenêtres sur la neige</i> de Célyne Fortin.....	158

Thèmes à venir (les dates sont sujettes à changements) :

- n° 148 - *La rue* piloté par Olivier Gamelin (complet)
- n° 149 - *Cataclysmes* piloté par Mylène Durand (complet)
- n° 150 - *Persistance* piloté par Catherine Cormier-Larose (date de tombée: 1^{er} mars 2016)
- n° 151 - *Montréal est une ville de passages secrets* piloté par Lucie Bélanger (date de tombée: 1^{er} avril 2016)

PRÉSENTATION

PRÉSENTATION

Vérité et mensonge: l'écheveau de nos vies, que nous en soyons les créateurs ou les victimes. Mais, plus paradoxalement, le mensonge peut nous faire du bien et la vérité heurter nos croyances, pour ne pas dire nos certitudes.

Le mensonge et la vérité, nous disent les récits et les poèmes qui suivent, ont souvent une même odeur et une même saveur. La mort, le rêve, la trahison ou l'espoir ne tombent pas avec évidence d'un côté ou l'autre de la frontière. La vérité, qu'on pourrait croire pure et translucide comme le cristal, a pourtant des crocs et des griffes. Le mensonge, qu'on imagine cruel comme l'œil de Satan, a parfois la douceur de la soie.

Tandis que je pilotais ce numéro de *Mœbius*, deux événements sont survenus dans ma vie: la mort de mon père et la lecture d'une biographie de Houdini. Deux grands maîtres de l'évasion. Mon père est disparu comme Houdini savait le faire: en un grand spectacle à la fois gracieux et un rien arrogant. Rassurez-vous: je ne vais pas m'éterniser sur la mort de mon père. Je lui laisse ce privilège. Par contre, Houdini... tout de même! À la fin de sa vie, le prestidigitateur rencontre le créateur de Sherlock Holmes, Sir Arthur Conan Doyle. Ce dernier est venu en Amérique pour, en une série de conférences, vanter les bienfaits du spiritisme et des tables tournantes. C'est tout de même curieux que l'homme ayant donné vie au détective logicien le plus célèbre cherche à communiquer avec les morts. Oui, l'écrivain a perdu un fils lors de la Grande Guerre et il ne s'en est pas remis. L'espoir devrait toujours être compréhensible. Bref, Houdini et Doyle se rencontrent. Houdini, plus qu'honoré de faire la connaissance du père de Sherlock Holmes, et ayant entendu parler de la passion des tables tournantes de ce dernier, lui

propose de l'accompagner à une séance de spiritisme afin de lui démontrer que tout cela n'est que subterfuges et prestidigitation. En vérité, Houdini sait de quoi il parle, n'est-ce pas? Et en effet, au cours de la séance qui a lieu dans le New Jersey, Houdini explique rationnellement à l'Anglais tout ce qui semble de prime abord relever de l'occulte et de l'invisible. Mais ce qui pourrait être ici une conclusion, devient une pomme de discorde. Car on pourrait croire que le créateur de Sherlock Holmes, une fois revenu de sa folie passagère, de ses fols espoirs, remercie le prestidigitateur de l'avoir ramené dans le sentier de la raison et de la logique, bref, d'avoir déjoué les spirites charlatans. Nenni. Doyle se met en colère contre Houdini et, avant l'une des représentations où le maître de l'évasion doit se produire, lui assène dans les coulisses un coup de poing dans l'estomac. Houdini meurt quelques jours plus tard.

Jusqu'à présent, les circonstances de la mort d'Houdini n'ont pas été élucidées et baignent dans les eaux troubles du mystère. À l'époque, on diagnostiqua une « indigestion aiguë ». Mais plus d'un soutinrent qu'il s'agissait, purement et simplement, d'un empoisonnement, les fanatiques des tables tournantes s'étant vengés d'un témoin encombrant.

La conclusion? L'ironie, je suppose. Car, enfin, l'homme ayant créé le plus célèbre détective, ce détective ne jurant que par la logique et la science, cet homme, donc, concourant à l'assassinat d'un prestidigitateur, maître de l'illusion, mais se faisant fort de démasquer les menteurs! Avouez que...

Il va sans dire que toute l'histoire n'a pu être vérifiée dans ses moindres détails et que l'auteur de cette présentation, par malice ou par inadvertance, a pu y glisser des mensonges, des demi-vérités, mais aussi des faits historiques avérés.

Enfin, il est certain que l'Art cherche à se rapprocher de la Vérité, ou du moins de la vérité de l'artiste, peu important les subterfuges que ce dernier doit employer pour y parvenir. En cela, les mythes des Anciens et les Livres révélés des grandes religions n'agissent pas autrement: par l'entremise d'histoires à peine croyables. Mais tout cela, nous nous en doutons bien, est truffé de mensonges... de pieux mensonges?

Dans les textes qui suivent, on verra nos sens nous tromper, nos souvenirs être falsifiés, le rêve et la mort semer le doute, les pouvoirs médiatiques s'élever en dignes représentants de la vérité.

Vérité? Mensonge? « Car non moins que savoir, douter me plaît », disait Pascal. Je suis assez de cet avis. Mais il est *vrai* que le philosophe se jeta au pied de la Croix. Oui, la vérité et le mensonge ne sont qu'un seul et même fil qui forme l'écheveau de nos vies.

Mario Vivier



GHISLAIN TASCHEREAU

La vérité

Mario Portelance, comptable agréé de son métier, entendit, sur sa boîte vocale, la voix de son ami Michel Leroux, lecteur de nouvelles de son métier. Michel tricotait les mots avec maladresse, car ce qu'il devait annoncer à Mario était embarrassant. Il se sentait, cependant, obligé, par amitié, de lui dévoiler ce dont il avait été témoin : sur l'heure du midi, il avait vu Rachel Valois, la femme de Mario, embrasser un autre homme. Il ne connaissait pas le type. Tout ce qu'il savait de lui, c'est qu'il était thanatologue. En effet, dès le baiser terminé, le couple s'était quitté et l'homme avait pénétré dans le salon funéraire qui se trouvait de l'autre côté de la rue. Michel s'était approché et avait vu, à travers la vitrine, une photo du type et d'un homme plus âgé accrochée au mur, photo sous laquelle on pouvait lire : Les Entreprises Funéraires Jodoin et Fils.

Mario Portelance ne voulut pas croire que sa femme le trompait. Pas du tout. Il fallait pourtant que ce soit vrai, puisque son ami Michel l'avait dit sur sa boîte vocale. Il réfléchit un instant, puis se ravisa.

Son ami Michel l'avait peut-être dit sur sa boîte vocale, mais ça ne voulait pas dire que c'était vrai.

Mario allait mener sa propre enquête. Il s'empressa donc de contrevérifier cette révélation embarrassante. Mario contacta le patron, deux collègues de travail et une amie de Rachel. Il voulait varier ses sources d'information. Usant d'une grande subtilité, il tenta de leur soutirer le plus de confidences possible sur les allées et les venues de sa femme. La majorité des renseignements qu'il récolta furent plutôt flous. On ne voulut pas se mouiller. On ne voulut

pas, non plus, s'abaisser au rang de vulgaire délateur. De toute façon, les personnes qu'il avait contactées n'étaient nullement des proches. Alors, pourquoi auraient-elles dénoncé une Rachel qui ne leur avait rien fait ?

Mario entreprit d'espionner son épouse afin d'en avoir le cœur net. Trois jours durant, il n'alla pas travailler et fila Rachel du mieux qu'il put. Ses talents de limier étant nuls, ses résultats le furent tout autant.

Bien décidé à obtenir des informations consistantes, qui lui donneraient enfin l'heure juste, Mario engagea un détective privé. Il lui en coûta mille dollars pour une semaine de filature au bout de laquelle il fut fixé. Le détective lui remit des vidéos, des photos et des enregistrements audio prouvant, hors de tout doute raisonnable, qu'il était bel et bien cocu.

Désarmé, Mario ne sut comment réagir. Devait-il confronter sa femme afin d'éprouver son honnêteté et sa loyauté ? Ou bien devait-il carrément lui annoncer qu'il avait découvert le pot aux roses, qui était bien loin de l'être, rose ? Quoi qu'il décide, devait-il le faire seul à seul avec elle, ou en public, devant des amis, pour lui donner une leçon ? Après une courte réflexion, la réponse vint d'elle-même. Ça ne devait pas avoir lieu en public. Ni en tête-à-tête. La femme de Mario ne devait pas apprendre la nouvelle par sa bouche, mais par celle d'un avocat ! Il fallait que Rachel regrette. Il fallait que ça lui coûte cher. Il fallait l'humilier.

Sans surprise aucune, Mario obtint aisément le divorce. Et son avocat réussit à faire cracher un énorme montant d'argent à Rachel en réclamant des dédommagements pour son client. Le comportement honteux et condamnable de son épouse lui avait occasionné une série de problèmes qui méritaient compensation. Le juriste invoqua le grave traumatisme subi par Mario quand il s'était vu cocu, le choc de la trahison, les insomnies consécutives, la peur de se retrouver seul, la perte de confiance en lui, la perte de libido, les crises d'angoisse, les envies de suicide, la dépression, les railleries des collègues de travail et des voisins. Le pauvre était passé à deux cheveux d'une dégringolade sociale...

Après sa victoire juridique, Mario ne sut pas ce que devint Rachel, car elle quitta son thanatologue et déménagea dans une autre ville. Il était content : justice avait été rendue, avec une petite vengeance, en prime.

Six mois plus tard, Mario Portelance, comptable agréé de son métier, entendit, à la télévision, la voix de son ami Michel Leroux, lecteur de nouvelles de son métier. Michel annonçait que Richard Chaput, le voisin de Mario, était accusé de voie de fait sur son collègue de soixante-quatre ans. Cela étonna beaucoup Mario, car son voisin était un homme paisible, doux, généreux, bref, c'était un chic type. Il était difficile de croire qu'il ait pu violenter une personne âgée. Mario ne prit cependant pas la peine de vérifier cette information. Il ne contacta ni le patron de son voisin ni ses collègues de travail ni ses amis. Il n'entreprit pas, non plus, de l'espionner afin d'étudier son comportement et de juger de sa dangerosité. Et Mario n'engagea aucun détective privé. Il ne disposa, donc, d'aucun élément prouvant que Richard Chaput était coupable.

Cela ne l'empêcha nullement de croire ce qu'il venait d'entendre et de conclure que son voisin était un batteur de personnes âgées.

Son ami Michel l'avait dit à la télé, ça voulait dire que c'était vrai.



NICOLAÏ FEUILLARD

La sirène rêveuse qui joue dans l'arbre

Les rayons d'une lune rouge pénètrent dans la chambre de Calixte. Assise à même le sol, la petite fille observe le ciel. La lune, à l'instant de se coucher, répand une lueur sinistre qui éclaire des apparitions effrayantes. Calixte se réfugie aussitôt dans son lit. Quand elle relève la tête, il n'y a personne d'autre que moi ; mais l'enfant n'a pas le sentiment d'avoir rêvé.

Alors je la rassure du mieux possible :

— Il n'y a pas de quoi t'inquiéter, Calixte.

— Mais maman... *il* était là !

Cette chimère lui paraissant réelle et menaçante, elle recommence à paniquer. Il faut donc me résigner à attendre que l'aube nous sourie.

— Je vais dormir ici. Ah, ce qu'il fait noir ! dis-je en effleurant la lampe. Je t'occuperai en te racontant des histoires jusqu'à ce que tu t'endormes.

Lorsqu'elle est souffrante, il me semble que la nuit elle aussi est malade.

— Quand il fera jour, j'essaierai de lui parler, me répond-elle d'une voix brouillée par le sommeil.

Hier encore, elle voulait capturer le reflet de la lune avec un filet et un panier ; mais la lune n'aime pas autant lutiner qu'un homme.

Ses craintes apaisées, Calixte se laisse enfin aller à la douceur de ce moment où elle m'a auprès d'elle. Tirée par le réveil d'un rêve joyeux, elle s'attriste quelquefois ; délivrée d'un rêve pénible, elle se réjouit plus souvent. Toujours elle croit à la réalité de ses rêves.

— Mais maman... tout est vraiment arrivé ! Regarde l'avion avec plein d'enfants dedans qui s'est écrasé, je t'en ai parlé juste avant.

Dans la réalisation de certains cauchemars, elle voit l'action de forces étranges et mystérieuses, plutôt que de simples coïncidences.

Ses cauchemars se renouvellent. Elle craint de s'endormir. Elle reste étendue sur son lit des heures entières, avec des insomnies persistantes. La névrose prend le dessus, se révèle véhémence.

À présent les couvertures la gênent, elle étouffe sous les draps et a des démangeaisons sur tout le corps. À ces symptômes, se joignent bientôt une migraine et la sensation qu'un étau lui comprime les tempes.

La vie paisible et bien ordonnée de notre famille se trouve ainsi à la veille d'un déchirement.

Pendant ses crises, son père reste auprès d'elle et la regarde en silence, cherchant à l'apaiser d'une caresse. Il a fini par l'emmener à l'hôpital. Les médecins ignorent ce qu'elle a, leurs scanners ne révèlent rien. Mais quelque chose dans sa voix et son expression me donne un violent coup au cœur. Impossible de décrire à quel point il est touchant de la voir, son petit visage perplexe, comme envoûté, feignant la fermeté avec ses pauvres ressources.

Quel est le sentiment ou le souvenir qui la tient si tremblante ?

Pour dissiper les craintes, dit-on, il suffit d'en approfondir la cause. Alors je lui demande de tenir un carnet de rêves. Ce que je cherche, tout d'abord, c'est à parvenir à débusquer dans ses cauchemars, sous leurs apparences fantastiques, ce qui la tourmente, ces émotions à peine conscientes qui forment la trame invisible de son rapport au monde. À mesure qu'elle les examinera, ils deviendront plus nets, plus précis, et leurs péripéties nous conduiront à leur signification véritable.

Pendant ce temps, son père se lève sans me parler, je le vois marcher dans la pièce, sortir comme si de rien n'était. Je le vois revenir, image malade de lui-même, pâle, décoloré, fragile. Comment est-il possible qu'avec autant d'amour je ne le rende pas heureux ?

Mieux vaut éviter de s'attarder sur ce malaise. Il faut d'abord résoudre les problèmes de notre fille. Avec moi, Calixte se laisse aller. Rien ne me paraîtra jamais absurde. Elle peut tout me dire et je répondrai sans lui poser de

questions indiscretes, avec l'air détaché de l'expert à qui on soumet les pièces d'un dossier auquel il n'est pas mêlé.

Je tente de lui expliquer d'une voix apaisante :

— Ce ne sont que des images inventées par ton cerveau. Devant tout rêve désagréable, sois prête à te dire : « Ce n'est que mon imagination. » Ensuite, examine-le bien. Pour ça, écris tout dans ton carnet.

Elle s'applique, en suivant son inspiration enfantine. Un monde inconnu surgit sur le papier.

« Gregory se marie à Venise. Mais sa femme et sa fille sont enlevées par deux hommes. Gregory prévient la police. Les kidnappeurs s'enfuient avec leurs otages. Ils sont tous tués dans un accident de voiture. Cinq ans plus tard, de passage à Venise, Gregory rencontre Naziha, qui ressemble beaucoup à sa femme. Il en tombe amoureux. Le matin du mariage, Naziha est enlevée. Tout recommence... »

Si ce récit ne m'inquiète pas sur le moment, quelle n'est pas ma surprise, quatre jours plus tard, de lire dans le journal une histoire en tous points semblable. Coïncidence ? Tout est réel dans ce que ma fille a imaginé. Mais je ne peux prendre pour une prémonition ce qui n'est sans doute qu'un hasard.

Appuyant mon visage contre la vitre de ses rêves, je découvre un monde de significations confuses et contradictoires. En tenant son carnet, je sens un froid anormal dans mes mains, un froid mortel, et j'ai l'impression que je ne me réchaufferai jamais.

C'est comme si ses mots se tatouaient sur mon cœur :

« Je suis couchée dans ma chambre. Tout ce qui m'entoure a une couleur noire. C'est une nuit d'hiver, mais dehors la neige fond et les arbres deviennent rouges comme s'il y avait le feu. Un bruit de pas approche, il augmente. Ma porte s'ouvre. Une femme entre, elle a un visage pâle et malade, sa bouche est entrouverte. Elle est petite, maigre mais très belle, blonde aux cheveux longs. Elle tire les rideaux de la fenêtre et chacun de ses doigts laisse une trace de sang. Elle se tourne et je vois qu'une partie de son visage n'a plus de peau. Elle me regarde avec de grands yeux fixes. Je la regarde aussi. Je ne peux faire aucun mouvement. Elle referme la porte. Enfin, elle me parle... »

Après une telle lecture, je presse ma main contre ma poitrine: une douleur insupportable me déchire. Et je reste là cette nuit encore. Si notre vieille maison était hantée, la chambre de Calixte le serait par mon fantôme à force de veiller auprès d'elle.

Calixte croit vivre un de ces cauchemars où l'on est poursuivi par des ennemis, sur le point d'être rejoint, sans possibilité de se défendre. Un de ces rêves où l'on perd pied, dégringolant du haut d'un escalier, dévalant sans pouvoir se retenir au fond d'un gouffre. Je m'approche, l'embrasse sur le front, lui caresse le visage, pour faire diversion à ses pensées et l'aider à surmonter son effroi, car je la vois frissonner.

— Les rêves ne se réalisent pas toujours, lui dis-je d'un ton apaisant.

Le soir suivant, à l'heure du coucher, je m'installe près de son lit tout en jetant un coup d'œil dehors. De fines gouttes de pluie tombent sur la terre. Elles sonnent creux en s'imprimant dans la poussière molle. Ce sera encore une nuit blanche pendant laquelle, comme un vampire, la psyché de ma fille sucera son énergie. Demain, Calixte se lèvera la tête bourdonnante et vide. Elle éprouve déjà cette sensation pénible qu'on a en plongeant dans un bain glacé...

Au matin, elle ouvre les yeux. Aux ténèbres doit succéder le jour; que toute lumière se rallume! Idées incrustées dans son cerveau, fuyez, disparaissent comme des ombres!

Calixte reprend contact avec le réel. Elle essaie, avant de se lever, de vider son esprit. Je l'encourage cependant à tout noter. Mais je sens qu'elle s'impatiente, elle n'a pas vraiment la force, il faudrait y consacrer de longues séances, et elle est trop petite pour ce travail. La nuit l'arrache au monde malléable et douillet de ses parents, où elle se tient à l'abri, et la projette brutalement dans un monde à elle, dur, agressif, implacable, sur lequel elle n'a aucune prise.

Pour que cet univers ne soit plus une suite d'images floues, elle va mettre sur le papier tout ce qui lui viendra en tête, tout ce qui passera par sa pensée et son cœur — le rire et la peur, le blanc et le noir, les larmes délayées dans des métaphores oniriques. Ma petite fille qui, grâce à sa maman, connaissait des poèmes de Baudelaire par cœur

avant même de savoir lire, ma chérie qui, un peu plus tard, me demandait de lui épeler les mots dont elle voulait former des phrases : j'ai senti très tôt que l'écriture serait sa façon de s'emparer du monde. Je lui ai offert pour ses huit ans un recueil de contes avec un beau dessin d'araignée rouge. Chaque fois que je l'ouvrais, c'était un signe magique, l'heure de tisser une histoire, pour que l'araignée quitte sa page et nous rejoigne. Nous mêlions nos rêves à la réalité de ce livre, établissions un lien entre lui et nous, c'était notre manière de l'aimer – et de nous aimer.

Ces autres pages que je lis à présent renferment une âme : Calixte est affamée de se raconter à elle-même.

« Un arbre jette ses bras vers moi. Son ombre me recouvre comme un énorme filet. Avec sa grosse voix, il me dit son nom dans le creux de l'oreille. Puis il me promène dans le ciel, ses branches me servent d'avion, et j'avale le vent qui souffle. Au sol il y a mon papa. Ses petits yeux noirs ressortent bizarrement sur son visage blanc. Il se met soudain à tourner la tête dans tous les sens pour mieux me regarder, et j'ai l'impression d'être une sirène. Une sirène inquiète qui joue dans un arbre. Il me dit alors : "Viens dans mon lit, viens sur mon cœur. Je vais te raconter une histoire." Et l'arbre fléchit ses branches... »

Je contemple, sur le papier, les associations d'idées qui affluent des lointains de sa mémoire pour bâtir son univers. À la lumière de ce qui semble un avertissement, je fais des rapprochements entre le passé et le présent.

Une cloche d'église sonne quelque part. Il est tard, le crépuscule tombe. Calixte reste silencieuse un moment, soutenant mon regard presque comme une adulte, avant de me confier en s'endormant :

— Je rêve de toi... toutes les nuits.

Cette confiance étrange se prolongerait peut-être, si elle n'était pas tranchée par un coup de foudre. La voix meurt dans sa gorge ; et je me tais par une sorte d'inhibition devant sa frayeur.

Je la vois souvent, les yeux mi-clos, détachée de tout, ne s'appartenant plus, rêver immobile et inanimée. Retirée vers son cerveau, sa vie cesse de paraître au-dehors. Par son attitude, sa mélancolie, elle ressemble à une sculpture funéraire. Une fois éveillée, il lui est difficile, voire

impossible, de distinguer ses fantasmes du réel. Dans le Paris du XIX^e siècle, Calixte aurait été une héroïne poétique de Gérard de Nerval. Dans notre terne banlieue, elle n'est qu'une petite fille solitaire et perdue.

Je relis son carnet. Il semble que plusieurs de ses rêves se soient réalisés. En face de certaines coïncidences qui dépassent et déconcertent l'analyse, je suis envahie par une vague mais saisissante demi-croyance au surnaturel. Plus j'y pense, plus je suis tourmentée. Chaque fois qu'après mûre réflexion je décide que tout cela n'est que le fruit du hasard, mon esprit, comme un ressort qui cesse d'être comprimé, retourne d'un coup à sa première position et me présente la même énigme à résoudre : « Est-ce seulement le hasard ? »

Calixte est plongée dans le sommeil. Son caractère a quelque chose de mystérieux qui me fait frémir. Sa hardiesse chimérique, à la fois séduisante et monstrueuse, ne sert qu'à exciter ses nerfs.

L'esprit s'anime et crépite au contact de l'ombre. Ces ténèbres sont en toi, Calixte, une dévorante obscurité t'habite. Quelle sonde mesurera ces épaisseurs, ce chaos de visions qui nous affolent ? Ma perplexité commence à se briser, cédant à la pression de ce qui paraissait invraisemblable une minute plus tôt.

Mon enfant va du rêve vers le monde réel, je dois partir du monde réel pour expliquer ses rêves.

Calixte se tourne dans son lit. Elle pousse un cri et se réveille en sursaut. Je la rassure de mon mieux, mais elle s'exclame sans se rendre compte de la cruauté de ces mots :

— Tu es si maigre, maman !

— Ne te soucie pas de ma santé. Il faut juste que tu te concentres sur ce qui se passe en toi.

— Il fait noir en moi.

Cette phrase résonne tristement à mes oreilles. Ce moment indistinct dure si longtemps qu'il ne m'en faut pas beaucoup plus pour me demander si, moi, je suis bien éveillée.

— Tu crois aux apparitions ? demande-t-elle soudain d'une voix qui semble venir d'une distance infinie.

— Quelles apparitions ?

— Tu sais... les fantômes.

— Non. Et toi, tu y crois ?

— Oui.

— Pourquoi ? Il t'arrive d'en voir ?

Elle sourit, mais de quel sourire !

— Mais pourquoi j'avais le sentiment que des choses pareilles devaient t'arriver ? m'écrié-je tout à coup, aussitôt surprise de mes propres paroles.

— Tu as pensé à ça ? Et pourquoi... ?

— Calixte, tout ça, c'est dans ta tête.

— Tu en es sûre, maman ?

— Écoute, à ton âge, moi aussi j'avais une collection d'amis imaginaires. J'en avais de très riches : ils possédaient des châteaux en Amérique et me suppliaient d'y aller passer mes vacances. J'en avais d'autres qui étaient toujours prêts à jouer avec moi et à inventer mille bêtises.

Par la fenêtre, je vois la lune à son dernier quartier. J'ai l'impression de flotter non pas dans sa lumière, mais dans une noire obscurité et une affreuse angoisse. La conviction que ma fille croit à ce qu'elle dit jaillit de la pitié même qu'elle m'inspire.

— Ce ne sont pas des amis, chuchote-t-elle en me regardant, car la seule qui vient pour me parler, c'est toi, maman.

À cet instant, je ne me rends pas compte de ce que signifient les mots que je viens d'entendre. Je suis si émue, si touchée par la petite fille qui les a prononcés, que je ne peux que l'embrasser, la serrer fort et la garder contre moi. Mais ses frayeurs l'ont tellement affaiblie qu'elle frissonne à mon contact. De grosses gouttes de sueur coulent sur son visage. Son cou mignon est tout trempé. Lorsque je l'enlace, elle est parfois prise de panique.

Ses réactions m'alarment encore plus que ses paroles.

« Je rêve de toi... toutes les nuits. » Que veut-elle dire ? Voilà ma première pensée, une seconde avant que ma tête se remplisse de souvenirs, de soupçons...

Il fait sombre dans la chambre et nous nous tenons près de la lampe. Le regard brûlant de Calixte semble devenir plus perçant et pénétrer ma conscience. Quelque chose d'étrange passe entre nous. C'est une idée qui glisse, furtive, mais atroce, et que je saisis enfin... Je deviens pâle comme un spectre.

L'instant est confondant, abyssal. Ma vie entière défile devant mes yeux par brèves rafales, comme la bande-annonce d'un mauvais film. Entre les images et les sons, filtrent des rais de lumière, des flashes, des zones d'ombre qui s'entremêlent en intersections troubles, déconcertantes.

— Maman, j'ai tant rêvé de toi que tu as repris ta... réalité.

Et moi je ne juge plus nécessaire de prendre un songe pour la réalité, ni la réalité pour de la folie. Je comprends à la fin que je me crois vivante – et pourtant je suis morte... embarquée, entraînée, emportée vers Dieu sait quelle région du ciel ou de l'enfer.

Cela s'abat, éclatant, absolument irréfutable, cela tombe sur moi et m'écrase...

Je suis entrée dans un monde de son invention.

Tout à coup des larmes me viennent aux yeux, j'éprouve une extrême confusion et une grande honte mêlées à une certaine douceur. Je sens que ces rêves chaque soir sont le refus d'un adieu.

J'ai l'impression, alors que nos regards se rencontrent, que rien au monde n'est aussi fantastique que notre relation. Je veux reprendre Calixte dans mes bras, mais je m'arrête, la dévisage et me souviens de tout. En particulier de mon mari, un pauvre homme dévasté et rendu fou de douleur par ma maladie. Je me souviens du cancer, de l'agonie, de l'enterrement, et cela me semble si étrange, si incompatible avec la réalité que je vois à présent.

Je suis ébranlée, mais je suis aussi redevenue lucide et Calixte s'en rend compte. Aussi me saisit-elle par les manches, cette fois avec crainte, avant de tomber à terre. Je la regarde un instant, avec l'envie de la soulever, de l'étreindre de toutes mes forces, de l'embrasser, et de lui dire que je l'aime, que je l'aime, que je l'aime...

Mais c'est moi, cadavre qui pourrit déjà, qui bouleverse Calixte, vivant mon identité de mère à titre posthume. À ma présence affreuse, elle répond par des sourires lumineux, signifiant qu'elle m'aime, qu'elle se réjouit de me voir, de m'avoir près d'elle, qu'elle m'aime.

— Je dois m'en aller, Calixte. Mais je te laisse avec ton père.

Ma voix d'outre-tombe est hésitante, mais ma décision inexorable. La frontière entre le réel et le monde qui vit en elle doit s'effacer; et le fantastique reculer devant mon amour.

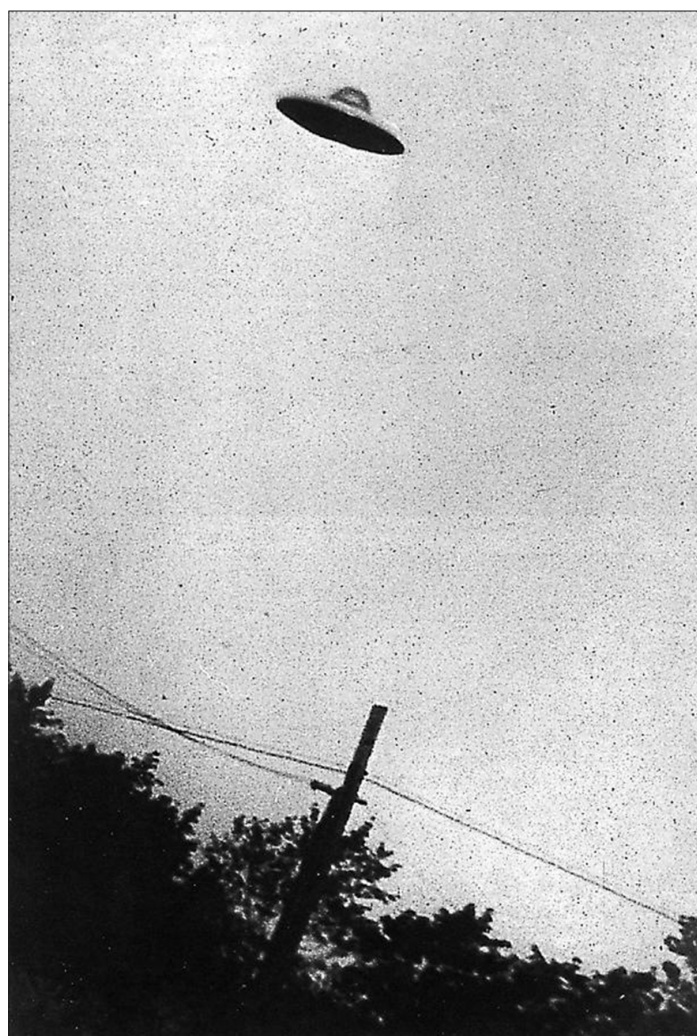
— Ton imagination sera ton alliée, Calixte, mais ne te laisse pas dominer par elle. Tu as éveillé ma mort, je ne veux pas engourdir ta vie.

Une clarté céleste apparaît. Je vacille dans ce bain de lumière azurée. Me voilà face au long voyage vers l'oubli...

— Adieu, je te lègue la douceur de l'aube, la brise sonore, la pluie propre et apaisante qui tombe sur les arbres...

Calixte se sent face à un ciel étincelant; elle ferme les yeux, éblouie par l'aurore.

Que le calme se fasse en elle et qu'elle s'endorme enfin d'un sommeil apaisé d'enfant...



JENNIFER LABRECQUE

Bunny

Le pire, c'est que rien ne changera jamais. Sauf l'accumulation.

Quatre murs. Des briques coupantes, tartinées de sperme collant, de sueur et de sang poisseux, le tout formant une surface d'une couleur indigeste. Un néon grésillant se balance sinistrement, projetant son ombre comme une âme errante. Le bruit sourd et agaçant d'un filet d'eau brunâtre dont les gouttes tombent une à une sur le sol en ciment. Le froid, surtout. Un froid qui gèle les rouages du cœur le plus chaleureux.

Je m'appelle Bunny. Ce n'est pas mon vrai nom. On m'a surnommée comme ça à cause de mes tressautements lorsque je me fais baiser. Ceci est ma chambre. Ma prison. Et sera aussi fort probablement mon tombeau.

Son vrai nom? Aucune importance. Il n'a aucune importance, parce que le fait de le savoir ne change rien. Sauf l'accumulation de honte. Car la femme qu'était Bunny autrefois avait une vie, une belle vie, comme la majorité des autres femmes. Elle était même réputée auprès de la gent masculine pour sa beauté et son charme, pour sa gentillesse et son sourire éclatant. Avec ses cheveux d'un brun cacao, son teint olivâtre et ses yeux couleur océan, les regards se posaient tout naturellement sur elle, ils glissaient sur sa peau satinée et sur ses courbes généreuses, caressaient ses traits et ses membres. Bunny avait tout pour elle: une confiance en soi, un regard de braise et des hommes, des hommes autant qu'elle en voulait.

Sa grossesse imprévue lui avait fait peur. Elle avait dû chercher de l'aide et malheureusement, elle n'avait pas regardé aux bons endroits. Elle n'avait vu que le bel homme en cravate, qui sentait bon l'argent et les bonnes intentions...

Bunny est recroquevillée sur le sol, tout près de la porte grugée par les mites et autres bestioles vivant dans les trous à rat. Sa main droite, aux doigts longs et frêles, repose fébrilement sur le bois, juste à côté de son oreille. Ses paupières sont fermées et trempées de larmes, alors qu'elle imagine ce qui est en train d'arriver à sa fille, de l'autre côté du battant. Elle entend tout. Elle entend très bien les gémissements, elle voit presque les grimaces qui barbouillent l'innocent visage de son unique enfant, tout comme la bave et les humeurs.

Bunny sait que sa fille se retient de hurler. C'est un conseil judicieux que la petite applique avec précision. Si elle hurle, ce sera pire.

Toutefois, tandis que sa fillette de six ans se faisait voler sa virginité dans les bras d'un homme dégoûtant, gras et bedonnant, la mère grinçait des dents tout en passant doucement sa main sur la porte de bois pourri.

Bunny faisait partie de ces mères courageuses, qui savaient que les inquiétudes des parents se transmettaient à leurs enfants. Elle avait toujours fait en sorte de ne pas montrer à sa fille qu'à chaque jour qui passait, qu'à chaque minute, qu'à chaque seconde, elle était consumée par la peur. Qu'à chaque jour, elle redoutait plus que tout les hommes qui lui bavaient sur le corps et elle priait sans cesse pour que tout s'arrête enfin. Elle maudissait le ciel que son unique enfant soit une fille et pourtant, elle demandait grâce à Dieu pour que celle-ci soit épargnée.

Mais ses prières restaient vaines. Dieu avait sûrement autre chose à faire que de lui prêter attention. Rien ne changerait. Sauf l'accumulation de peur et de douleur.

Bunny pleure, maintenant. Elle sait. Elle sait que sa fille est condamnée à écarter les cuisses et à ouvrir la bouche afin de satisfaire les porcs qui passeraient sur son petit corps d'enfant.

Et Bunny ne peut que glisser ses doigts fins sur le bois de la porte, elle ne peut qu'imaginer tenir la main

de sa fille et la rassurer, lui dire que tout va bien, que tout sera bientôt terminé, même si c'est un mensonge éhonté. Bunny continue d'appuyer ses doigts sur la porte, le visage crevassé par les larmes.

Et sa fille continue de geindre, la figure coincée sous un oreiller pour étouffer ses bruits d'épouvante et de douleur.

Et son violeur continue sa besogne, souriant et râlant comme un animal en rut.

Et le néon continue son mouvement de balancier grinçant.

Et le froid continue de transformer le cœur de Bunny en iceberg.

Je m'appelle Bunny. Vous savez déjà pourquoi. Mon vrai nom n'est pas important. Le plus important, vous êtes déjà passé à côté. Vous avez pensé que ceci était un mensonge.

Rien ne changerait. Sauf l'accumulation.

Do Spirits
Return?



HOUDINI

**SAYS NO - AND PROVES IT
3 SHOWS IN ONE**

MAGIC-ILLUSIONS-ESCAPES = FRAUD MEDIUMS EXPOSED

STÉPHANIE BRAQUEHAIS

On a frappé

Un coup. Deux coups. Le choc est tellement puissant, le bruit tellement sourd que je me réveille en sursaut. J'ai le ventre noué. Je crois qu'il est minuit passé. À travers la fenêtre, je ne vois rien. Mouvement quasi imperceptible des rideaux qui viennent caresser les étagères de la bibliothèque. Vent léger. Même les grillons se sont tus. Le silence est total. Il fait nuit noire. Nous sommes encore loin de l'heure pâle annonciatrice de l'aube. C'est l'heure où il n'y a plus d'heure. L'heure où les repères ont disparu comme ces premières secondes d'incertitude lorsqu'on se réveille dans un autre lit que le sien.

Mon pouls bat à tout rompre. Je respire profondément. Plus exactement, je tente par contraction maximale du diaphragme d'avaler un grand bol d'air, mais l'effort tourne court, comme si ma capacité d'accueil s'était réduite. Il me faut désormais absorber et expulser de minuscules volumes. Je halète, j'ahane. J'ai la sensation de m'être transformée en petit animal traqué, en un hamster courant frénétiquement dans sa roue avec l'espoir insensé de s'enfuir. Moi qui n'ai jamais eu d'asthme serait-il possible que je sois en train de faire, à trente-cinq ans, une allergie à la nuit ?

Je bouge le moins possible, guettant avec anxiété l'éventualité d'une nouvelle frappe. Au moment où je m'apprête à relâcher la tension dans mes muscles et à fermer à nouveau les paupières pour tenter de m'assoupir, je l'entends à nouveau. Encore plus fort celui-là. Plusieurs secondes après, il continue de résonner en moi comme les répliques d'un tremblement de terre ; ou seraient-ce les battements de mon pouls qui lui font écho ?

Cette fois, je suis totalement éveillée. Plus question de faire comme si de rien n'était. Il y a danger, je le sens. Je repasse très vite dans ma tête mes gestes de la veille au soir. Porte d'entrée principale fermée à double tour. Les deux verrous en fer sur le grillage de la terrasse, avec le signal d'alarme enclenché. Portes des chambres voisines closes et clefs introduites côté couloir. Je m'en souviens, j'ai effectué cette action juste avant d'entrer dans ma chambre et d'appuyer sur l'interrupteur. Qui a donc pu pénétrer dans la maison ? Un voleur ? Un tueur ? Un homme égaré ? Du reste, ces heurts assourdissants ne ressemblent à rien de familier. À mi-chemin entre ceux d'un animal et ceux d'un être humain. Des heurts maladroits, sans douleur ni régularité. Comme un petit ours en colère.

Il va bien falloir que je me lève pour vérifier ce qui ne tourne pas rond. Je replie les bras vers moi pour prendre appui et me mettre en position assise. Sauf qu'aucun geste ne succède à l'injonction envoyée par mon cerveau. Je n'arrive pas à toucher le matelas avec mes mains. Je me concentre. Commencer par les doigts. Ils sont engourdis. Mes jambes, elles, continuent à m'obéir avec diligence, mais elles s'agitent dans toutes les directions sans pour autant me faire basculer d'un côté ou de l'autre. Serais-je réellement devenue un hamster ? L'idée, au départ insolite, me donne des sueurs froides. À l'heure où le monde rêve (tout au moins la bonne moitié qui tourne le dos au soleil), j'ai la sensation de me retrouver terriblement seule, livrée à ces fantômes étranges, ayant perdu quasi toute autorité sur mon corps. Celui-ci ne répond plus, d'ailleurs je ne le reconnais plus. Une chose me rassure néanmoins. Cette conscience aiguë de l'anormalité de la situation, c'est bien la preuve que je suis encore un être doté de raison. À force de faire des insomnies, on devient facilement paranoïaque.

Si je me penche sérieusement sur la question, il est tout à fait possible que ce soit moi finalement qui ai reçu ces robustes estocades. Voilà qu'on m'écrase les côtes sur le côté droit. Que m'arrive-t-il ? Suis-je en train de me transformer en une bête phénoménale ? Ma peau est dure et ce qui se situe entre mes hanches et mes clavicules a pris des proportions énormes. À tel point qu'il m'est impossible

de me tourner sur le côté. Je suis coincée en équilibre sur ma carapace, comme un insecte kafkaïen. Je vais bientôt sortir de ce cauchemar.

Il faudrait que je me calme. Il est possible que je me croie éveillée tout en étant encore plongée dans un profond sommeil. J'essaie à nouveau de contrôler ma respiration. Sentir l'air passer dans sa gorge, dilater la cavité thoracique et tirer les poumons vers le bas, puis... relâcher les muscles intercostaux. J'ai beau essayer, ça ne fonctionne pas. C'est la panique à bord. Le sous-marin n'a plus d'oxygène. J'agite mes petits bras qui ressemblent aux pattes d'une bestiole indéterminée, comme pour appeler à l'aide. Mais il n'y a personne pour voler à mon secours.

Non seulement je ne peux plus donner d'ordre à mes muscles, mais ce n'est plus moi qui orchestre les mouvements. Pourtant, je les ressens. Un autre coup! Comme les autres, il n'a pas d'identité, de trait reconnaissable. Je comprends soudain. L'intrusion ne s'est pas déroulée dans la pièce à côté, mais à l'intérieur, entre les murs de mon enveloppe charnelle. Oui, c'est ça. Il n'y a pas d'autre explication. Je suis possédée, envoûtée, ensorcelée. Mon territoire est envahi, pris d'assaut. J'ai dû rendre les armes sans m'en apercevoir. L'importun a ouvert la porte de mon corps. Quant à savoir par où il est passé, difficile de se prononcer dans cette obscurité.

Mon abdomen est dur comme du bois. Et soudain, il ondule. Je palpe des masses étranges et irrégulières qui apparaissent puis disparaissent. Parfois, une pointe se forme sous ma peau, je peux suivre avec mes doigts une partie de son cheminement et puis pffft, plus rien. Finalement, peut-être ne me suis-je pas métamorphosée en hamster monstrueux. J'en ai simplement avalé un. La bestiole s'agite à l'intérieur de moi. Sans doute veut-elle sortir. Je l'ai avalée pendant mon sommeil. Elle a dû entrer par ma bouche. On m'a déjà fait la réflexion. J'ai tendance à dormir la bouche ouverte, ce qui me fait parfois ronfler. On ne m'avait cependant jamais alertée sur les risques d'absorption nocturne d'un corps étranger. Ça continue de tambouriner, à tel point que je me demande si les voisins ne vont pas commencer à se plaindre du boucan.

À côté de moi, mon agitation lui a fait ouvrir les yeux. Mon homme allume la lumière de la lampe de chevet et sans rien dire pose doucement sa main sur mon ventre. Il s'esclaffe en sentant les galipettes qui se poursuivent, me sourit tendrement et comme s'il avait lu dans mes pensées, il me chuchote au creux de l'oreille: « Même au bout de sept mois, on ne s'habitue toujours pas. »

PATRICK BRISEBOIS

Solitude de l'ufologue

les elohims s'occupent de la repopulation de vénus de nos
problèmes de mutants
j'habite dans une maison au bord du monde
je passe des soirées entières allongé dans la cour sur le gazon
pour observer le ciel avec mes yeux de malade
c'est plein d'étoiles
il n'y a rien d'autre
pourtant des ovnis ont bien été vus dans la région
je passe des jours à jouer à borderlands pour oublier la
réalité qui se résume à des photos de profils facebook
qui bougent et qui parlent autour d'une bière dans les soi-
rées littéraires
un phallus en métal inconnu des navigateurs blancs aux
yeux ovales
la fermeture du cinéma et des jeunes qui se poignent
dans la cour d'école
l'écriture est un droit moral d'expérimenter sur l'homme
comme sur un rat
l'ufologue est toujours ridiculisé dans les émissions de
variété
je n'écris plus vraiment la vie passe et l'écriture fout le camp
je donne très rarement des conseils d'écriture baignant moi-
même dans le chaos total
et la dépression envahissante et pour avoir révélé cette infor-
mation je risque
ma propre vie d'écrivain cosplay
alors ne soyez pas étonnés de découvrir mes restes atomisés
au milieu de botches de cigarettes sur le trottoir
un rayon de la mort provenant d'un vaisseau noir de forme
triangulaire

invisible ou show-off selon l'humeur du pilote ça ne pardonne pas
maintenant je suis paralysé par la peur
je peux rester debout chez moi pendant de longues minutes
devant l'ordinateur le cerveau à off
comme un avatar du jeu vidéo the sims pantin figé dans
une peur métaphysique
que seul un vocaloid peut expérimenter avec l'impression
de perdre mon talent d'écriture
comme j'ai perdu mon talent en dessin et aussi une grande
tristesse
comme perdre une amie la voir partir en ne trouvant pas
les mots pour lui dire adieu
la voir disparaître au loin vers le nécronivers
et réaliser qu'il est trop tard pour toute forme d'amour
paysage fractal je me gratte la tête sur le livre d'ézéchiél
depuis plus de vingt ans
chasse-galerie du char de yahvé j'écoute albedo de vangelis
marie de l'incarnation a également eu droit à son lot de
golgoths et catherine de saint-augustin
qui voit des canots volants en train de guerroyer au-dessus
du fleuve
sur fond de tremblements de terre et de pluies de météorites
et les nombreux témoignages à propos de démons aperçus
dans les bois
qui laissaient des cercles d'herbe carbonisée derrière eux
après avoir maudit les pauvres habitants
la peur d'avoir raté sa vie en comptant sur ses doigts les
instants de béatitude
réaliser que c'est peut-être le prix à payer pour avoir laissé
tomber tout le reste
dieu n'est pas un contractuel et tout le monde sait que les
filles seront belles en 1986
j'ai dû acheter une caisse de 12 pour écrire ce texte
comme dans le bon vieux temps quand j'écrivais mes
romans pendant la nuit en revenant d'un bar
quand les druides déplaçaient les montagnes ils n'avaient
aucun sens de l'orientation
faut être perdu pour se retrouver à saint-bruno ou saint-
hilaire

j'ai toujours eu peur des trous noirs de tous les trous
il est possible de voyager dans le temps on le fait deux fois
par année ou en prenant l'avion
l'avenir est un mur noir et je traîne ma carcasse dans la
grisaille
pourtant dans ma tête fêlée il y a des histoires et des visions
splendides
mais elles refusent de sortir
des rêveries perdues dans le quotidien d'une hernie discale
qui m'écrase de douleur
la fatigue chronique l'hypersomnie la pauvreté mélusine et
l'œuf primordial
patrick et sophie en fusée radioactivity is in the air for you
and me
écris la phrase la plus vraie que tu connaisse disait
hemingway
les horlas de maupassant sont parmi nous contre le monde
contre la vie
et si vous trouvez ce monde mauvais vous devriez en voir
quelques autres
nous ne sommes pas seuls et nous vivons dans un cauche-
mar virtuel orchestré
par de puissantes entités
les fantômes d'hiroshima n'ont pas fini de crier
une table n'est pas une table
pluies rouges et neiges noires dans le ciel
chair larves gelée stellaire averse de poissons et de gre-
nouilles
des empreintes de géants mécaniques sur tous les conti-
nents à travers les âges
pensées en liberté surveillée roues et sphères lumineuses
corps lumineux insolites voisins louches états policiers
les gens la famille les amis ils glissent tous entre mes doigts
comme de la cendre
car je n'ai plus le contrôle de ma vie de la réalité je laisse
tout aller
la navette spatiale nimrod en direction de pluton
terraformation de mars et guerres multiples
mes éditeurs me demandent chaque année si j'aurai bientôt
quelque chose à publier
les cités cyclopéennes et les guerres atomiques en inde

les vénusiens du mont shasta et la grippe espagnole
j'ai perdu le feu sacré et je suis à court d'excuses bidon
les cosmonautes sont des androïdes construits par la nasa
bombardement de la floride
je relis la fêlure de fitzgerald avec les larmes aux yeux
cœur greffé au temps des pharaons menhirs sur la lune ma
solitude n'a pas été bonne
je ne souhaite pas voir ma maison s'écrouler sur moi
comme la maison usher
et devenir un fantôme rongé par l'amertume
je dois devenir intérieurement étranger à moi-même un
nombre infini de modèles du monde réel
accumuler des stocks de connaissances qui me serviront
dans mille ans
le patrick brisebois qui écrit ces lignes est âgé de 53 ans et
son corps est dans le futur
dans la ville de polson au montana pour être plus précis
je peux contrôler mon corps actuel à travers le temps
la terre n'appartient pas aux hommes
en 1990 il était déjà trop tard et je suis le seul à détenir la
vérité
en 2094 montréal ne sera plus que ruines et squelettes de
vos enfants
platon a dit que nous n'avions pas de destinée
schizophrène ou surhomme
peu importe
je suis le gourou d'une secte composée d'une seule per-
sonne

NADIA GOSSELIN

Fatum

J'ai écrit un best-seller.

Mondial, s'entend.

Je tiens à le préciser, juste au cas où vous n'en auriez pas conscience: il n'est pas question ici de quelques milliers de copies mais de centaines de millions d'exemplaires; voyez l'ampleur.

Dès lors, vous comprenez bien que mon avenir est assuré.

Depuis ma tendre jeunesse, j'ai toujours su que j'étais appelé à me distinguer. C'était écrit dans le ciel, je l'ai toujours senti comme une évidence. Même que les jeunes de mon âge me boudaient. Avec du recul, j'imagine qu'ils devinaient déjà que j'étais différent d'eux, ce qui devait susciter leur envie. J'ai d'ailleurs quitté l'école au milieu de mes études secondaires; le système d'éducation ne me convenait pas. J'avais l'impression d'y perdre mon temps. Je suis autodidacte, de toute manière. J'ai développé mon talent par moi-même, grâce à mes propres ressources créatrices. D'ailleurs je ne lis pas mes semblables; pas question de me laisser influencer par les écrits des autres qui pourraient contaminer les miens. Je veux rester unique, différent, et pour ça je dois demeurer pur, sans influences étrangères. Je dis ça même si, pour tout vous dire, je pense que ce qui se trouve en ce moment sur les tablettes des libraires est de peu d'intérêt.

En cette heure matinale, je suis dans la salle de bain, et je m'observe dans le miroir, clope au bec. Je passe une main dans mes cheveux, question de les ébouriffer, de leur conférer un mouvement d'allure naturelle quoique savamment échevelé. J'aime bien mes tempes grisonnantes.

J'exhale la fumée de ma cigarette, et un petit nuage cendré entoure mon reflet. Du bout des ongles, en levant le menton, je gratte ma barbe de quelques jours, puis je m'approche de la glace pour mieux scruter mes yeux céruléens qui dévoilent un esprit vif, légèrement désabusé – on ne saurait être philosophe ou écrivain sans l'être un peu, n'est-ce pas ?

Je vais bientôt participer à d'importantes émissions littéraires, devant un vaste public ; je tente donc ce matin de déterminer mon meilleur profil devant la caméra, d'identifier certaines attitudes propices à me mettre en valeur et, surtout, je prépare quelques répliques édifiantes, des trucs brillants, vous savez... ce genre de propos réfléchi qui ne doit pas donner l'impression de l'avoir été trop, je veux dire des trucs qui semblent être venus spontanément, comme ça, l'air de rien, grâce à une intelligence toute naturelle, néanmoins issus d'une réflexion mûre, d'un esprit acéré, ce genre de phrases-chocs destinées à être reprises dès le lendemain par les plus grands médias et à devenir des phrases cultes, des citations prisées par mes collègues de plume qui voudront dès lors, sans aucun doute, se faire mes émules.

Enfin je dis ça, mais... il faudrait bien d'abord que ces derniers cessent de m'envier.

Juste pour vous donner un exemple, je me rends assez régulièrement à des activités littéraires : des congrès, des salons du livre, des lancements, des trucs comme ça ; mais aucun écrivain ne vient jamais m'adresser la parole. Ça vous étonne ? Entre vous et moi, ils feignent de ne pas me reconnaître ou je ne sais quoi, mais moi... je sais trop qu'il s'agit de pure jalousie. Je les vois très bien lorgner dans ma direction et les imagine bavasser dans mon dos. Voyons... ils ne sont pas sans savoir qui je suis !

Sur les réseaux sociaux, je suis omniprésent.

Ça les emmerde.

J'interviens quotidiennement avec verve sur des sujets de philosophie, de littérature, d'actualité politique et sociale. J'ai une opinion sur tout. Je n'hésite pas à me prononcer et à secouer les idées reçues. Je dois dire que j'aime bien me faire l'avocat du diable. Par ailleurs je me distingue par mes positions avant-gardistes, et il convient

de dire que je réplique avec brio. Il y a aussi que je dis la vérité. La vérité brute. Sans jouer les finauds. Ça bouscule, c'est certain. Je ne laisse personne indifférent. Alors forcément... je compte quelques ennemis. Que voulez-vous, c'est le prix à payer pour être d'une intelligence au-dessus de la moyenne. De toute manière, il m'importe peu que mes semblables fuient ma compagnie ; je préfère afficher mon indépendance. Il est toujours bon d'affecter un peu de misanthropie afin d'imposer un certain respect. La confraternité des gens de lettres, quant à moi, c'est de la mièvrerie pour s'acheter des faveurs ou, à défaut de réel talent, un certain capital de sympathie. De l'opportunisme, quoi. J'analyse leur comportement avec perspicacité. Moi, je n'ai pas besoin d'agir comme cette bande de moutons. Je suis au-dessus de tout ça. Je suis un vrai, un pur, un esprit libre, pas grégaire pour deux sous ; je suis un tempérament solitaire et, quelque part, c'est bien forcé puisqu'ils me sont inférieurs, ces pseudo-penseurs.

Tiens, une preuve parmi tant d'autres : j'ai l'habitude d'écrire dans un registre de langue assez soutenu, mon discours est plutôt savant, bon... eh bien il s'en est trouvé un, l'autre jour, sur les réseaux sociaux, pour me reprocher d'être hermétique. Le frustré avait écrit « émétique » ! J'ai failli être insulté, sur le coup, mais je me suis ravisé quand j'ai compris qu'il était victime de son inculture, le pauvre ; les gens sont si mal instruits, de nos jours, qu'ils ne sont même pas en mesure de distinguer les paronymes les plus élémentaires... c'est d'une tristesse à faire pitié. Cela dit, je sais reconnaître que mon bouquin n'est pas à la portée de tous. D'ailleurs un bêta-lecteur, un jour, m'avait recommandé de revoir le manuscrit en suggérant que je devais peut-être envisager de le rendre un peu plus accessible. Je n'en avais pas tellement envie, mais bon... j'ai tout de même considéré l'idée de niveler vers le bas, question de vulgariser un peu la matière afin que le message puisse se rendre jusqu'à la populace qui a – il faut tout de même l'admettre – grand besoin d'être édifiée. Qui plus est, cet accommodement me semblait promettre une plus large diffusion encore. Mais je me suis dit, après mûre réflexion, que je ne pouvais pas faire ça ; je ne pouvais pas amoindrir mon génie pour qu'il se retrouve, au final, au

niveau de tout un chacun, sinon ce ne serait plus du génie, voyez-vous, ça reviendrait à édulcorer toute l'éloquence et la portée du contenu. Une aberration. Je m'étonne d'ailleurs d'avoir pris le temps d'examiner cette proposition, ne serait-ce que quelques secondes; bref j'ai rapidement balayé cette suggestion. Mais, que voulez-vous? Je suis de cette époque sombre où la médiocrité règne et où plus de la moitié de la population est pratiquement analphabète. On décèle l'inculture et l'impéritie partout, dans tous les domaines, et ce même à la tête des plus grandes maisons d'édition. Je suis le premier à souffrir de cette conjoncture, d'ailleurs. Si je vous disais que les éditeurs ne sont même pas assez connaisseurs, imaginez-vous, pour reconnaître la valeur littéraire de mon ouvrage? Incroyable, n'est-ce pas? Oh... je comprends bien que c'est trop érudit pour eux. Ils ne lisent pas, je suis certain qu'ils ne se donnent même pas cette peine, ou alors ils ne prennent connaissance que des quelques premières pages, comme ça, du bout des yeux, et n'y comprennent rien; ils n'arrivent pas à saisir l'intelligence et la subtilité du texte. Tout ce que l'ouvrage recèle de clairvoyance, ça leur échappe. C'est de l'or en barre, ce bouquin, mais ils sont si cancre qu'ils ne s'en rendent même pas compte! Ils sont incapables de bien faire leur travail, alors pour paraître au-dessus de leurs affaires, ils tentent de rabaisser la pertinence de mon texte. Quelques-uns ont même essayé de me dissuader de publier; c'est une manière de tenter de me museler, je ne suis pas dupe! Mais tout ça m'a permis, au contraire, de comprendre à quel point mon livre est d'une valeur rare. Ce que j'écris dérange, ébranle les convictions; ils ne veulent pas que ça se sache. C'est une conspiration obscurantiste. S'ils pensent que je vais me laisser décourager...

D'ici peu, ils s'en mordront les doigts jusqu'au sang – je vous le jure – de ne pas avoir eu la présence d'esprit de déceler le potentiel de mon œuvre!

Eh! Je les emmerde.

J'ai écrit un best-seller.

Des millions d'exemplaires, je vous dis!

Il ne me reste qu'à trouver un éditeur.

JULIUS NICOLADEC

Un verre cassé

J'en ai pour à peine un quart d'heure. Pour une fois que quelques embouteillages m'auraient bien arrangé, la circulation est désespérément fluide. Je suis en retard de près d'une heure. Mais j'ai quand même besoin d'encore un peu de temps pour réfléchir. Que vais-je donc raconter à Jeanne? Lui faire le coup de la réunion qui a trop duré? Celui du gros client dont j'ai eu du mal à me débarrasser? Tout cela est plausible. Sauf que, bien que je sache assez bien mentir professionnellement, je n'ai jamais essayé avec elle. Pas vraiment envie non plus. Mais là, lui dire la vérité me paraît au-dessus de mes forces, peut-être même de mes capacités. Moins de quinze petites minutes pour prendre une décision qui risque d'engager le reste de ma vie. J'ai pourtant une sérieuse expérience en matière de résolution des problèmes difficiles. Je sais peser le pour, le contre, envisager les solutions alternatives, juger des effets collatéraux. Mais là, je me sens démuni comme un gamin essayant de trouver un mensonge pour sa mère, convaincu d'avance qu'elle ne le croira pas.

Mais qu'est-ce qui m'a pris, comme disent tous les imbéciles dans mon genre? Vingt-cinq ans de vie commune avec Jeanne, jamais un accroc! «C'était un accident.» Je me rends compte aussitôt du ridicule d'une telle excuse. Pourtant, ce n'est pas complètement faux, c'était une sorte d'accident. Il faut dire aussi, ce n'est pas parce qu'on est un homme mûr qu'on est capable de surmonter toutes les épreuves. Pour certaines, on est au contraire de plus en plus fragile. J'avais chargé la petite Sophie d'établir un rapport sur les raisons de nos difficultés d'échange avec l'Amérique du Sud. Une jeune stagiaire, en âge d'être ma fille, aussi

timide que brillante, parlant couramment l'espagnol et le portugais. Elle avait toutes les qualités requises pour traiter le dossier. Elle m'a donc présenté une synthèse rapide de son travail. J'ai tout de suite été impressionné par la finesse de son diagnostic et la pertinence des solutions proposées. C'était de plus bien structuré et sachant de manière infail-
libile aller à l'essentiel.

Seulement, il faut aussi savoir se préserver des contingences. Je suis pourtant censé en avoir l'expérience. Il fait chaud dans mon bureau à la mi-août. Et quand il fait chaud, les jeunes stagiaires, tout en restant décentes, ont tendance à être vêtues de tenues légères. Quant à moi, au-delà d'une certaine température, mes facultés mentales tendent à subir un léger ramollissement, et mes nostalgies érotiques un incontestable regain. Il faut dire aussi, à ma décharge, qu'il y avait quelque chose de bouleversant dans le contraste entre la présence fragile et timide de cette gamine, son air pas très sûr d'être à la hauteur, et la dimension grand professionnel de sa prestation. J'avais du mal à garder le contrôle face à cet entrechoc hétéroclite entre l'analyse subtile des difficultés liées aux petites particularités culturelles sud-américaines et ces genoux merveilleux dont la perfection était discrètement soulignée par la jupette qui avait tendance à remonter. Je m'étais déjà dit, en d'autres occasions, que les bureaux de verre donnaient sans doute une image moderne et tournée vers l'avenir, mais qu'un bon vieux meuble en bois à l'ancienne pouvait parfois être préférable. Tout dépend des circonstances. Je n'avais malgré tout pas trop d'inquiétudes et gardais l'illusion d'être apte à maîtriser la situation. En vingt-cinq ans, j'ai su résister à bien d'autres tentations. D'autant qu'elle ne cherchait manifestement pas à me provoquer. Mais voilà, il y a eu l'accident. Vraiment pas grand-chose, un petit incident de rien du tout, qui a mal tourné. Enfin, mal...

Nous avons un accord de publicité réciproque avec l'un de nos partenaires qui vend des sortes de petits sodas légers. Je me suis engagé à mettre à disposition des échantillons aux endroits propices. J'en ai donc toujours quelques-uns au frais, et quelques verres sur une desserte près de mon bureau. Vu la chaleur, et la prestation méritoire de Sophie, je lui ai proposé un rafraîchissement. Allez savoir

comment l'accident s'est produit. On n'a pas eu le temps de comprendre, sinon on l'aurait évité. Maladresse de ma part, ou de la sienne, je ne sais pas, le verre est tombé. Causes fortuites, grands effets. Nous nous sommes baissés ensemble pour essayer de le rattraper. Réflexe stupide, de toute façon, il était tombé et cassé. Après, je ne sais plus du tout comment les choses se sont enchaînées. Je me souviens juste que nos mains se sont rencontrées. Ensuite, je suis passé en mode parallèle. Une technique que j'utilise souvent lors des réunions ennuyeuses. Mais là, ce n'était pas volontaire. Et ce n'était pas une réunion ennuyeuse. La seule chose certaine, c'est que la suite n'a pas été très professionnelle. Que vais-je donc pouvoir raconter à Jeanne? Alors que toute l'affaire reste confuse, même pour moi?

Mentir, dire la vérité, les intentions se bousculent dans ma tête. J'ai encore besoin d'un peu de temps pour bien peser la situation. Comme par hasard, tous les feux de circulation, qui se mettent systématiquement au rouge quand je suis pressé, ont décidé aujourd'hui de me laisser passer au plus vite. Presque comme s'ils me narguaient: «Allez, allez, mon gars. On a fait une grosse bêtise, maintenant il faut aller s'expliquer.» Je sais, normalement, un feu rouge, ça ne parle pas. Pas comme le ministre dans la radio de la voiture. Lui, de toute évidence, il a réglé son problème. Pas de dilemme. Il est là pour mentir, il ment. D'ailleurs, à sa décharge, s'il se mettait à dire la vérité, les gens ne comprendraient plus. Il n'a pas été nommé pour embêter les gens à leur dévoiler la situation. Mais pour un particulier, c'est plus difficile. Il faut qu'il décide quand il faut mentir, et quand il ne faut pas. Sans compter les cas où il faudrait un peu des deux. Et bien sûr, le feu avant la Grand-Place, qui souvent m'arrête de longues minutes, se met aujourd'hui au vert dès qu'il me voit arriver. Pourtant, que de sages décisions parvient-on à élaborer, bloqué à un feu rouge.

Évidemment, je ne vais pas pouvoir me contenter de raconter à Jeanne que je ne me souviens plus très bien de ce qui s'est passé. Pourtant, je ne saurais même pas dire qui pourrait être tenu pour responsable d'avoir enclenché les choses. Sophie est bien trop réservée, et respectueuse envers ses supérieurs. Trop respectueuse peut-être, ça peut

finir par troubler les situations. Quant à moi, outre que je suis tout sauf du type à mélanger les genres, je suis bien trop attaché à Jeanne pour ne serait-ce qu'imaginer le moindre manquement à son égard. Pourtant, il y a bien eu dérapage. Si je lui raconte que le vrai responsable, c'est le service technique qui a fait installer une climatisation insuffisante, elle risque de mal le prendre. Lui dire que ces verres qui veulent faire design sont mal conçus et tiennent mal dans la main risque de ne pas valoir mieux. C'est difficile de dire la vérité. On est rarement pris au sérieux quand on donne les vraies raisons. Je l'avais déjà observé en affaires. Si vous remarquez qu'un gros problème est en fait dû à un petit détail en soi insignifiant, inutile d'essayer de l'expliquer, on ne vous croira pas. À une grosse difficulté doit nécessairement correspondre une bonne grosse cause, accompagnée si possible d'un vilain fautif.

Je suis en train de perdre le peu de temps qui me reste à ruminer sur ce qui a eu lieu. C'est inutile, ce qui est fait est fait. L'urgent n'est pas de se lamenter sur le passé, mais de trouver comment faire à partir de là. Il me reste dix minutes, c'est peu pour me construire une stratégie qui limite les dégâts. Je suis tiraillé entre des exigences contradictoires. D'un côté, tout dans ma relation avec Jeanne exclut que je m'en tire par un mensonge, même par omission. Nous avons tout construit sur la confiance. Mais lui dire froidement que j'ai commis une sottise avec une jeune stagiaire, je ne suis pas sûr non plus que ce soit le meilleur moyen de consolider cette confiance. Et puis ce ne serait qu'une vérité bien approximative. « Commis une sottise », c'est une description partielle, pas tout à fait honnête. En plus, ce serait injurieux envers la petite Sophie. Dire la vérité, encore faut-il s'y retrouver. J'avais déjà remarqué que lorsqu'on est fier d'avoir trouvé la formule juste qui résume bien, on se rend compte après coup que ce n'est quand même pas tout à fait ça. Alors qu'en affaires, une bonne et habile simplification qui a l'air d'être acceptée, c'est bon. Mais pas avec Jeanne. Il faut du sérieux. J'ai toujours été épaté par le culot de ceux qui concluent leur histoire en étant sûrs d'avoir dit ce qu'il y avait à dire. Comme s'il n'y avait aucune autre manière valable de le faire.

Je n'ai jamais songé, en m'énervant à l'occasion contre tel ou tel de mes collaborateurs pris en flagrant délit d'affabulation, que ce pouvait être profondément injuste de lui en vouloir. Le plus souvent, le pauvre gars est pris entre des contraintes contradictoires. S'il nie sa défaillance, c'est un mensonge. Mais s'il l'avoue, il peut donner l'impression de vouloir nuire au bon fonctionnement de l'entreprise, ce qui n'est pas vrai non plus. Je me trouve pris dans le même paradoxe avec Jeanne. Si je n'avoue pas, je suis un sale menteur qui bafoue un quart de siècle de confiance réciproque. Mais si j'avoue, elle va croire que je ne l'aime plus, au mieux que je l'aime moins. Mais ce n'est pas vrai du tout, au contraire. Je ne vais pas faire le coup du mari malhonnête qui se sent encore plus amoureux de sa femme parce qu'il l'a un peu trompée, mais tout de même. En plus, je ne peux certainement pas lui dire que, pour Sophie, je suis désolé, mais que je ne regrette pas vraiment. Ce ne serait sûrement pas très habile. Dire la vérité, c'est bien gentil, mais ce n'est pas toujours une option possible.

Je ressasse l'alternative. Je cache la vérité, je suis un menteur. Je la dis, enfin je livre les lambeaux qui m'en restent, elle croit alors que mon amour pour elle a faibli, ce qui est faux. Il faudrait du mensonge qui contienne le plus de vérité possible. On préserve au mieux les différents impératifs et, en prime, on atténue hypocritement la culpabilité. À cinq minutes de l'échéance, je ne sais toujours pas ce que je vais lui dire ou pas. À cette heure, même les gens qui me retardent d'habitude en rentrant de leur travail m'ont lâché. Je vois bien qu'on a décidé de me laisser seul avec mes angoisses de coupable. M'arrêter un moment sur le bas-côté, le temps de mettre au point, ne serait pas une bonne idée. Pour le coup, je crois bien que mon désarroi s'emballerait encore plus.

Pour enfoncer le clou, la radio déverse maintenant dans l'habitable son émission stupide destinée aux couples en difficulté. D'abord, mon couple n'est pas « en difficulté » – de toute façon, l'expression ne veut rien dire. Je sais bien que la pseudo-psy du poste ne parle pas spécialement pour moi, mais devoir entendre ses conseils mielleux « pour maintenir un climat de tendre complicité » ! Elle est

gentille, avec son histoire d'être toujours honnête. Bien au contraire, dire la vérité n'est pas toujours acceptable, c'est même parfois monstrueux. Est-ce qu'on dit au gamin : « Le dentiste va s'occuper de ta dent, il va sûrement te faire très mal » ? Non, on ment : « Tu verras, on ne sent rien du tout. » Mais la vérité supérieure, c'est qu'il faut arracher la dent. Enfin, dans mon histoire avec Jeanne, on va essayer de ne rien arracher du tout. Ce qu'il y a de commun avec la dent, c'est que la vérité de la vie est parfois incompatible avec la vérité du détail.

La proximité de l'échéance me rend philosophe. Ce n'est pas le moment, mais chez moi cela ne se commande pas. Alors celui qui ment sait que ce qu'il dit n'est pas vrai. Mais celui qui croit dire la vérité est pire, puisqu'il refuse de voir que ce qu'il dit n'est qu'une simplification à outrance de ce qui a vraiment existé. Celui-là est un plus grand mystificateur que le simple menteur. On peut raconter ce qu'on veut, de toute façon, ce sera faux d'une manière ou d'une autre. Je sais, c'est un truc de menteur que de se dédouaner par ce genre de considérations. N'empêche que c'est vrai.

J'arrive maintenant en vue de la maison. Il n'est plus temps de dissenter. Je ne suis pas prêt. Alors, comme il arrive souvent, la décision se prend de manière bizarre, quasi à mon insu. Je revois fugitivement en pensée les genoux de Sophie. Je ne sais pas pourquoi, c'est ce souvenir qui décide de tout. Le souvenir de la jupette qui remonte légèrement m'impose de ne pas mentir. On aurait pu s'attendre au contraire, mais je vais tout dire à Jeanne. Enfin, tout, c'est une façon de parler...

Je rentre, bise tendre. Elle ne me demande pas de justifier mon retard. Elle a confiance, elle sait que je dirai ce qu'il y a à dire. Pas facile de commencer quand on a quelque chose d'inavouable à avouer. Il faudrait sans doute une introduction, voire une mise en contexte, mais l'heure n'est guère à la rhétorique. Reste la solution directe.

« Jeanne, je te jure que c'est la première fois en vingt-cinq ans. J'ai eu accidentellement un rapport avec une stagiaire. »

Je regrette aussitôt d'avoir dit « accidentellement ». C'était censé minimiser l'affaire, d'une certaine façon ce

n'est pas faux, mais il n'est pas sûr que ce soit judicieux. C'est même ridicule. Elle me répond de manière inattendue.

« Mais qu'est-ce que tu racontes, mon chéri. Je ne vois pas comment tu travaillerais avec des gens sans avoir de rapports avec eux. »

Alors là, je ne sais plus. Elle n'a pas compris, ou elle se moque de moi ? Je suis pris de court. Si en plus, quand vous avouez, l'autre ne comprend pas vos aveux du premier coup ! Alors je perds les pédales. Je ne sais plus ce que je dis. Je dois être en train de tout mélanger, vingt-cinq ans de bonheur, le verre cassé, la climatisation insuffisante, l'Amérique du Sud, les genoux et la jupe malhonnête. Je crois bien qu'à un moment donné, je précise de quelle manière il faut comprendre le mot « rapport ». Je me réveille en pleine confusion, paniqué à l'idée de ce qu'a pu être mon défilé d'élucubrations. En tout cas, il semble bien que j'aie fait des aveux en bonne et due forme. Le mieux qu'on puisse faire dans le genre, avec plein de morceaux de vérité. Elle voit mon désarroi.

« Tu sais, mon chéri, tu n'es pas obligé d'inventer une histoire drôle chaque fois qu'un client te retarde. En tout cas, il y a deux choses dont je suis sûre. De notre amour et de ta fidélité. »

Je me demande si elle plaisante ou si c'est par dépit. Mais il faut me rendre à l'évidence, elle ne croit pas un mot de ce que je lui ai dit. J'avais déjà entendu parler de ce genre de réaction, mais je suis quand même sidéré. Le coup du coupable qui prend les devants et qui affirme, alors qu'on ne lui a rien demandé, que c'est lui qui a commis le forfait, et qu'il en est bien content. Personne ne le croit, on se contente de trouver sa plaisanterie de mauvais goût. Tout cacher en ne cachant rien. Quand je pense que j'ai été un quart d'heure à la torture, allant même jusqu'à philosopher. Je fais le choix difficile, j'opte pour l'honnêteté, et elle ne me croit pas. Je retiendrai la leçon pour la prochaine fois, le meilleur moyen de mentir, c'est de dire la vérité. Aussitôt j'ai honte d'avoir pensé à une prochaine fois. Mais comme je le sais à présent, un accident est si vite arrivé.

Tout à mes pensées honteuses, j'ai dû rater quelques phrases. Je redeviens attentif à ce que Jeanne me dit. Après

ce que je lui ai fait, c'est quand même la moindre des choses. J'aime sa voix rassurante.

«Tu sais, mon chéri, moi aussi, j'ai déjà cassé un verre. Je n'ai pas voulu te déranger pour si peu. Inutile de s'inquiéter pour trois fois rien.»

Comme si le ciel me tombait sur la tête. Déjà cassé un verre! S'inquiéter pour si peu! Non mais, qu'est-ce qu'elle est en train de me raconter?

MARIE-CHRISTINE ARBOUR

La logicienne

Je trouve du plaisir à démoraliser mes étudiants. C'est peut-être la raison pour laquelle j'ai étudié la philosophie. Je ne pense qu'à détruire la satisfaction d'autrui. Je ris sous cape parce que je suis une des rares femmes dans le domaine. Je sais que derrière mon dos, on m'appelle « la logicienne ». Bon, me dis-je, c'est tout de même mieux que « gros cul » ou « sale mégère ». J'ai l'allure qu'il faut : je suis presque laide avec ma cinquantaine bien sonnée, je me vêts invariablement d'un tailleur gris et je porte des grosses chaussures plates. Je suis toujours d'attaque : ma tâche est de rappeler la différence entre le vrai et le faux. Mais cet exercice devient vite un combat épuisant visant à exposer le mensonge afin de lui substituer la vérité.

Rien n'est plus spécieux que la logique. En effet, il est rassurant de penser qu'il n'y a que deux camps clairement définis : le vrai et le faux. Mais dans la pratique, l'esprit ne fait que dériver dans le non-sens.

Au début de ma carrière, j'avais encore en moi un semblant de gentillesse et je proposais à mes étudiants des travaux faciles avec des propositions sans ambiguïté, du genre « une cerise est rouge » ou « la terre tourne autour du soleil ». Je leur demandais de faire des calculs simples. Je leur offrais des syllogismes évidents. Mais ils ne cessaient de se plaindre de ma sévérité. C'est alors que j'ai commencé à puiser en moi un sadisme éclatant qui me poussait à abîmer cette tendre quoique douteuse jeunesse. Une fois, j'ai forcé mes étudiants à réfléchir sur l'assertion « J'aime ». J'avais bien préparé ma tirade. « Quand on affirme "J'aime", ment-on entièrement, peu ou pas du tout ? Existe-t-il un moment où aimer dans l'absolu devient possible ? Ou l'amour n'est-

il qu'une gradation du faux qui culmine dans l'éclosion du vrai? Et plus: l'amour ne devient-il pas faux une fois qu'on le déclare?» Pour les torturer, je leur soumettais des propositions impossibles à évaluer. Au fond, à quoi sert la logique si elle ne s'attache qu'aux truismes?

Je ne donne jamais plus qu'un C. Je reçois régulièrement des étudiants aussi prétentieux qu'ambitieux qui pleurnichent en affirmant qu'ils n'ont que des A et que ce C injuste risque de faire une tache noire sur leur beau dossier. Et je leur demande invariablement: «Dites-moi ce qui est vrai: une note ou un être humain?» À cela, ils ne peuvent que répondre: «L'être humain». Et je leur fais alors remarquer qu'une note n'a pas de véritable existence. Je leur rappelle que le faux, tout comme la pulsion de vie, est ce qui ne cesse d'empiéter sur la connaissance. Et jamais je ne change mon évaluation. «Faites de ce C une illusion. Ce sera votre leçon de vie», dis-je en conclusion avec méchanceté.

Qui me connaît – connaître, grand mot, disons qui me fréquente – pourrait avoir l'impression que j'ai toujours été ainsi: vieille. Je le sais: j'ai une allure rabougrie et triste. Au cours des ans, je n'ai fait que me lester de connaissance. Au début, quand j'avais vingt ans, mon amour pour la pensée ne faisait que magnifier ma haine des gens. Mais on le sait: l'amour ne dure pas. Je me suis donc lassée de la pensée des autres qui me semblait à la fin ennuyante. Et j'ai fini par me délecter dans la détestation. Maintenant, j'enseigne ce à quoi je ne crois plus. Je suis un peu comme une mouche prisonnière d'une toile, sauf que c'est moi qui ai tissé cette toile. Et au lieu de chercher à m'échapper, je m'immobilise de plus en plus. Quand je cesserai de bouger, je toucherai à la seule vérité: la mort.

Mais j'ai bel et bien été une enfant qu'on a chassée du paradis. Mon malheur était que je comprenais tout. À un an, je suivais les conversations des adultes en faisant mine de jouer avec ma poupée. J'avais décidé d'attendre avant de parler car je voulais qu'on me laisse tranquille.

Un matin, je me suis dirigée vers l'armoire où on gardait ma bouteille de lait. Mais la bouteille n'était pas à sa

place. Mes parents se tenaient devant moi en souriant. Je me souviens que tous deux portaient une robe de chambre et que tous deux avaient la chevelure ébouriffée. Et ils souriaient de plus en plus. (J'ai d'ailleurs demandé à mes élèves si on pouvait affirmer : « Il sourit donc il est heureux. » Ils sont tous tombés dans le panneau en déclarant la justesse de cette assertion. J'ai jubilé en leur donnant un zéro. En effet, on peut sourire en étant malheureux ou en colère. En réalité, le sourire est un leurre.)

Mon père a parlé le premier avec une voix douceuse : « Il n'y a plus de bouteille. La bouteille a été perdue », a-t-il affirmé. Ma mère a renchéri : « Oui, désormais tu vas devoir boire dans un verre comme une grande. » Je savais qu'ils mentaient tout en faisant de moi une petite idiote. Cette avanie m'a fait pleurer malgré moi. C'est peut-être à ce moment que je me suis promis que dorénavant je réprimerais mes larmes. (En effet, mes yeux sont secs comme de la craie depuis des années et des années.) Mais pour quelle raison avaient-ils décidé qu'il fallait m'imposer un sevrage ? J'étais aussi outragée que désemparée : j'allais leur faire payer leur malhonnêteté.

Et jusqu'à l'âge de quatre ans, j'ai régulièrement renversé mon verre de lait par terre.

Tant qu'à mentir, autant y aller à fond. J'attends en vain qu'un de mes étudiants vienne me raconter une histoire à dormir debout pour justifier le retard d'un travail. J'aimerais qu'on me dise des choses comme : j'ai été enlevé par un extraterrestre, une mouette a chié sur ma copie, un ogre a dévoré mon ordinateur, il a plu dans ma chambre, la Vierge Marie a craché sur moi. Mais mes étudiants font preuve d'une probité inébranlable : ils se disent peut-être que l'absence d'imagination est une preuve d'intelligence. Ils sont si assidus : c'est comme s'ils se lavaient la langue avec du savon.

Je ne pense qu'à les salir.

La main de mon père s'est tant de fois attardée sur mon sexe. Mais il était si grand et moi si petite. Je ne pouvais protester, non, je ne faisais que me trémousser en espérant que la main s'en aille. J'ai dès lors compris que je devais

prendre une décision capitale. Qu'est-ce qui était vrai? Mon sexe ou la main de mon père? Et j'ai choisi de valider l'existence de mon sexe tout en reléguant en arrière-plan la main. La main appartenait désormais au monde de la spéculation. Déjà, je comprenais que la vérité dépendait d'un point de vue.

Je n'ai offert mon sexe, qui était vrai, qu'à un seul mâle, dont j'ai décrété la fausseté. Il était l'homme. Il ne cessait de se vanter de sa force. Il était en effet persuadé que le masculin l'emportait sur le féminin. Il claironnait haut et fort son importance. Il s'intronisait roi et il me faisait comprendre que je n'étais que son sujet. Lui l'astre, moi le satellite. J'ai joué le jeu.

Après l'acte, il me demandait si j'avais joui. (Je me méfie du mot «jouï», qui contient le «oui» dont je n'ai jamais abusé, car dire oui est s'exposer au malheur.) Je mentais alors avec délectation. «Pas vraiment», disais-je en sachant bien que cette déclaration ne signifiait rien, une proposition ni vraie ni fausse qui ne tenait pas la route. La dissidence logique était devenue ma seule vengeance. «Tu dis vrai?» lançait-il, l'air déconfit. «Je dis faux en ne mentant qu'à demi», concluais-je.

Il s'est acharné sur moi durant un an, à l'époque où je terminais ma maîtrise. J'abusais de syllogismes et je l'ai lentement mené vers la dépression en l'écartelant intellectuellement.

Je jubilais: j'étais certaine de gagner la joute qui oppose les femmes aux hommes.

Après avoir perdu le droit de boire à la bouteille, j'ai fait des crises: le mensonge de mes parents sanctionnait mon ire d'enfant-roi. Je refusais de mettre des vêtements et je me sauvais dans la cour en portant seulement des bottillons. (C'était avant que je décrète la vérité de mon sexe.) J'étais constamment outragée. Je gardais très profondément en moi mon secret: je savais ce qu'était la trahison.

Quelquefois, lorsque mes parents s'enlaçaient, je me plaçais entre eux comme pour les empêcher de fusionner.

«Nous nous aimons», disaient-ils.

Je ne les croyais pas. Déjà, je situais l'être humain dans un paysage tout en gradation, un paysage gris, le néant en somme.

Ils s'aimaient, mais je ne comprenais pas pourquoi la main errait sur mon sexe.

Au Noël de mes trois ans, on m'avait donné un petit camion que je m'amusais à faire rouler en faisant un bruit de vrombissement. Je suis entrée dans le salon. Ma tante, la sœur de ma mère, qui n'avait que treize ans, était assise sur mon père. Ils s'embrassaient à pleine bouche. De plus, la main était sous la jupe sage de ma tante. Ils se sont immobilisés en me voyant. Leur surprise était caricaturale : ils ressemblaient à des guignols. Et j'ai continué à faire avancer mon camion en réfléchissant.

Je comprenais qu'un renversement allait bouleverser l'ordre des choses. La main de mon père devenait vraie alors que le sexe de ma tante demeurerait faux. Et moi, j'étais exclue de ce monde où on pose des gestes indus. Je soupçonnais que le jour de ma délivrance était venu.

Mais j'en revenais à ma préoccupation principale. Ainsi, quand mes parents déclaraient qu'ils s'aimaient, ils mentaient. Je leur en voulais de ne pas s'en tenir au bonheur d'exister. Mon père, de toute évidence, avec sa main, ne faisait que palper des sexes. Je me suis confusément demandé : le plaisir est-il par définition interdit ?

Encore aujourd'hui, je n'ai pas de réponse.

Si les rapports humains obéissaient à la logique, on s'ennuierait et sans doute ne mentirait-on pas.

Après ce Noël de mes trois ans, la main a en effet cessé de me visiter, comme je l'avais anticipé. Ma tante m'avait sans doute remplacée. Mais j'attendais le moment où une autre main prendrait le relais.

Oui, elle est en effet venue, vingt ans plus tard. Comme je l'ai dit, j'ai accepté de fréquenter l'homme par curiosité.

Je disais à l'homme que la seule assertion valable demeurerait « Je suis moi ».

Il était fasciné par mon détachement mais il ne faisait que répéter qu'un poète célèbre avait affirmé que moi c'est l'autre.

Je rétorquais que l'altérité est une expérience des limites. En effet, quand on pousse un raisonnement à l'extrême, on découvre que tout finit par signifier son contraire. Aussi jouer est-il à la fin souffrir.

Je savais qu'avec mes raisonnements, je ne faisais qu'ébranler son insatiable vanité.

Puis un jour, il n'a pu que déclarer en faisant une moue : « De toute manière, tu es laide. »

Je l'ai relancé : « Suis-je vraiment laide, ou le problème n'est-il pas que je ne suis pas assez belle ? »

Il m'a quittée ce soir-là, à mon grand soulagement.

J'avais enfin réussi à anéantir la main.

J'ai eu un professeur – une femme – qui m'a un jour convoquée à son bureau. Elle a brandi le travail que je lui avais remis. « Cet essai n'est pas digne de vous. Vous êtes une élève brillante. J'exige que vous le recommenciez. On ne peut mentir avec Wittgenstein. »

J'ai baissé la tête : mes joues étaient en feu.

Elle a continué : « Allez au parc. Voyez des amis. On ne peut vivre que dans les livres. Quelquefois, la vérité nous frappe au moment le plus anodin. Pensez à Archimède qui prenait son bain. »

Mais évidemment je n'ai pas écouté ses conseils et je suis allée me réfugier dans la bibliothèque. Fiévreusement, j'ai réécrit mon essai. Je cherchais de toutes mes forces à prouver qu'on avait fait du féminin un instance négative à écarter de la pensée.

Et moi, j'étais une femme avec un sexe qui explosait de vérité.

Ce sexe que la fausse main avait créé.

Je regarde ces têtes qui dodelinent pendant que je parle : je crois voir des fleurs agitées par le vent. Et le vent, c'est ma voix, qui transporte sa part de vide et qui donne corps tant au faux qu'au vrai. Mais je ne peux que répéter à mes étudiants que la vie se situe dans cette zone grise caractérisée par l'incertitude où la logique n'a pas prise. « Alors pourquoi évaluer des propositions ? » demandé-je. Un jeune homme lève la main. « Pour ordonner la pensée », avance-t-il. « Non, non », dis-je.

Je trace un grand cercle sur le tableau noir. Et je dis : « C'est pour devancer la vie qui n'est qu'un cercle qui se referme un jour. »

Je n'ai fait qu'une bêtise dans ma vie : j'ai volé vingt-cinq cents à ma mère afin de m'acheter des bonbons. Et ma mère s'en est aperçu. (Avait-elle des antennes mystérieuses qui se mettaient à vibrer dès que je m'éloignais du droit chemin ?) Elle m'a confrontée. « Tu m'as volée », a-t-elle déclaré. J'ai répondu : « Non. » Elle a crié : « Tu mens. » Oui, maintenant que j'y pense, la proposition « J'ai volé vingt-cinq cents » ne peut qu'entraîner une douloureuse confession de la part du fautif. Tiens, je l'utiliserai dans un examen, mais pour désorienter les étudiants, je proposerai une autre proposition plus litigieuse, du genre « Vingt-cinq cents est beaucoup d'argent », ce qui se défend en Afrique mais pas au Canada. Je n'ai pas honte de perturber de jeunes esprits, moi qui suis une femme par définition mortellement blessée, avec en mon ventre une empreinte indélébile.

Et l'amour ? Dans mon cas, il faut demander : et l'humour ? Les vieilles filles, dit-on, n'ont rien de tout cela. Mais il m'arrive d'éclater de rire quand je suis seule. Pourtant, jamais je ne souris devant mes étudiants. Je ne leur offre que mon visage ravagé d'une austérité comminatoire décoré par mes lunettes de presbyte. La vraie blague, c'est la vie, voudrais-je hurler. Et je rêve alors de saboter toutes les inférences afin d'engendrer le chaos. Pour moi, inférence est si près de déférence. Et j'abhorre la déférence qui m'oblige à faire des courbettes à mes collègues sous prétexte qu'ils sont, comme moi, d'illustres docteurs. Je pincerai bien le sexe de Monsieur en m'écriant : « Pimpon, pimpon. » Comme ils me barbent ces messieurs qui discutent de Nietzsche le jour pour lorgner des jambes de jeunes filles le soir. Et ils ont cette façon de faire de moi une non-femme même si mon sexe est d'une pertinence irréfutable. Je ne cesse de mentir en multipliant les politesses. Mais comme je l'ai dit : j'aime la contradiction. C'est d'ailleurs ce qui fait mon succès comme professeur.

Quand j'ai eu vingt ans, mon père m'a fait signer des papiers. Il avait censément l'intention de financer mes études en investissant de l'argent. La main qui tue est celle qui guérit, me suis-je alors dit.

Trois mois plus tard, il a retiré le montant qui m'était destiné afin de s'acheter un luxueux chalet.

Cette fois, ce n'était pas la bouteille qu'on m'enlevait. On faisait pire : on allait me transformer en pauvre.

J'ai donc commencé à m'endetter en sachant que je me destinais à de longues études.

« L'argent est roi » est une proposition que je jetterais à la poubelle comme une vulgaire peau de banane. Mais je le concède : vu ma frugalité, aujourd'hui je vis bien, c'est-à-dire que je vis comme on dort.

Mon professeur, cette femme absolue, est maintenant à la retraite à l'âge vénérable de soixante-quinze ans. Elle a six petits-enfants. Elle me téléphone de temps à autre afin de prendre de mes nouvelles. Elle m'encourage encore à aller au parc. Mais je ne peux lui avouer que le parc pour moi est synonyme de beauté, et au nom de la beauté on ne cesse d'engendrer des propositions tout aussi fausses les unes que les autres. Moi, ce qui m'intéresse, c'est la laideur. Je voudrais contribuer à établir la suprématie de la négation. Le soir, face à mon ordinateur, je ne peux que penser : je ne sais rien. J'ai au fond beaucoup d'affection pour les gens incultes : ils croient sans voir, ce qui est le pinacle du raffinement.

Lorsque je m'éveille le matin, je salue la vie en me disant : que le spectacle commence.

Me voilà donc : discrètement, je m'étirole. Des taches brunes parsèment mes mains et je me courbe légèrement lorsque je marche. Je suis une logicienne qui réfute sa vocation. Mais paradoxalement, je me plais dans mon métier de professeur. J'assume mon rôle d'initiatrice. Je sais que j'ai un effet sur mes étudiants. Et on ne se débarrassera pas de moi si facilement.

Ce soir, je vais ouvrir une bouteille de vin blanc afin de m'enivrer. Ivre, je réussis à redevenir une enfant qui dit des choses vraies devant son miroir.

Et j'oublierai le temps d'une chanson que je suis moi.

CHRISTINE MONOT

Chauffeurs de taxi

— Tu sais que tu fais ça bien, dit-elle en recouvrant ses cuisses.

L'homme sourit et allume l'autoradio. Un passant un peu ivre passe en titubant sur le trottoir mouillé.

— J'ai toujours aimé baiser dans les taxis. Dans un taxi, on se sent en sécurité, il ne peut rien vous arriver, soupire-elle en se remettant du rouge à lèvres, comme si, à cette heure-là et dans cette impasse obscure, quelqu'un pouvait apprécier ce détail. Dis-moi, t'es célibataire, toi? Tu sais que t'es pas mal. Enfin, t'as pas du tout l'air d'un père de famille. Je me trompe? Tu veux pas répondre? Comment tu t'appelles?

L'homme soupire.

— Dis-moi, qu'est-ce qui t'arrive? Pourquoi tu dis rien? Eh dis donc! T'es un peu bizarre. T'as fait de la prison? Y'a pas de honte. On a tous nos problèmes. Moi j'ai fait deux mois pour une connerie de jeunesse. J'étais tombée amoureuse d'un voyou... Enfin, ça n'a pas été long et ça m'a permis de comprendre que j'avais du succès auprès des hommes. Les gardiens, quels salauds, ces types-là. Je préfère pas y penser.

L'homme, toujours silencieux, paraît attentif au récit de la femme:

— Moi non plus j'ai pas d'enfants et j'en voudrai peut-être un jour, mais pas demain. Et puis je vais te dire un truc, je veux bien des enfants, mais pas de mec, je veux dire pas d'homme à la maison. Parce que... j'ai mes raisons et puis merde... T'es pas d'accord? Dis donc, t'es vraiment pas bavard. Au fait, t'as toujours été chauffeur de taxi?

L'homme vient d'allumer une cigarette. Il fait oui de la tête.

— Et alors t'as pas de femme? T'as jamais été marié? T'es de quel pays? Attends je vais deviner. T'es... algérien!

— Oui, je suis de Bejaia, mais dis-moi, tu parles toujours autant après l'amour?

Elle éclate de rire.

— Oh je t'en prie! T'appelles ça de l'amour? Moi, j'ai connu l'amour, mais c'était un truc impossible, évidemment. Ah! celui-là! Il me rendait dingue. Je l'aimais, pas plus compliqué que ça. Il avait la clef de chez moi et il débarquait à n'importe quelle heure de la nuit. C'était aussi un chauffeur de taxi. Tu sais comment ça s'est terminé? Une nuit, au lieu de venir me sauter moi, il a eu l'idée d'aller chez sa femme et il l'a trouvée sur l'évier de la cuisine, occupée avec le voisin de palier – qui était aussi chauffeur de taxi. Il est devenu fou. Faut dire qu'Albert avait le sang chaud, un Antillais. Il a assommé le voisin d'un coup de poing et à la femme, tu sais ce qu'il lui a fait?

— Non, raconte.

— Donne-moi une cigarette, tu veux?

Elle ouvre grand la fenêtre. Dehors, le passant de tout à l'heure s'est assis sur les marches d'une entrée d'immeuble et il fume lui aussi.

— Tout le monde fume. Comme si on n'avait pas mieux à faire. Dis donc, toi, comme chauffeur de taxi, tu dois en connaître des histoires incroyables. Tu m'en raconteras une après?

— D'accord. Qu'est-ce qu'il a fait?

— Il l'a jetée par la fenêtre.

— Putain!

— Du cinquième étage, et elle n'est même pas morte, tu veux savoir pourquoi?

Elle sort de son sac une flasque de vodka et lui en offre.

— Eh bien figure-toi qu'elle est tombée dans la benne des jardiniers, tu sais quand ils refont les parterres de fleurs. Elle n'a rien eu du tout, une grosse frayeur, ça oui, jetée du cinquième étage en pleine nuit, n'empêche que lui, à l'heure qu'il est, il est toujours à l'ombre. Tentative d'homicide volontaire. Je peux te dire que ça les a calmés la femme et le voisin de palier. Alors, qu'est-ce que t'en dis?

— Son heure n'était pas arrivée à la femme.

— T'as raison. C'était pas son heure. Moi, je suis allée le voir trois ou quatre fois à la zonzon et j'ai laissé tomber. J'allais pas rester là à attendre sa sortie, t'imagines? Et puis j'allais pas lui payer ses cigarettes éternellement... C'est fou ce que ça fume dans les prisons. C'est bien un des rares endroits publics où on peut encore fumer librement... C'est curieux, non? Terminé, j'ai tout arrêté. Et puis après tout c'était un assassin, non? Alors j'ai choisi un jour où il était tranquille, j'ai pris ma respiration et j'ai rompu. Elle boit une nouvelle gorgée et se tourne résolument vers lui. Elle attend l'histoire promise.

— D'accord, je vais te raconter l'histoire d'un cousin, chauffeur de taxi comme moi.

— Encore une histoire de chauffeur de taxi?

— Il avait été marié très jeune, à dix-huit ans. Tu sais comment ça se passe au bled. C'est souvent les mères qui décident des mariages, au hammam. Ces deux-là se sont mariés sans se connaître. Les années sont passées et ils ont eu des enfants. Deux garçons et trois filles. Achour, Fatima, Karima, Katia et le petit dernier Nizar. Sans compter un autre, Saïd, qui est mort tout petit. C'était sa famille au grand complet et bien sûr il fallait nourrir toutes ces petites bouches. Alors tu sais la misère du bled, on peut supporter quand on est tout seul, mais avec une famille, c'est pas possible. Les poivrons et les tomates du jardin, ça suffit pas. C'est vrai, y'a toujours un peu de magouille, mais on s'en sort pas. Alors il a décidé d'aller gagner un peu d'argent, à la France. Il les a tous laissés là-bas et il est venu ici et il a travaillé, travaillé le jour, travaillé la nuit pour leur envoyer l'argent et chaque année, il retournait passer un mois au bled. Et ça grandissait et quand les enfants commençaient à s'habituer à lui, il fallait repartir et ça a duré comme ça pendant dix ans.

L'homme reprend une gorgée et ne dit plus rien.

— Et après?

— Eh bien, au bout d'un certain temps, il a commencé à avoir envie de retourner chez lui. Passer le mois de vacances là-bas, c'était plus assez pour lui. Il s'était attaché, il voulait voir grandir ses petits, c'est normal, non?

— Ben oui, c'est normal. Continue...

— Il a décidé de rentrer. Il a encore travaillé, travaillé, pour finir de payer sa maison en Algérie, il a passé deux voitures d'ici, et il en a revendu une là-bas et avec l'autre, il a commencé à faire le taxi au bled et bon, ça allait un petit peu pour lui. Il était content. Maintenant tu vas voir comme une rencontre, ça peut changer une vie d'un seul coup. Un soir, il fait sa dernière course, il a déjà baissé le drapeau pour rentrer à la maison, et il voit une femme au milieu de la rue, une femme avec un gosse dans le ventre qui voulait sortir de là-dedans. Elle était toute seule et elle voulait aller à l'hôpital d'à côté pour mettre son petit au monde. C'était pas loin. Déjà c'était un peu bizarre une femme enceinte toute seule, mais il pouvait pas la laisser là.

— Ben non. Ça aurait été un beau salaud.

— Donc le gars emmène la femme à l'hôpital. Elle, elle tenait à peine debout. La femme s'appuie sur lui pour avancer et quand on lui demande pour les papiers qui elle est, et qui c'est le papa, tu sais ce qu'elle dit ?

— Je devine un peu.

— Elle dit que c'est lui, le chauffeur de taxi.

— Et lui qu'est-ce qu'il fait ?

— Lui, il dit que c'est des mensonges, qu'il la connaît pas cette femme, il jure qu'il l'a jamais vue de sa vie, et alors c'est sa parole à lui contre celle de la femme. Seulement maintenant, y'a beaucoup de progrès dans la science, alors les femmes elles peuvent plus mentir comme elles veulent. On lui a fait les examens au chauffeur de taxi pour savoir qui disait la vérité. Le résultat, c'était pas lui le père de la petite fille qui était née cette nuit-là.

— Normal. Et après ?

Il se tait.

— Alors ?

— C'était pas le père ni de la petite ni de personne parce qu'il ne pouvait pas avoir d'enfants.

— Putain ! Il était stérile ?

— Oui, ça s'appelle comme ça. Ses enfants n'étaient pas de lui. Leur vrai père, c'était son frère à lui. Tous de son frère. Il est devenu fou.

— Et il a tué tout le monde ?

— Non, il a mis le feu à la maison et il est rentré.

— Rentré où ?

— Ici, à Paris, et il a repris le taxi.

— Tout ça pour rendre service. Elle est un peu vache la vie des fois.

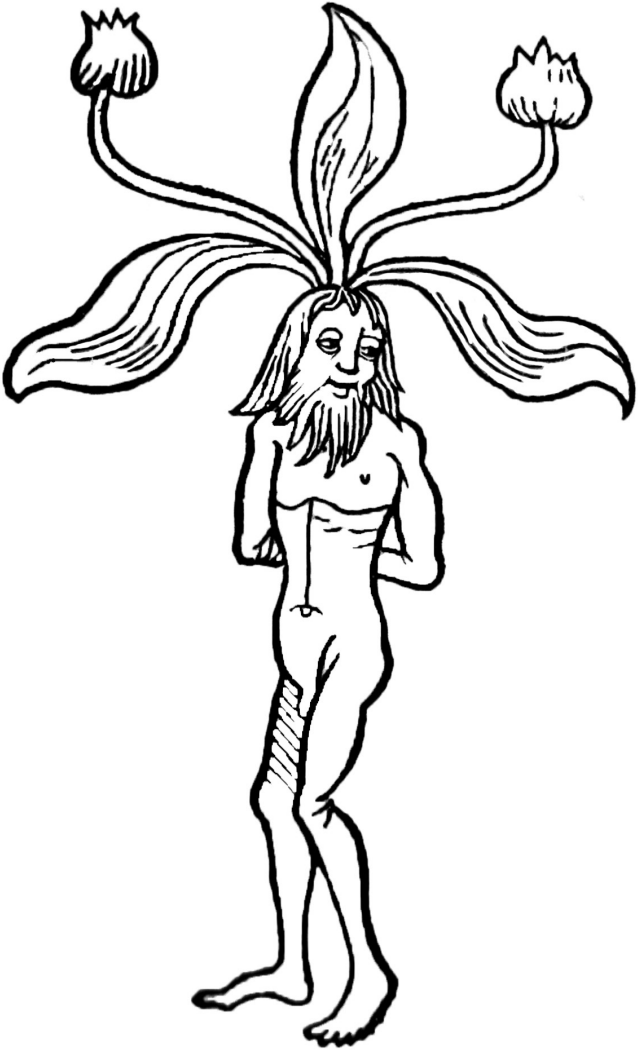
Ils ne parlent plus. Dehors l'homme ivre s'est relevé et passe tout près d'eux sans les voir.

La femme prend la main de l'homme et la glisse sous sa jupe :

— Alors, chauffeur, si on recommençait ?

Un moment après, elle lui chuchote à l'oreille :

— Tu sais, moi aussi je t'ai un peu menti. Enfin, j'ai mélangé deux histoires, elles sont vraies toutes les deux, mais dans la benne des jardiniers, c'était moi.



GENEVIÈVE HARVEY

Tricotage

Une maille à l'endroit, une maille à l'envers. Une maille à l'endroit...

— Et là-dessus, qu'est-ce qu'il faisait ?

La tête tournée vers sa mère, mon petit-fils pointe du doigt un grand cadre doré.

— Tu sais bien, Thomas. Grand-papa partait pour l'Égypte.

— L'Égypte ?

— Oui, monsieur ! L'Égypte, avec les pharaons et les pyramides.

— C'est vrai grand-maman ?

Je lève les yeux de mon tricot.

— Bien sûr, mon chéri.

Cette photo de Paul est l'une de mes favorites. Peut-être parce que je l'ai prise à son insu et qu'inconscient de l'objectif, il dégage un naturel que j'ai toujours eu peine à saisir chez ce grand gaillard allergique aux appareils photo. Dans sa tenue de camouflage, le béret de l'ONU calé sur le front, il regarde l'horizon avec, en arrière-plan, des groupes de soldats et un gros avion cargo des Forces armées, celui-là même dans lequel il s'apprête à monter. L'activité autour de lui ne l'atteint pas. Il y semble complètement imperméable, tout occupé qu'il est par son monde intérieur. Son regard, confiant, respire la fierté de l'homme convaincu d'être là où il doit être, de faire exactement ce qu'il doit faire.

— Et pourquoi il partait là-bas ?

— Pour maintenir la paix, répond ma fille Léa.

Les murs de mon petit salon sont tapissés de photographies, mais évidemment, les seules qui intéressent

Thomas sont celles où apparaît son grand-père. Il les a vues des dizaines de fois, pourtant il ne se lasse pas de les regarder ni d'entendre leurs histoires. Il pose toujours les mêmes questions avec une impatience fébrile dans la voix, comme s'il ne connaissait pas déjà toutes les réponses. Enfant, Léa n'était pas différente; elle voulait aussi tout savoir sur son père, décédé tragiquement et à un fort mauvais moment – la veille de son quatrième anniversaire. Alors, malgré la douleur que cela m'infligeait à l'époque, j'ai ressorti les photos de Paul pour les lui montrer, je les ai même placées dans de jolis cadres. Ensemble, nous avons passé des heures à les étudier. Je lui ai raconté tous les souvenirs, toutes les anecdotes que m'inspiraient ces images pour l'aider à se forger cette figure paternelle qui lui faisait si cruellement défaut. Ma fille a bu mes paroles au point qu'elle s'est approprié mes souvenirs et affirme aujourd'hui, mi-sérieuse mi-badine, que son père n'aurait pas été plus réel s'il avait été vivant. Sans trop de surprise, la situation se reproduit maintenant avec mon petit-fils, que Léa élève seule.

— La paix? dit Thomas. Pourquoi grand-papa a une mitraillette, alors?

La question, inhabituelle, me surprend, et je rate une maille. Ma fille, elle, ne se laisse pas déconcerter; elle pond une explication qu'elle s'empresse de combiner avec l'histoire émouvante du petit Égyptien. Un garçon de cinq ou six ans que Paul a sauvé d'une mort certaine en l'extirpant des décombres d'uneasure qui venait de s'effondrer dans un village minuscule, près de la frontière israélienne. La tête légèrement inclinée de côté, mon petit-fils écoute Léa avec un sérieux qui le vieillit de plusieurs années. Il adore cette histoire, sa préférée avec celles de la pêche miraculeuse et du clochard au chapeau melon, que Paul a hébergé un hiver, le temps que le pauvre homme se remette sur pieds. Un petit cadre les montre d'ailleurs bras dessus, bras dessous et, en voyant Thomas s'attarder devant le portrait de ce duo improbable, je pense un instant qu'il va réclamer cette histoire, mais non. Il porte plutôt son choix sur une photo de famille, la dernière que j'ai prise avant la tragédie. Grâce au retardateur de l'appareil, nous sommes tous les trois sur l'image – Paul, Léa et moi.

— T'avais quel âge là-dessus, maman ?

— Presque quatre ans.

— C'était juste avant l'accident, non ?

Ma fille et moi échangeons un regard. Elle soupire :

— Tu penses pas qu'il serait temps qu'on lui dise ?

— Quoi ?

— La vérité, voyons. À propos de la mort de papa. Thomas est assez grand maintenant.

Vraiment ? Est-on jamais assez grand pour ce genre d'horreur ? Je ne crois pas. Je préférerais laisser Thomas penser que son grand-père est mort dans un accident de la route, mais comment reculer à présent ? Mon petit-fils sautille en répétant sur tous les tons qu'il veut savoir la vérité.

— Alors, maman ? dit Léa.

Une maille à l'endroit, une maille à l'envers. Une maille à l'endroit...

— Tu réponds pas ?

— Fais comme tu veux.

Elle s'installe avec Thomas sur le canapé devant moi. J'essaie de ne pas l'écouter, je triple ma vitesse de tricotage et concentre toute mon attention sur le tintement convulsif de mes aiguilles, mais rien n'y fait. Malgré moi, je l'entends raconter comment un militaire de l'armée canadienne l'a réveillée cette nuit-là, comment il l'a tirée de son lit pour la traîner en silence dans la salle de bain. « Je m'en souviens encore », dit ma fille. L'homme dans son uniforme, l'arme qui étincelait dans l'ombre, le choc ressenti en s'assoiant dans l'eau glacée, tout ça a malheureusement laissé en Léa un souvenir flou, mais tenace.

— C'est là que ton grand-père est intervenu, dit Léa.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il est entré dans la pièce pour raisonner le soldat. Il le connaissait bien : ils avaient servi ensemble en Égypte.

— Ils étaient amis ?

— Non, l'homme en voulait beaucoup à ton grand-père.

— Pourquoi ?

Ma fille explique.

À son retour d'Afrique, Paul avait déposé un rapport accablant à l'endroit du militaire, qui ne le lui a jamais

pardonné : il considérait ce geste comme une trahison, à l'origine de tous ses malheurs – sa rétrogradation, sa chute dans l'alcool, sa séparation, l'interdiction formelle de voir son fils. Dévoré par le ressentiment, il a voulu se venger de Paul. Le priver de son enfant comme lui-même en était privé.

— Quoi ! Tu veux dire que le soldat voulait te...

Thomas hésite à prononcer le mot. Avec les yeux pistache de son grand-père, il interroge silencieusement Léa, qui acquiesce.

Moi, je ferme les paupières.

Et cette fois, c'est vrai, je n'écoute plus. Transportée trente-cinq ans en arrière sur la base militaire de Valcartier, je me tiens devant la porte grande ouverte de notre salle de bain. Les idées encore brouillées par le sommeil, je ne comprends pas ce que je vois – la tête mouillée de ma fille dans la baignoire, le militaire en uniforme et casquette de cérémonie agenouillé devant elle. *Mais qu'est-ce que ça veut dire, qu'est-ce que cet homme fait à mon enfant ?* Une plainte à glacer le sang s'échappe de ma gorge, l'homme se tourne vers moi. Dieu soit loué, c'est Paul. Je soupire de soulagement avant de me rappeler qu'il n'habite plus avec nous et d'apercevoir le pistolet qu'il pointe sur moi. Je recule, lentement. *La police, il faut que j'appelle la police.* Je m'éloigne le temps de téléphoner et, à mon retour, Paul me tourne le dos, les bras plongés dans l'eau de la baignoire. Je ne distingue plus les pleurs de ma fille, seulement un sinistre clapotis qui va s'amenuisant. « Lâche-la, je t'en prie, lâche-la ! » Mes supplications résonnent dans le silence de la pièce, Paul ne réagit pas. Un instant, je songe à me jeter sur lui quand je remarque son arme sur le comptoir. Je me précipite pour la prendre, mais Paul devine mon geste et s'en empare avant moi. « T'approche surtout pas ! » Dans la baignoire, le corps de Léa, immobile, cale doucement dans l'eau. J'avance, je tends les bras vers ma petite fille, mais Paul me repousse et fait feu sur moi. La douleur dans l'épaule m'arrache un cri qui se perd dans les hurlements des sirènes de police, et Paul se fige. Le regard rivé sur moi, il plaque le canon de son pistolet sur sa tempe et tire.

— Le soldat a tiré sur grand-papa ?

— Oui.

— Et il est mort sur le coup ?

— C'est ça.

Thomas se mord la lèvre inférieure et écarquille les yeux dans un effort ultime pour retenir ses larmes. Sa tentative échoue, et tout son corps est bientôt secoué de sanglots. Ma fille le serre doucement contre elle.

— Voyons, mon trésor, pleure pas comme ça.

Thomas hoquette.

— C'est trop injuste. J'aurais tellement aimé ça le connaître, grand-papa.

— Mais tu le connais : à travers nous, à travers toutes ses aventures.

— C'est pas pareil.

— Peut-être, mais c'est mieux que rien, non ? Ton grand-père m'a sauvé la vie, Thomas. Sans son courage, je serais pas là aujourd'hui, et toi, t'aurais jamais entendu parler de lui, tu comprends ?

Mon petit-fils médite un instant ces paroles, puis hoche vigoureusement la tête sans que son expression, soucieuse, ne s'éclaire pour autant :

— Le soldat, qu'est-ce qu'il est devenu, lui ?

— Il s'est suicidé, répond Léa. Juste avant l'arrivée des policiers.

— C'est lâche.

Je reprends mon tricot – un foulard d'une simplicité confondante que j'ai tricoté des dizaines de fois, toujours de la même couleur, sans jamais rien y changer. Exactement comme ces aventures héroïques inspirées des photos de Paul, toujours conçues à partir de la même recette : des vérités et des mensonges qui s'entrelacent comme des mailles contraires pour donner à Paul un passé sans aspérité. Une vie de héros pour masquer sa vie de raté.

— Grand-maman...

— Oui, mon chéri ?

— Comment il s'appelait, le soldat ?

— J'ai oublié.

— T'as des photos de lui ?

— Bien sûr que non.

— Des articles alors ? Tout ça a dû paraître dans le journal, non ?

— Non, justement. On vivait sur une base, et... l'armée a étouffé l'affaire.

— Tu veux dire que c'est un *secret*?

— Un secret militaire, oui.

— Oh!

Mon petit-fils me fixe avec incrédulité. Sa curiosité dévorante m'inquiète, et je me demande parfois si mon imagination et les milliers de kilomètres qui nous séparent du lieu du drame suffiront à le protéger du passé ou si, contrairement à sa mère, il cherchera un jour à déterrer les squelettes familiaux. J'espère que non. Cette exhumation nous anéantirait tous les trois. Que deviendrait ma Léa si elle apprenait la vérité sur son père? Et Thomas? Moi-même, je côtoie depuis si longtemps ce Paul imaginaire que, par moments, je me surprends à croire dur comme fer à son existence. Je ne voudrais pas qu'il disparaisse.

— Léa, ma chérie, regarde sous toi : il devrait y avoir une boîte.

À quatre pattes sur le sol, ma fille soulève la jupe du canapé.

— Oui, je la vois.

— Apporte-la-moi s'il te plaît.

— Qu'est-ce que c'est?

— Des photographies de Paul que vous avez jamais vues.

Tandis que j'ouvre la boîte posée sur mes genoux, Thomas et Léa se hâtent de s'asseoir sur les accoudoirs de mon fauteuil pour regarder les photos par-dessus mes épaules. Sur la première de la pile, Paul et deux hommes malingres en tenue de chasse sourient à la caméra, l'air fourbu.

— Je vous ai raconté la fois où Paul a retrouvé deux chasseurs disparus en forêt?

— Non!

Si je me fie à l'expression ravie de Thomas, à ses yeux qui brillent d'orgueil, je me dis que le Paul de mes histoires n'est pas près de disparaître, il vivra, parce que mon petit-fils, malgré ses questions, a besoin de croire en cet homme-là au moins autant que moi.

JULIE DUGAL

Au-delà du fil

Maryse vient encore de mettre une photo d'elle à la plage. Ça l'énerve! Souriante, les grandes dents blanches passées au Crest Whitestrips, le ventre plat comme une gamine et les seins bien en place dans le bikini. Deux minutes et déjà cent treize « J'aime ». Elle s'empresse de lire les commentaires. « Trop belle! » « Sexy mama! » Elle regarde autour d'elle. Voit les blocs appartements qui entourent le parc. Les déchets qui débordent des poubelles.

Depuis qu'elle a renoué avec Maryse sur Facebook, tout lui rappelle que sa vie est minable. Elle ne s'en sort pourtant pas si mal, toute seule avec la petite. Lorsque enfin elle a fini son secondaire, elle pensait qu'elle serait débarrassée à jamais de ces êtres suffisants qui peuplaient la polyvalente. Mais non. Elle se trompait. De tels individus poursuivent leur œuvre toute leur vie. Chaque jour de leur existence, ils vous font sentir que leur vie est trop cool. Tellement drôle. Comme une longue suite de moments incroyables. Elle regarde à nouveau le sourire fendant de Maryse. Elle est certaine qu'elle doit encore avoir ce rire débile. Ce rire qui s'approchait subtilement du couinement d'un cochon. Ce son qui l'irritait chaque fois que Maryse s'esclaffait à l'heure du dîner dans la cafétéria, mais que la polyvalente entière trouvait « trop cute ».

Elle relève la tête et jette un regard sur sa fille qui joue dans le sable. Déjà trois ans. À quoi pense-t-elle lorsqu'elle remplit les seaux et les vide sans arrêt? Deux heures à répéter la même manœuvre. Elle aimerait être comme elle. Juste pouvoir s'asseoir sur le banc. Juste apprécier le soleil de juin sur sa peau. Sentir doucement le temps qui passe. Mais elle n'y arrive pas. Il faut qu'elle s'active sur son

téléphone. Qu'elle scrute à la loupe le profil de Maryse. Elle examine les photos. Bungalow parfait. Vacances parfaites. Bébé parfait. Elle revient sur son journal. Fait défiler les mois, les années, à la recherche de la faille. DU statut qui, enfin, montrera Maryse sous un mauvais jour. Mais non. Tout est parfait. Tout est léché. Contrôlé. Ça l'énerve. Elle imagine la quantité de mensonges là-dessous.

Parfois, elle se dit qu'elle devrait se déconnecter. Vivre en dehors de tout ça. Mais elle a l'impression que c'est la seule chose qui la relie encore à cette vie d'aujourd'hui dont elle ne saisit plus les codes. Où les tendances lui échappent. À la limite, en surfant sur son fil de nouvelles, elle a l'impression d'être dans le coup. Même si elle ne l'est plus depuis longtemps. Depuis que les années fuient et que les kilos s'accrochent à son corps. Depuis que ses jours sont tous les mêmes, faits de la même routine exécutée sans répit. Alors parfois, pour humer le bonheur, pour vivre des moments forts et se sentir vivante, elle s'empiffre de chips, de chocolat, de fast food. À dix heures du soir, lorsque la petite dort enfin et qu'elle a terminé toutes les corvées, il n'y a qu'une boîte d'Oreo qui rentre dans quarante minutes de temps libre.

Elle continue de survoler les statuts. Son téléphone s'éteint. Plus de piles. Elle lève les yeux. Voit le soleil, les arbres. Regarde la petite. La chair de sa chair, qu'elle se persuade de connaître sur le bout des doigts, n'est plus à l'intérieur d'elle. Elle vit sa propre vie. Dans sa tête, les idées doivent fourmiller. Les histoires, les images. Peut-être un grand restaurant où sont atablés une série de personnages – l'ogre Bernard, la princesse Aglaé, l'escargot Lucien, la fée Juliette – à qui elle fait la cuisine. La vérité, c'est qu'elle grandit. Et bientôt, sans crier gare, elle aura quinze ans, appliquera du rouge sur ses lèvres et mènera une vie que sa mère n'arrivera pas à déchiffrer. Elle communiquera sans arrêt avec ses copines. Avec son ordinateur, son téléphone. Facebook, Twitter, Instagram. Et d'autres inventions dont elle, sa mère, ne saisira rien. Elle sera spectatrice, impuissante devant sa fille qui lui filera entre les doigts.

La petite redresse la tête.

— Maman, tu viens jouer avec moi ?

Elle pose son regard sur l'enfant. Si belle. Si douce. Elle se lève et va la rejoindre.

— À quoi tu joues ? Au restaurant ?

— Au restaurant ? Mais non ! Ça fait deux heures que je remplis la baignoire de Pierrot l'hippopotame ! Pour lui, il n'y a JAMAIS assez d'eau ! Tu m'aides ?

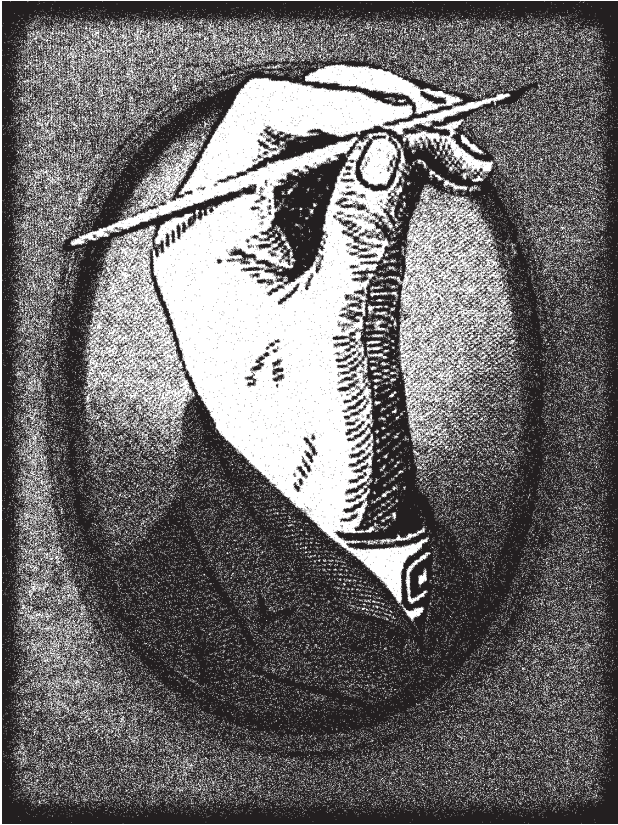
Elle saisit la pelle que lui tend sa fille et s'applique à creuser. Elle ne pense plus à rien. Parfois, lorsqu'elle joue à la coiffeuse, la petite lui brosse les cheveux. Sa tête devient pleine de frissons. Elle se laisse faire, hypnotisée. Elle oublie tout. Dans ces moments-là, elle pense que c'était bien, être une enfant.

Sur le chemin du retour, elle demande à sa fille :

— Ma pitoune, ça te tentes-tu qu'on commande de la pizza pour souper ?

— Ouuuuu !

Elles rentrent en se tenant par la main, sautant par-dessus les craques du trottoir. Une fois à la maison, elles boivent du Coca-Cola, collées l'une contre l'autre sur le canapé. Et lorsque la pizza arrive, elles la dévorent au complet et s'endorment peu après, le ventre rempli de bonheur.



Portrait d'écrivain, Claire Dé

DIANE-ISCHA ROSS

La porte haute et basse

«Vous voyez les fanions orange du rénovateur? Oui. Vous devinez le parking à côté? Oui. Vous obliquez dans le parking, vous arrivez devant le rang d'édifices à corniches violets; quand vous y serez, vous verrez le feu de Brandon, les adresses font dans les 3000, vous y serez presque; il vous suffit de monter après le feu. Merci.»

Au su des indications données par un immigrant récemment des nôtres, j'y suis allée chez le thérapeute, la dernière fois de la série A, quand je jouais encore dans les ligues mineures des grands brûlés de l'âme. J'ai menti en disant que je n'y étais pas allée et de nouveau en me rétractant. C'est comme avec ma mère à qui je n'avouais pas ma peur de frapper chez une petite fille, puis j'avouais, honteuse de mon mensonge et de ma honte préalable de n'avoir pas frappé, ou trop faiblement. Partie trop vite. La porte était basse. Chez la fillette on montait un gros escalier. Que n'ai-je pas dit à l'homme. Qu'ai-je entendu derrière la porte? Les cris d'une enfant sodomisée, ceux d'une mère battue ou qui appelle? Derrière la porte haute régnait le pur silence improbable des maisons, un jour de pleine pluie ou de grisaille. Il y a réellement des choses tuées et je ne sors pas *clean* de là où je ne suis pas allée. Jamais dit que j'avais pris deux kilos et que ma jupe bleue à lèses, de mauvais goût la toile, la couleur sucrée, serrait sur mon ventre. Que mon nez coulait, que mes yeux peints comme en ce temps-là, sarcelle et menthe, et mes cheveux colorés blond florentin faisaient mauvais genre. C'était visible, mais je ne l'ai pas dit à Gervais que j'aimais tant, comme j'aimais ma mère. Je ne sais pas derrière la porte basse et haute ce que j'ai dit, j'aurais dit. Je suis calme, déceimment

coiffée et vêtue et je ne peux établir la vérité. La vie est molle avec des cubes de frayeur percés ou pas de portes à malheur, des chatières. Et dire que le guide m'indique toujours clairement la route à suivre vers le sac d'absence.

FRANÇOIS MARTIN

Faux-fuyant

C'est au cours de sa petite enfance – et à la dure – que Maxime découvrit la toute-puissance de l'image. Court sur pattes, roux à s'en confesser, dodu comme un bagel et la peau du visage si tavelée qu'on eût dit une grille de mots croisés entreprise par un non-voyant, il avait tout pour se faire intimider. Sa génétique semblait même commander les *quolibets*. Les brutes de son école aussi, du reste, on les reconnaissait au premier coup d'œil : grands, les cheveux coupés en brosse, la tête émergeant tel un abcès de leurs épaules massives et une surabondance de dents larges comme des dominos se chamaillant en un rictus débile dans leur gueule de carnassier. La plupart de leurs victimes développaient graduellement une carapace, minces strates d'une résilience toute relative. Maxime avait préféré porter le masque, changer de rôle. Pour survivre, avait déduit le garçon au terme d'un énième passage à tabac, il était primordial de maîtriser l'image. De savoir la trafiquer au point d'en tirer sa propre vérité.

Pour museler Gauvin (la terreur de son quartier), la chance avait été de son côté. Il lui avait suffi de le croiser à sa sortie d'une activité parascolaire – en l'occurrence, un atelier d'initiation à la photographie. Par un heureux hasard, les frasques du jeune tortionnaire avaient alors obligé ce dernier à rester en retenue dans un local adjacent. Dans les remontrances chuchotées un brin trop fort par la mère de Gauvin venue quérir son rejeton, le rouquin saisit que son camarade de classe avait mouillé son lit, la nuit précédente. Les dés étaient jetés. Sous le couvercle de son pupitre, le lundi suivant, le petit cosaque trouva un portrait de lui arborant une culotte souillée. En lettres

ambrées, la légende disait : « Gare à ton cul trempé si tu m'écoeures encore ! » Dès lors, ni Gauvin ni sa bande n'avait importuné Maxime.

Passé maître, depuis, dans l'art de modeler la perception de la masse, il se considérait parfois comme un illusionniste, un menteur professionnel : il était devenu photographe dans une agence de pub. Virtuose de l'éclairage, de la composition et de la retouche informatique, il excellait, par exemple, à vous convaincre que l'ingestion de ce yogourt aux probiotiques relevait de l'expérience spirituelle, que cette chanteuse pop méritait qu'on s'intéresse à elle, que ce quinquagénaire bedonnant n'était rien de moins qu'un lutin vous invitant à acheter un billet de loterie et que ce mannequin anorexique était en réalité une fée descendue du ciel pour vous rappeler de bien brosser vos dents. Quelle que soit la demande du client, Maxime savait livrer la marchandise : nul gazon synthétique n'était trop vert, nulle famille factice trop parfaite, nul concept trop idiot. De sa caméra, jour après jour, il mitraillait du faux et en faisait du vrai.

À l'ère des réseaux dits « sociaux », il estimait que seuls sa rémunération et les moyens techniques mis à sa disposition le distinguaient désormais de monsieur et madame Tout-le-monde. Son talent aussi, bien entendu. Qu'ils étaient risibles, tous leurs égoportraits de taupins au bronzage orangé et de nunuches avec la bouche en cul de poule agrémentés de citations creuses d'auteurs qu'ils ne connaissaient ni d'Ève ni d'Adam ! À quel moment était-il devenu plus important d'exhiber son bonheur via son compte Facebook ou Instagram – aussi contrefait fût ce bonheur – que de le vivre pleinement ? T'as le cancer, t'es fauché, ta blonde t'a laissé... qu'importe ? Regarde un peu : t'as mangé des sushis le 23 mars, t'as nagé avec les dauphins en République dominicaine et soixante-treize personnes ont cliqué « j'aime » sur cette photo de tes orteils sur une plage de Cuba ! *You are what you share*. Désabusé, Maxime s'imaginait un columbarium du futur où, plutôt que de conserver ses cendres, on entreposerait son historique de navigation sur une clé USB ou dans un quelconque nuage.

Il en était à ces sombres cogitations lorsque Cynthia le fit sursauter. Penché sur une table rétroéclairée, une loupe d'horloger posée sur son œil droit, il évaluait les dernières épreuves pour la campagne des rasoirs Millette. Sans plus de considération pour la minutie qu'exigeait sa tâche, elle passa un bras autour de ses épaules et colla sa joue à la sienne en guise de salutations. Elle sentait bon les agrumes. Ou plutôt ce que son revitalisant s'efforçait d'imiter comme parfum.

— Toujours dans les poilus ?

Maxime opina d'un bref grognement. Sa collègue pouffa et alla se servir un café. Il déposa sa loupe, éteignit la table et se tourna vers elle.

— C'est de la merde, trancha-t-elle avec une moue moqueuse.

On pouvait reprocher à Cynthia bien des choses, songea Maxime, mais elle possédait le mérite, rarissime de nos jours, d'être authentique. Il esquissa un sourire à la vue de ses larges lunettes qu'avait complètement embuées la chaleur de son espresso.

— Évidemment, répondit-il enfin, mais c'est la seule proposition sur laquelle leur P.D.G. n'a pas levé le nez.

C'est à Sylvain que revenait la trouvaille des mythes et des contes de fées. Aussi ne se gênait-il pas pour le rappeler. Qui de mieux, pour symboliser la nouvelle gamme de rasoirs Millette, que Barbe-Bleue entouré de ses épouses concupiscentes et n'affichant qu'une barbiche finement taillée, Rapunzel transformée en punkette à la haute crête blonde ou Samson et son crâne lisse posé sur les genoux d'une Dalila triomphante ? Maxime travaillait à la dernière planche de ce projet débile qui avait tenu occupée la moitié de l'agence pendant plus d'un trimestre. On y verrait sous peu un loup-garou au pelage soigneusement gominé, la moitié droite du corps complètement glabre. La bête légendaire tiendrait son rasoir avec ostentation sous les yeux d'un Chaperon rouge de dix-neuf ans manifestement émoussillé. Lors du *brainstorming*, Maxime s'était bien gardé d'objecter que rien, dans le conte de Perrault, ne laisse entendre que l'antagoniste est un loup-garou, un animal anthropomorphe. Qui diable l'aurait écouté ? Et Barbe-Bleue avait assassiné ses compagnes – était-ce une

si bonne idée d'adjoindre ce personnage sanguinaire à un objet tranchant ?

Les deux mannequins avaient quitté l'agence quelques heures plus tôt, au grand soulagement du photographe que les caprices du Chaperon étaient bien près de faire feuler. Quant au loup (garou ou non), Maxime avait éprouvé une vive satisfaction à l'entendre geindre de douleur alors que les maquilleuses lui retiraient les nombreuses prothèses velues préalablement scotchées à sa peau d'éphèbe.

Heureusement, le pire était fait. Il ne lui restait plus maintenant qu'à produire l'arrière-plan : « une forêt d'arbres dénudés jetant des ombres menaçantes sur la neige immaculée que fait scintiller une gigantesque pleine lune », dit Sylvain. Maxime aurait pu tout produire en studio, évidemment, mais il éprouvait une urgence de sortir, d'aller prendre l'air. À la longue, tous ces artifices commençaient à le dégoûter de son travail. Il lui fallait – comment disait son grand-père, déjà ? – *s'esbigner*, voilà. Un peu de vrai dans cette réclame ne ferait de mal à personne. Il connaissait l'endroit parfait : les rives de la Bostonnais, en Mauricie, où son oncle Guy avait déjà possédé un chalet. Et puis la lune serait pleine, ce soir. Autant en profiter. En quittant le bureau sur-le-champ, il serait là dans un peu moins de trois heures.

Il exposa son projet à Cynthia, s'efforçant d'y mettre un tant soit peu d'enthousiasme. Cette histoire de rasoirs l'avait laissé un brin morose – de mauvais poil ! – et il espérait qu'elle accepte de l'accompagner, convaincu que sa bonne humeur inébranlable, son excentricité contagieuse et cette sensualité à peine dérobée par ses affreux pulls de laine et ses pantalons de travail élimés suffiraient à lui faire oublier ses menus mais non moins nombreux tracassés. Elle lui répondit qu'elle avait « un empêchement ». Elle allait continuer mais hésita, puis crut préférable de se taire. Que lui cachait-elle donc ? Il haussa un sourcil et attendit des détails qui ne vinrent jamais.

— C'est correct ! fit-il enfin avec un triste sourire. Pas besoin d'inventer une histoire...

À sa grande surprise, elle s'approcha alors de lui, plaça ses mains derrière son cou et l'embrassa vite fait sur la bouche. C'était un geste anodin, une espèce de pause,

comme un point-virgule dans une phrase obscure, mais il ne put s'empêcher de percevoir de la pitié dans ce témoignage d'affection, ce qui l'agaça.

— C'est toi qui devrais arrêter de te mentir, Max. T'es malheureux, ici. Tu penses continuer longtemps à photographier des pots de margarine et des ordinateurs portables? À trop t'emmitoufler dans ces niaiseries, tu vas finir par y croire. Ta place est sur les murs d'une galerie, pas sur la façade d'un abribus. Secoue-toi un peu!

Incapable de rétorquer quoi que ce fût d'intelligent et de suffisamment caustique, il quitta le bureau, indolent, et descendit jusqu'à sa voiture.

Englué dans ses pensées et à peine conscient d'avoir conduit jusque-là, il atteignit vers 19 h 45 la petite route de terre qui le mènerait au chalet ayant déjà appartenu à son oncle. La lune était quelque peu voilée lorsqu'il descendit de sa vieille Saab, mais il avait tout son temps. Avec un peu de chance, ce nuage se dissiperait au même rythme que ses idées noires. Il retrouva sans trop de difficultés l'endroit qu'il s'était figuré parfait pour sa photo: cette petite clairière, à quelques centaines de mètres du chalet, tout près d'un plateau rocheux surplombant la rivière. Il avait neigé tout l'après-midi et c'est avec joie que Maxime découvrit le manteau blanc à ses pieds dépourvu de toute trace d'animaux ou de motoneige. Les yeux rivés sur la pleine lune, il s'assit sur un rocher et entreprit de manger le pita au jambon acheté dans une station-service au moment de quitter la ville. L'adhérence du cellophane et le souvenir des paroles de Cynthia le firent fulminer. Pour qui se prenait-elle, celle-là? Une jeune Mère Teresa de la réorientation de carrière? N'empêche qu'elle avait raison: il en était venu à détester ce job et employait maintenant toutes ses énergies à ne pas le laisser disparaître. Avec bien peu de succès, apparemment.

Une fois ses photos prises, il regagna sa voiture et remonta lentement vers la route principale. Au bout d'une centaine de mètres sur le cahoteux chemin de terre, la conduite se fit de plus en plus laborieuse. Jugeant que les seules intempéries ne pouvaient être en cause, il s'immobilisa, laissa tourner le moteur et sortit jeter un œil. C'était bien ce qu'il craignait: le pneu avant droit était crevé. Il

regarda sous la banquette arrière, où devait se trouver le pneu de secours, et n'en trouva aucun. Bon sang! C'était la dernière fois qu'il achetait un tacot d'un particulier! Abattu, il allait appeler une dépanneuse lorsqu'il constata, en tâtant les poches de son manteau, qu'il avait laissé son téléphone cellulaire à l'agence. Il coupa le contact, ferma rageusement la portière et se résolut à revenir sur ses pas. En longeant la Bostonnais, il trouverait bien un autre chalet ou un foyer où l'on accepterait de lui prêter main-forte.

Après vingt minutes de marche sous une neige drue, il aperçut une petite habitation en rondins dont les stores étaient ouverts mais l'éclairage éteint. Il allait continuer sa route lorsqu'il vit se déplacer une silhouette à l'intérieur. De récentes traces de pas menaient bien jusqu'au porche, mais l'absence de lumière ou d'un quelconque véhicule dans l'allée continua de le faire douter. Se donnant un air affable, il frappa malgré tout à la porte et attendit qu'on vienne lui ouvrir.

D'assez forte corpulence, l'homme avait bizarrement le regard effarouché d'un faon traversant l'autoroute. En outre, son manteau matelassé rouge vin était trop serré et lui donnait l'air d'un jambon ficelé, ce que s'abstint de lui signaler Maxime.

— Bonsoir, monsieur! Je suis vraiment désolé de vous déranger à une heure aussi tardive, mais j'ai fait une crevaison à quelques mètres d'ici et je n'ai plus de pneu de secours. Auriez-vous la gentillesse de me laisser utiliser votre téléphone pour appeler une dépanneuse?

Le porc frais le toisa des pieds à la tête, puis ouvrit un peu plus grand le battant qui geignit sur ses gonds.

— Rentre.

— Merci mille fois!

Il lui indiqua la cuisine d'un geste vague et se rendit jusqu'au poêle, où il alluma une petite lampe.

— Je peux aussi emprunter votre bottin?

Un brin agacé, le colosse s'avança jusqu'au buffet sur lequel trônait le téléphone, en ouvrit les deux portes sans trop de ménagement et farfouilla à la recherche du précieux annuaire, qu'il tendit au photographe. Dans cette

si faible lumière, Maxime eut bien du mal à repérer le numéro. Le combiné sur l'épaule, il chercha du regard un autre interrupteur et réalisa que son singulier Samaritain avait déjà quitté la pièce. Son appel terminé, il le retrouva au salon, où régnait la même obscurité. Calé dans un sofa, l'homme avait toujours son manteau sur le dos. Il tenait sur ses genoux une poche de hockey informe. Sa jambe droite sautillait frénétiquement, signe incontestable d'une patience un peu trop éprouvée.

— Je vois que vous vous apprêtez à quitter, en plus. Je suis sincèrement désolé. Je ne vous dérangerai pas plus longtemps, la remorqueuse devrait être ici d'une minute à l'autre.

Aucune réponse. On n'entendait que le bourdonnement du réfrigérateur, le tic-tac d'une horloge et le bruit que produisait avec la même oppressante régularité le talon du bonhomme sur le plancher. Mieux valait aller attendre à l'extérieur. Mais auparavant...

— J'ai déjà abusé de votre bonté, mais est-ce que je pourrais aussi utiliser vos toilettes ?

D'un coup de tête, l'autre lui désigna le chemin à suivre. Décidément, ce n'était pas un grand bavard.

Dans le couloir, à son retour de la salle de bain, Maxime nota le cadre fixé au mur. Une photo de famille, somme toute assez réussie. Une fillette de cinq ou six ans, au sourire radieux en dépit de cette incisive en moins, y était assise entre une jolie blonde d'une trentaine d'années et un petit moustachu aux cheveux crépus. Il devait s'agir de la gamine du maître de céans et de ses parrain et marraine, ou quelque chose du même acabit. Il se dit sans trop y croire que la photographie pourrait leur servir de sujet de conversation en attendant la remorqueuse.

Or, il n'y avait plus personne au salon.

Aussi discrètement qu'il en était capable, Maxime fit le tour des quelques pièces toujours plongées dans l'obscurité et constata que l'homme s'était bel et bien volatilisé. Il revint à la cuisine, tout penaud. Une porte vitrée donnait sur la cour arrière. Lorsqu'il s'en approcha pour jeter un œil, quelque chose crissa sous ses pieds. Du verre. Un carreau de la porte était brisé, tout près de la poignée.

Une vive lumière inonda soudain la pièce. La remorqueuse arrivait. Faisant fi de toutes ces étrangetés, trop heureux qu'il était de pouvoir enfin quitter les lieux, Maxime sortit illico sur le balcon, où il fut stoppé net par deux voitures de police.

— *Freeze!* Mets tes mains sur ta tête et agenouille-toi sur la galerie!

Aveuglé par les phares, il s'exécuta.

— Vous faites erreur! haleta-t-il au jeune policier qui monta lui passer les menottes aux poignets. Je suis venu ici pour appeler une remorqueuse! Je suis photographe!

Les quelques agents qui se succédèrent devant lui dans la salle d'interrogatoire blafarde et exigüe mirent plus de trois heures à élucider tout ce brouillamini. Curieusement, Maxime était moins soucieux de prouver son innocence qu'il n'était enragé d'avoir été floué par le premier gredin venu. Lui, le Michel-Ange de l'artifice, n'avait pas su discerner l'aura de mensonge qu'exhalait ce fumier avec son sac de sport et son manteau-jambon. Aussi, il ne fut nullement étonné d'apprendre de la bouche du sergent Bisailon qu'un homme avait braqué un dépanneur, à quelques kilomètres de là. Des voisins disaient avoir vu un quidam abandonner une voiture en bordure de la 155. Les policiers l'avaient pisté jusqu'à la maison de rondins, où ils étaient plutôt tombés sur lui. Ce n'est que pendant qu'on l'interrogeait – épisode pour le moins surréaliste – que la police avait retrouvé sa vieille Saab, à l'endroit précis qu'il leur avait indiqué. Elle avait bien un pneu crevé et une remorqueuse était effectivement arrivée au domicile quelques minutes plus tard. Le suspect s'y était introduit par effraction dans l'espoir de pouvoir s'y terrer. Maxime l'avait pris sur le fait, voilà tout. Avant de reconnaître qu'il y avait eu erreur sur la personne et de lui offrir ses minces excuses, le sergent Bisailon souligna qu'il avait eu « beaucoup de chance, tout compte fait ». Mouais. C'était une façon de voir les choses.

En quittant le poste de police, fort avant dans la nuit, Maxime sourit en imaginant ce qu'aurait pu dévoiler sur lui un polygraphe. Peut-être même aurait-il réussi à le déjouer, comme ces espions russes dans les vieux films de

James Bond. Et puis, avait-il une gueule de cambrioleur? Était-ce là l'image qu'il projetait? Jamais il ne l'aurait admis, mais il était quelque peu froissé. Levant les yeux vers la pleine lune, il décida de ne pas rentrer au bureau le lundi suivant. Et tant pis s'il se faisait congédier. Mais peut-être était-il encore en train de se mentir.



Le mensonge, Félix Vallotton

FANNIE LANGLOIS

Femme de sable

Un jour ordinaire. Le soleil frappe. Je marche dans un secteur de la ville que je connais peu. L'hôpital est situé plus haut, de l'autre côté de la rue. Ce n'est pas pour une naissance que je m'y rends. J'y vais pour la revoir. On m'a dit qu'elle oubliait de jour en jour. Arriverai-je trop tard ? Je ne cours pas. Je respire l'air du printemps. Les bourgeons viennent tout juste d'éclore. Les trottoirs sont si mouillés qu'ils en sont brillants. Je profite des quelques gouttes de pluie fraîche avant d'entrer aux urgences.

Je m'adresse à la réception. On cherche son nom parmi les autres. On ne le trouve pas. Je le répète calmement. En prononçant chaque syllabe, j'ai l'impression de faire jaillir autour de moi son existence, comme si son prénom, son nom de jeune fille, suivis de son nom de femme mariée, résumaient à eux seuls, dans leur essence la plus sacrée, la grande dame qu'elle a été, fière, distinguée, ouverte au monde et à ses possibilités.

On l'a transférée au département de gériatrie, 6^e étage. L'ascenseur monte rapidement. Sa chambre est au fond du couloir. Je m'avance doucement, presque sur la pointe des pieds, de peur de troubler la tranquillité de ces corps immobiles, attachés aux solutés. Je me risque sur le seuil. On a dû se tromper. Un petit corps recroquevillé, une bouche ouverte. Ce n'est pas la femme avec qui j'ai partagé tant de secrets, tant de joie dans la lumière brillante de nos après-midis lorsque nous buvions le thé. Elle me montrait d'un air fier ses photos de voyage avec l'envie de repartir. Elle m'a tant inspirée que j'ai suivi ses traces.

Dans la brise du désert, sur les flots sans limites, traversant les villes surpeuplées, c'est son propre souffle qui

vivifiait ma peau. Elle est née en 1913. Elle a vu tant de cultures changer, connu tant de phénomènes de société. Je pouvais à peine les imaginer, cependant ses yeux me disaient tout.

Son ouverture d'esprit aura su la préserver du temps qui passe. Mais le temps s'accélère en ce moment. Elle lève un doigt vers la fenêtre. Ses mains s'agitent, orchestrent une symphonie silencieuse. Elle compose un numéro. Elle me dit qu'elle veut téléphoner, qu'elle doit joindre son fils. Elle compte sur ses doigts : un, deux, trois, quatre. Elle a quatre fils. Pour lui faire plaisir, j'appelle l'un d'eux sur mon portable et le colle à son oreille. Je l'entends lui dire qu'elle est à l'hôpital. Elle voulait l'en avertir. Mais c'est lui qui l'y a reconduite quelques jours plus tôt après sa chute. On l'a retrouvée inconsciente dans son appartement. Elle comprend qu'elle a oublié. Elle avait un petit rhume qui s'est transformé en pneumonie.

Quand elle raccroche, elle me demande de partir. Elle n'a plus besoin de moi. Elle m'a appelée « Madame ». En ce moment, je suis une étrangère. Je ne fais que passer comme les autres. Et moi, est-ce que je la reconnais ? Je suis devant une femme frêle, blottie dans un lit qui a déjà vu passer la mort, trop petite dans ce vêtement blanc qui habille le mourant. Je ne pars pas comme elle me le demande. Retenant mes larmes, je retire mes lunettes. Je lui montre mes yeux secs. Mon visage près du sien, nos souffles se touchent. « Je suis la fille de votre fils. » Soudain, son visage s'éclaire, elle comprend sa méprise.

Un sourire se dessine sur son visage.

— Comment se fait-il que je ne t'ai pas reconnue ?

Je souris à mon tour.

— Tu étais distraite.

— Dis-moi, tu as fini tes cours ? Tu as déménagé ? Et tes sœurs, comment elles vont ?

Les mots se bousculent sur ses lèvres. Elle a retrouvé la mémoire et sa joie. Elle prie pour nous, elle veut que tout aille bien.

— Oui, tout va bien. Je prie pour toi aussi, tu sais.

— Une « neumonie », qu'est-ce que c'est ?

— Une pneumonie, c'est dangereux, grand-maman.

— Je vais m'en sortir. Ce n'est pas la première fois qu'on m'emmène à l'hôpital. Je ne reste jamais longtemps. Maintenant, laisse-moi, j'ai besoin de repos. Je dors si bien.

Je suis si heureuse de l'avoir retrouvée, je sais que je ne la perdrai plus. Je me dirige vers la porte. Quand je me retourne, elle dort déjà.

Tu dors avec les anges, grand-maman, on t'a donné trop de morphine. Je sais que tu vas t'en sortir, tu as toujours tenu ta parole. La preuve, tu as 101 ans! Tu as toujours existé, tu étais là avant ma naissance. Combien de fois je t'ai vu faire tes valises, mais tu es toujours revenue. Tu as traversé les dunes à dos de chameau pour voir l'aube se lever. Tu es l'oasis où s'abreuve notre famille quand elle a soif de vie.

Chaque fois qu'elle revenait de l'un de ses nombreux voyages, ma grand-mère ramenait une poignée de sable. Elle disait rapporter ainsi un peu de la terre qu'elle avait foulée. Elle la mettait dans des pots de verre ou de grès. Mais jamais dans les sabliers. Voilà le secret de son éternité, l'amour de ce sable et de la terre.

Comme elle, j'ai oublié les sabliers. Je ne pouvais pas savoir. La prochaine fois que je lui rendrai visite, j'arriverai cinq minutes trop tard. Dans cette chambre où on a transporté son corps bleui, elle dormira les yeux ouverts. Je ne sentirai plus son doux respir, ni le simoun salé qui l'a conduite sur de multiples routes, où chaque pas la menait un peu plus vers la fin. Son corps usé ne supportait plus la flamme vive de son âme. Elle s'est rendue à bout de vie.

Je n'ai pas pu la retenir. On doit savoir laisser partir ceux qu'on aime. C'est la seule vérité que je connaisse.

Mes souvenirs sont des taches d'huile que le vent défait, reforme. J'arpente le cimetière à sa recherche. Le soleil plombe. Ce n'est pas une journée pour célébrer la mort. Ses cendres reposent sous une dalle plate posée à même le sol. Son prénom n'apparaît pas sur la stèle. Celui que j'ai dû répéter aux urgences, qui la désignait comme une grande dame au sourire immuable ne sera pas lu par les passants. Sur la pierre est gravé celui de la famille qu'elle a fondée pour son plus grand bonheur, celui de son mari. Trente-quatre années l'ont séparée de son amour, un seul

jour a suffi pour les réunir. Je me rappelle à peine les avoir vus ensemble. Dois-je ressentir de la peine, ou plutôt une grande joie, comme celle que ma grand-mère portait en elle? Un rayon plus clair illumine la stèle un instant.

La mort est-elle si triste? Est-ce un mensonge qui se perpétue de deuil en deuil?

Le vent faire danser les herbes hautes. J'ai envie de chanter. Il y a tant de vie dans ce cimetière. J'aperçois une marmotte qui regagne son terrier. Un corbeau croasse. Le sang bat dans mes veines. Mais un jour, je deviendrai à mon tour une petite poignée de sable, un mélange de grains provenant des quatre coins du monde, et je m'écoulerai, tout doucement, à petits pas d'oubli, près de cette femme que j'ai tant aimée.

CHRISTIANE DESROSIERS

La veste grise

— Ça va Marie?

J'avais menti à Max et répondu «oui». J'avais franchi les derniers kilomètres qui me séparaient de sa maison en conduisant dans un état second. Une vague nausée m'avait envahie et je n'avais plus eu qu'un désir: retrouver la présence rassurante de Max. Avais-je été lâche ou n'avais-je vu que des fantômes nés de mon esprit fatigué? En entrant dans sa maison, je m'étais précipitée sous la douche sans plus de façon et j'avais changé de vêtements. Nous étions maintenant assis à la table de la salle à manger et il avait poussé une tasse de café devant moi.

— T'as un drôle d'air... Ça s'est bien passé?

— Je suis seulement fatiguée... La vérité c'est que... En fait... J'ai eu un peu peur...

— T'aurais dû me laisser aller te chercher!

— T'as pas à t'inquiéter... C'est juste qu'on m'a offert un lit et... Lorsque je ne dors pas dans mon lit...

— Tu dors si mal que ça quand tu viens chez moi?

— Non! Ici, c'est pas pareil..., avais-je vivement protesté.

Max n'avait plus insisté. Nous nous étions mis à la réécriture de cette pièce de théâtre qui devait être jouée l'automne suivant. Mais je n'arrivais pas à me concentrer. J'avais demandé à Max de remettre notre travail au lendemain matin et j'étais allée me promener dans le chemin de terre qui contourne sa maison de campagne. J'avais besoin de mettre de l'ordre dans mes idées.

La veille, j'étais partie de Montréal bien après la tombée de la nuit. J'ai toujours préféré l'obscurité pour rouler. Ma voiture devient une bulle sur laquelle la végétation, les

gens, les véhicules, les bâtiments que je croise glissent sans m'atteindre. Je m'étais arrêtée quelques heures plus tard à Labelle pour grignoter un sandwich, boire un café et faire le plein d'essence. J'avais pris ensuite une petite route de campagne pour éviter une zone de travaux sur la route principale. Je m'étais engagée sur le chemin Kiamika d'où je pouvais joindre la montée des Chevreuils qui mène à la maison de Max située plus au nord et je pensais franchir les soixante kilomètres qui m'en séparaient encore avant minuit. Si le début de mon voyage s'était déroulé sans incident, il n'en avait pas été de même pour la suite. Alors que, naviguant dans le noir sur une route déserte entre des sapins centenaires et des feuillus dépouillés, je cherchais en vain la jonction avec la montée des Chevreuils, le moteur de ma voiture s'était mis à hoqueter de façon inquiétante puis s'était arrêté pour de bon. Fini la bulle.

Si je ne voulais pas moisir toute la nuit sur place, il me fallait bien sortir et chercher du secours. Une brume inquiétante avait commencé à flotter sur le sol et à se faufiler entre les grands arbres qui penchaient leurs doigts pointus vers moi. Après avoir marché une distance qui m'avait semblé des kilomètres, je fus heureuse de voir apparaître, au tournant de la route, une lumière droit devant moi. Je courus presque jusqu'à la maison éclairée – si on pouvait appeler maison l'espèce de remise délabrée qui se trouvait là. Je voulus croire que c'était une chance et, sans me poser de questions, j'avais frappé à la porte. Un homme d'une soixantaine d'années aux cheveux rares et ébouriffés, qui portait un vieux jeans usé et une camisole trouée, m'avait ouvert. Je lui avais demandé où je pouvais trouver un garage dans les environs, pendant que mes yeux étaient fixés sur les restes de crème à barbe qui maculaient son menton.

— Dans les environs! Y'a rien que cinq ou six maisons! Ici, c'est moi qui dépanne les voisins!

Après avoir écouté le récit de mon infortune, il avait accepté de m'accompagner et, quelques secondes plus tard, nous montions dans sa camionnette qui semblait sur le point de rendre l'âme. En chemin, il avait à peine eu le temps de m'expliquer que j'avais manqué la montée des Chevreuils, que nous avions déjà parcouru le kilomètre

qui nous séparait de ma voiture abandonnée sur le bord de la route. Il en avait ouvert le capot et, après un examen prolongé des entrailles de ma voiture et un diagnostic aussi compliqué qu'incompréhensible, avait déclaré qu'il fallait la remorquer jusque chez lui et qu'il pourrait la réparer.

— Je préférerais appeler un garage... Il faut que je sois chez un ami ce soir.

— Ma p'tite madame, avait-il dit en grattant son crâne de ses gros doigts noueux, ou ben on appelle un *towing* et, comme j'connais Gauvin, y viendra pas avant demain dans la journée on sait pas quand, ou ben j'vous change la pièce à soir pis vous pourrez r'partir de bonne heure demain matin... J'en ai pour que'ques heures...

— Mais il est tard...

— J'ai jamais été un dormeux..., avait-il dit en essuyant du revers de la main les restes de mousse à raser sur son menton.

Son véhicule déglingué avait tiré le mien jusqu'à sa mesure. Il était entré dans une espèce de garage qui la jouxtait et en était ressorti avec une pièce de métal.

— J'peux vous la changer. Celle-là est usagée, mais a va vous faire faire encore un bon bout d'chemin...

J'avais acquiescé avant d'appeler Max pour l'avertir de mon retard. Il avait proposé de venir me chercher, mais j'avais insisté pour qu'il ne bouge pas de chez lui à cause de sa jambe cassée et l'avais assuré que je maîtrisais très bien la situation. En fait, je ne maîtrisais rien du tout...

Mon mécanicien et moi avions convenu du prix de la réparation et il avait insisté pour me conduire chez son voisin qui, m'avait-il dit, pourrait me loger jusqu'au matin, sa maison à lui étant trop encombrée pour que j'y passe la nuit. Je me serais bien contentée de rester assise dans son garage mais, avant que j'aie pu protester, il m'avait tirée par le bras et j'avais à peine eu le temps d'agripper mon sac de voyage resté sur la banquette. En jetant un regard en arrière, j'avais vu ma voiture être avalée par le brouillard. Tout en suivant le faible faisceau de sa lampe de poche, nous avions avancé prudemment sur le sol humide et glissant où traînaient des cadavres de feuilles et d'où montait une vague odeur de pourriture.

Les contours d'une vieille maison de ferme blanche et verte toute en longueur étaient apparus. Une grande femme brune, vêtue d'une robe de chambre d'un blanc douteux, nous avait ouvert la porte. Avec son regard vide et ses traits tirés elle avait l'air d'une apparition dans ce hall lugubre. Elle avait écouté les explications données par son voisin sans paraître surprise. Elle était ensuite allée chercher un homme, que j'identifiai comme son mari et lui et mon mécanicien de fortune avaient tenu, dans un salon mal éclairé, un conciliabule dont je n'avais saisi que des bribes. Les deux hommes s'étaient mutuellement tapés dans le dos et j'avais eu l'impression d'avoir été le témoin impuissant d'une transaction louche. Mon mécanicien improvisé m'avait dit que tout était arrangé, qu'il viendrait me chercher tôt le lendemain matin. Mon hôte m'avait souri d'une manière qui m'avait déplu et m'avait souhaité une bonne nuit. Sans plus de questions, la femme m'avait demandé de ne pas faire de bruit parce que ses enfants dormaient et je l'avais suivie dans un escalier étroit dont les marches craquaient. Elle m'avait désigné la salle de bain et la porte d'une chambre située au milieu du palier avant de me dire bonne nuit elle aussi. J'étais entrée dans mon gîte de fortune en poussant la porte grinçante que la femme avait aussitôt refermée sur moi. Comment avais-je pu me laisser entraîner là ?

La pièce était petite, sentait le renfermé et la faible lumière d'une minuscule lampe de chevet projetait des ombres fantastiques sur les murs. J'avais déposé mon sac de voyage et n'avais pas osé soulever le couvre-lit et m'étendre entre les draps. Étaient-ils propres ? Qui sait qui avait pu dormir sur ce matelas ; quels miasmes de corps mal lavés, de mauvaise haleine, de crasse, de sueur s'y cachaient ; quels relents de cauchemars s'y trouvaient encore ? J'avais fait le tour de la chambre et j'avais tiré le rideau qui masquait la fenêtre. Il y avait toujours ce brouillard qui enlaçait de ses doigts gluants des sapins gigantesques et des feuillus dénudés. J'avais tenté de me reconforter en me répétant que ce n'étaient que de braves gens prêts à rendre service à une âme en peine. Mais j'avais malgré tout poussé la commode devant la porte de la chambre. Trop fatiguée, je m'étais couchée toute habillée sur le couvre-lit.

J'avais mis du temps avant de glisser dans un sommeil agité dont j'étais sortie en sursaut lorsqu'une porte avait grincé. Des craquements provenaient de la chambre à côté. Puis, j'avais à nouveau sombré dans une lourde torpeur. Les heurts répétés contre le mur d'un lit qui gémissait et de faibles plaintes m'avaient à nouveau réveillée. Je m'étais dit que mes hôtes auraient pu choisir un autre moment pour se livrer à ces activités intimes. Mais qu'avais-je à dire? Je n'étais pas sous mon toit. Le silence revenu, j'avais passé le reste de la nuit dans une léthargie épuisante où j'entendais des portes s'ouvrir et se refermer. Je m'étais réveillée en sursaut quand un faible rayon de lumière était entré dans la chambre sous les rideaux trop courts. Je m'étais levée aussitôt, heureuse de pouvoir enfin m'en aller et souhaitant que mon mécanicien improvisé ne m'ait pas menti et en ait fini avec la réparation de ma voiture. J'avais ouvert les rideaux. Les grands arbres étaient débarrassés de leur enveloppe de brouillard et ne me paraissaient plus aussi effrayants. Entre leurs branches, je devinais des champs qui s'étendaient plus loin. J'avais remis la commode à sa place et m'étais arrêtée quelques minutes dans la salle de bain. En me dirigeant vers l'escalier, je n'avais pu m'empêcher de jeter un rapide coup d'œil dans la chambre voisine dont la porte était entrouverte. Le lit en désordre était encadré par deux petites commodes. Au pied de ce lit, gisait une veste de femme en laine grise qui semblait avoir été passablement malmenée. Au même moment, la voix de mon hôte m'avait fait sursauter.

Du pied de l'escalier, il m'avait demandé si j'avais bien dormi. Me sentant comme une enfant prise en faute, j'avais rapidement descendu les marches. Dans la lumière du petit matin, le hall m'avait semblé moins lugubre. Mon hôte m'avait guidé vers l'arrière de la maison d'où provenaient des bruits d'ustensiles et une odeur de café. Nous étions entrés dans une grande cuisine bien éclairée où la femme à la robe de chambre d'un blanc douteux était en train de cuire une omelette. Elle m'avait désigné de la main la table où étaient déjà assis deux fillettes et un jeune garçon en pyjama et m'avait offert de partager leur petit-déjeuner. Je m'étais assise devant les œufs et les rôties que mon hôtesse avait mis devant moi et les avais

dévorés avec plus d'appétit que je ne l'aurais cru. L'homme avait fait les frais de la conversation, me parlant de sa petite famille heureuse; débitant les banalités d'usage qu'on raconte lorsqu'on est avec des étrangers; ponctuant ses affirmations de sourires mielleux. Je n'avais répondu que par monosyllabes en examinant les enfants qui étaient assis en face de moi. Le petit garçon devait avoir cinq ans; la plus jeune des fillettes sept ou huit ans; la plus âgée, dix ou onze ans. Ils mangeaient en silence, me regardant de leurs grands yeux au regard aussi vide que celui de la femme qui, toujours debout près du poêle, tournait sa cuillère de bois dans un chaudron d'où sortait une odeur de viande.

La porte de la cuisine s'était ouverte d'un coup sec et mon mécanicien improvisé était entré sans cérémonie. Ayant à peine salué mes hôtes, il m'avait annoncé que ma voiture était réparée. J'avais bu en hâte ma dernière gorgée de café et j'avais sorti de mon sac quelques billets pour dédommager mes amphitryons de fortune. L'homme s'était empressé de refuser, arguant qu'on pouvait bien rendre un service sans en attendre forcément de l'argent. Mais j'avais insisté et fini par mettre les billets dans les mains des enfants qui m'avaient regardé d'un air surpris. J'avais remercié mes bons Samaritains, ramassé mes effets personnels et j'étais aussitôt retournée vers ma voiture. Le vieil homme n'avait pas menti; elle fonctionnait. J'avais réglé mes dernières affaires avec lui, l'avais remercié, puis, j'avais enfin démarré.

Bien à l'abri dans ma bulle, bercée par le ronronnement rassurant du moteur, je m'étais moquée de moi et de mes peurs irraisonnées. Le soleil brillait à nouveau et j'en étais quitte pour quelques dollars de moins et une mauvaise nuit. J'avais repris la route et un sentiment de liberté s'était emparé de moi. Au moment où j'étais passée devant la maison de mes hôtes improvisés, j'avais revu les deux fillettes. Elles se tenaient par la main et me regardaient partir de leurs immenses yeux vides. La plus âgée des deux portait une robe à fleurs roses toute tachée. Pardessus cette robe, pendait sur son corps frêle une veste grise et amochée beaucoup trop grande pour elle. Celle que j'avais vue un peu plus tôt, gisant par terre, dans la chambre à la porte entrouverte.

CÉCILE-MARIE HADRIEN

Ante-partum

Où est Philomène? Ce matin, j'ai ouvert la porte de sa chambre: tout était calme et bien rangé. Cela ne lui ressemble pas. Le lit était fait, la couette ramenée par-dessus l'oreiller. Pas de slips ni de chaussettes par terre. Pas de chaussettes du tout, en fait. J'ai ouvert le placard et j'ai eu un coup au cœur: elle avait tout emporté.

Au salon, Christian buvait son café en lisant l'*Obs*. Tout était comme d'habitude. J'ai dit: «Elle est partie.» Christian a levé un sourcil, mais un seul: «Chérie, tu es stressée. Pourquoi ne prends-tu pas quelques jours de congé supplémentaires?» Notre fille a disparu et il me suggère de prendre des vacances! Mais les vacances, ça se prend en famille, non? Je suis sortie en claquant la porte du salon. À la cuisine, j'ai cassé délibérément trois verres à moutarde décor Disney. J'ai ramassé les morceaux en pleurant. Philomène ne m'en voudra pas: à son âge, elle ne boit plus dedans. Au sous-sol, j'ai fait partir une machine. Elle avait emporté aussi son linge sale!

Au bureau, tout le monde s'est souhaité une bonne année. On m'a demandé si j'avais passé des fêtes agréables. «Et Christian, il va bien?» J'ai dit: «Il est comme d'habitude.» J'ai voulu ajouter: «Mais Philomène...» Les collègues étaient déjà occupés à serrer d'autres mains, à émettre un tas de vœux écoeurants. Seule l'assistante de direction m'a regardée bizarrement. C'est une vraie conne et comment pourrait-elle comprendre? Elle n'a pas voulu d'enfant. En rentrant, j'ai croisé la voisine qui promenait son chien. Albert a dix-sept ans, comme Philomène. Mais pour un chien, c'est vieux. On a échangé des vœux et quelques nouvelles: Albert a une grosseur à la mâchoire.

C'est bénin mais ça le gêne pour mâcher. L'opération est prévue pour la semaine prochaine. J'ai caressé Albert en prenant soin d'éviter la grosseur. L'idée de la toucher me dégoûtait. J'ai dit : « Philomène est partie. Elle me manque horriblement. » La voisine a hoché la tête. Enfin quelqu'un qui me comprenait. Elle a dit : « Vous devriez lancer des recherches, diffuser sa photo. On peut vous aider pour ça, vous savez ! » J'ai recommencé à pleurer, réalisant que peut-être, je ne la reverrais plus jamais. La voisine a posé une main compatissante sur mon épaule : « Cela va s'arranger, vous verrez. On la retrouvera. C'est un York, n'est-ce pas ? » Je suis restée la bouche ouverte. La voisine était déjà partie, entraînée par Albert.

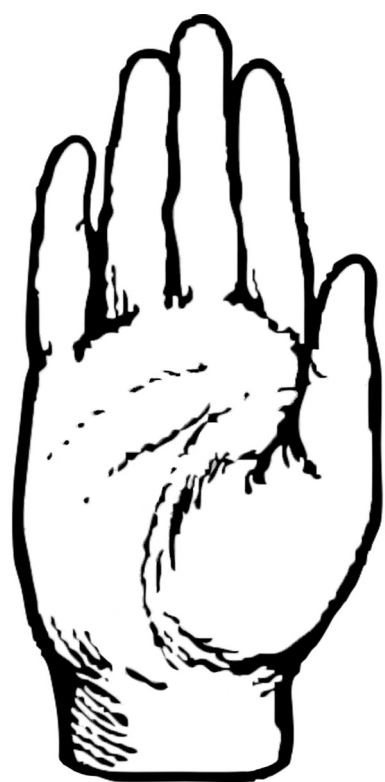
À la maison, Christian fulminait. Il ne trouvait pas ses chaussettes de tennis. J'ai crié : « Notre fille a disparu et tu cherches tes chaussettes ! Comment peux-tu envisager d'aller jouer au tennis un jour pareil ? » Christian m'a regardée d'un air las : « Tu devrais aller voir le médecin. » Il a enfilé des chaussettes de randonnée et il est parti jouer au tennis.

Je me suis effondrée sur un fauteuil du salon. J'ai vu qu'on avait décroché toutes les photos d'elle. Christian me fait chier ! Pense-t-il sérieusement que je vais l'oublier ?

Je suis montée à l'étage. Sa chambre était triste et vide : le lit impeccable, l'armoire pleine de draps et rien sur les murs. Comme si elle n'avait jamais habité ici ! J'ai appelé le médecin qui a accepté de me recevoir dans l'heure. Devant lui, j'ai craqué. J'ai parlé de l'indifférence de tous face à la disparition de ma fille. Le docteur avait l'air bienveillant. Lui, au moins, allait m'aider. Il a consulté le dossier ouvert devant lui : « Vous n'avez pas envisagé la fécondation in vitro ? À votre âge, c'est encore possible. » L'idée n'a mis qu'une seconde à faire le tour de mon cerveau. J'ai hurlé : « Non, non et non ! » Ainsi, il allait falloir tout recommencer ? J'ai revu Philomène à cinq mois. Elle prenait encore le sein et tétait si goulûment que j'avais l'impression de me vider à mesure qu'elle se remplissait. La nuit, elle s'endormait en poussant de petits jappements. On m'avait certifié que c'était normal pour un nourrisson dans le premier sommeil mais comment s'endormir à côté d'un bébé qui produit un tel remue-ménage ? Et

elle était si petite, si fragile, que j'avais toujours peur de la lâcher ou qu'elle cesse de respirer! Quoi? Revivre la fatigue, l'angoisse, tous ces bouleversements hormonaux? Certainement pas!

Je suis sortie très démoralisée mais avec le sentiment de m'en tirer à bon compte: finalement, j'allais peut-être me décider pour un York. La voisine les dit très affectueux et ça fera une copine pour Albert.



MAUDE DÉRY

Monsieur le curé

Louis pousse avec force les portes de l'église et court jusqu'à la nef. « Bambi va mourir si vous ne faites rien ! » braille-t-il à l'intention du curé, son cri comme un affront au repos du Christ. « Il n'a pas mérité ça, le silence, la nuit, vous comprenez ? Il faut que vous veniez, là, maintenant ! » Le curé, étonné, tente de rassurer le jeune homme, de l'amener à l'écart en lui pressant l'épaule, mais rien n'y fait, Louis n'en démord pas. « Venez, ou je dirai à tout le village que vous l'avez laissé mourir, tout seul, en pleine forêt ! Que va croire le p'tit Jésus, hein ? Que vous êtes un lâche, voilà ! » beugle-t-il en crachant sur le parquet de la nef.

Le curé met fin à sa messe dominicale de façon abrupte sous le regard affolé de dizaines de têtes blanches, puis ordonne au prêtre de leur donner la communion en son absence. Il marmonne entre ses dents : « finissons-en au plus vite » avant de partir, l'air contrarié, Louis à sa suite. Le curé conduit vite, les doigts crispés sur le volant. Assis à ses côtés, Louis ne cesse de renifler, comme pour ajouter du poids à sa détresse. Le jeune homme lance des coups d'œil furtifs au vieil homme, qui brûle un premier stop. Puis un deuxième. Louis en a le souffle coupé.

C'est le silence.

Plus tard, le curé se gare en catastrophe à l'orée du bois. « Montre-moi où est Bambi », lance-t-il d'un ton glacial avant d'éteindre le moteur. Louis se glisse hors du véhicule sans un mot, essuyant son nez du revers de sa manche. « Là-bas. Suivez-moi. » Ils marchent sur une piste vaseuse pendant une bonne quinzaine de minutes, Louis en tête, la nuque enfoncée entre les épaules. Une perdrix les surprend dans leur avancée en se jetant à leurs pieds

pour y attraper un ver. Le curé réprime un hoquet de stupeur. Louis se met à trembler. L'oiseau, imperturbable, avale son repas d'un coup de bec, puis s'élance vers le ciel. L'instant d'après, ils trouvent Bambi lové sur lui-même, le piège refermé sur sa cheville blessée. « Il a fermé les yeux », murmure Louis. « Trop tard maintenant. » Et le curé de répliquer : « Trop tard pour qui ? » Louis ne voit pas venir la gifflée. Il en tombe par terre, tout près, trop près du daim. « Embrasse-le, Louis. Embrasse Bambi. » Le jeune homme effleure sa joue meurtrie, lève la tête. « Quoi ? » Le curé n'entend plus à rire. « Tu veux le sauver, oui ou non ? Embrasse-le. »

Louis rampe alors jusqu'à la bête. Ravale un sanglot en constatant tout le sang versé depuis qu'il l'a trouvée plus tôt. S'approche de son museau encore humide. Un haut-le-cœur le secoue lorsqu'il pose ses lèvres sur la mâchoire du daim, entrouverte sur des molaires jaunies. Il retient sa respiration jusqu'à ce que le talon du curé s'enfonce entre ses omoplates. Sa voix vibre dans tous les pores de sa peau. « Pas comme ça. Mets-y plus de cœur, mon p'tit Louis. On ne ressuscite pas les morts sans effort. Couchetoie contre lui. Allez. » Il veut protester. « Pourquoi ? » Monsieur le curé lâche un soupir avant d'exercer avec sa botte une légère pression sur le dos de Louis. « Pourquoi pas ? »

Le jeune homme obéit sur-le-champ. L'une de ses vertèbres craque alors qu'un filet d'urine se faufile entre ses cuisses, mouille son pantalon déjà maculé de boue. Il prie pour que le vieil homme ne s'en aperçoive pas. La joue appuyée sur les dents d'acier du piège, il embrasse la gueule de Bambi, sa plaie ouverte, le sang et les tendons à vif, sa peur. Il ne pleure pas. Pas devant LUI. Le curé respire bruyamment. « Voilà. Il suffisait d'un peu de bonne volonté. Debout maintenant. » Louis a un moment d'hésitation. Dans un geste lent mais assuré, le curé aide le garçon à se relever avant de lui essuyer la bouche avec un mouchoir. Il secoue ensuite un pan de son manteau, gratte une tache rougeâtre. Louis se laisse faire. Sur ses lèvres, un goût de mercure. Il songe alors aux paroles pleines de maladresse que le vieux curé a l'habitude de débiter durant la messe. *Com... mmmme un cerf al... alté... téré cherch... cherche l'eau vive, ainsi mon... mon âme... te*

cherch... cherche, tttt... toi mon Dieu. Mon âme a ssssoif d... de Dieu, le Dieu vi... vivant, quand pou... pourrai-je m'a... m'avancer, pppparâître face à Dieu? Puis à celles, sans faille, qu'il a prononcées depuis leur entrée dans les bois. Il se demande si le mot « miracle » est bien celui qui convient à la situation.

C'est là que le curé déboutonne sa veste avant de la tendre à Louis. « Ouvre bien les yeux », ordonne-t-il. Louis sent la paume du curé sur son épaule, son haleine chaude dans son cou. La détonation le prend de court. Il crie une seconde trop tard, comme un porcelet qu'on égorge, un cri ridicule qui fait rire Monsieur le curé. « Allons, ne fais pas cette tête, mon p'tit Louis, ce n'est qu'un peu de sang. » Il s'accroupit, retrousse l'ourlet de son pantalon, dissimule son arme dans son bas de laine gris, se redresse en déclarant : « Viens, il est temps de rentrer. » Il lui arrache la veste des mains. Fait quelques pas.

Louis, demeuré immobile près de la bête, lâche d'une voix indignée : « Vous avez oublié la prière. » Le curé se retourne, visiblement contrarié. « Très bien, déclare-t-il. Je t'écoute. » Louis n'ose pas le regarder. « Non, c'est vous le messager de Dieu, c'est à vous que revient cette tâche. » Le curé lève les yeux au ciel avant de mimer le signe de la croix. Il balbutie quelques formules latines en vitesse. Louis n'y comprend rien. Se mord l'intérieur des joues devant l'air épouvanté de Bambi, son corps troué par l'indifférence du vieil homme.

Ils cheminent ensuite jusqu'à l'orée de la forêt. Louis tente de formuler en pensée quelque chose de beau pour le daim, mais ne trouve rien d'approprié. Pauvre, pauvre Bambi, songe-t-il simplement. Puis ils prennent place dans la vieille Cabriolet, Louis tassé sur son banc, genoux contre la poitrine. Le curé n'en fait nul cas, concentré sur la route et les trémolos de la grande Callas que crachote la radio. Lorsqu'il se gare dans le stationnement de l'église, le curé fait promettre à Louis de ne parler à quiconque de leur « petit incident ». Là encore, il s'exprime sans difficulté, alors qu'au matin, chaque nouveau psaume lui arrachait une grimace de honte. Louis tire sur son manteau dans l'espoir de dissimuler la tache sombre près de son entrejambe, puis sort de la voiture. Fixe un moment le

curé dans les yeux, qui sourit. Le vieil homme se compose ensuite un visage impassible, lisse son aube restée blanche, puis descend à son tour de la Cabriolet.

Louis le voit gravir les marches du perron avec une assurance renouvelée. Il se rappelle soudain les vers qu'il a interrompus une heure plus tôt : *le Père... est... est de... de... venu mon pro... pro... tecteur, il est commmmmmme un roch...rocher où je mmmme retire, pen... pendant qu'il remet la vé... la vé... rité en pppplace*. Il craint que Bambi ne trouve jamais le chemin des cieux, qu'il demeure captif de la nuit, par la faute du curé. Au bord du désespoir, il ferme les yeux. Bambi lui apparaît dans la lumière de fin d'après-midi, seul au milieu des arbres, laissé en pâture aux corbeaux. L'image lui est plus douloureuse encore que la gifle du curé. « J'ai été lâche, murmure Louis, lâche de t'avoir abandonné aux mains d'un vieillard en soutane. Le martyr, c'est toi, pas lui, pas lui. Pardonne-moi Bambi. »

Les cloches de l'église se mettent à sonner. Louis croit entendre un brame ténu, un bruit de sabots. Bambi qui détale loin des tirs des braconniers.

CARL-KEVEN KORB

Des kilomètres de vie en rose

*J'ai dans les bottes des montagnes de questions
Où subsiste encore ton écho*

Alain Bashung, *La nuit je mens*

— Je t'aime.

Empêtré dans les incertitudes de la langue. Ce n'est pas vraiment de l'amour – trop fort – ce n'est pas vraiment de l'amitié – trop faible – ce n'est pas vraiment de l'indifférence – trop faux.

Il y a de l'équivoque sur les draps maculés de fluides et d'espoirs.

Alors

— Je t'aime.

Moins compliqué.

— Moi non plus.

Ça a l'avantage d'être encore moins clair. On rit. C'est drôle. On se colle. Nos langues dansent le charleston. Tant pis. Partis pour un autre round. Si tu veux mon avis, à ce moment précis, les sangs battus dans le je te veux pis tout de suite, la vérité peut bien manger de la merde.

Récemment, dans les pages de *Cannery Road*, j'ai lu « Si Doc persévérerait dans son culte de la vérité, il savait bien que ce culte a peu de fidèles, et que la vérité peut être une dangereuse maîtresse. »

Merci Steinbeck de me conforter dans ma fuite.

Y-tard Generation. C'est moi. C'est toi. Effrayés d'être en vie et dans la ouate. On se crée des drames à notre mesure. L'humain n'est jamais arrivé à quoi que ce soit sans. Si tu veux que quelque chose évolue, ben choque,

chicane, brasse. As-tu déjà vu durer un couple qui se pogne jamais? Moi non. Du drame, donc. Quand tout va bien, c'est pas évident. Faut s'ingénier. Ça rend créatif. Créatif et con. On se met à dire n'importe quoi, n'importe comment.

— Je t'aime.

Par exemple.

Ça fait un temps.

Conjoncture de courants marins et atmosphériques. Plusieurs orages. Tornade, tiens, on t'a pourtant vu venir. Et la queue d'un ouragan, une fois. Mais finalement il a seulement plu davantage qu'à l'habitude. Entre tout ça, du beau temps, parce que tout de même.

Puis vient le moment.

Lorsqu'on a tellement joué au drame que le drame advient. La créativité décuplée. La connerie déployée. On se fusille les flancs avec des cartouches bourrées au gros sel.

Je dis

— Je t'aime plus.

Tu dis

— Je t'ai jamais aimé.

Le quiproquo porté à ébullition, on se câlice la casserole fer dans la face.

Pis on se prend pour des adultes. Ce sont le sexe et les factures qui font ça. Ça donne des impressions d'enfance envolée.

Je dis

— J'pense qu'on aime les femmes par esprit de défi. C'est un peu comme découvrir l'Amérique en Inde. Regarder la Terre qui nous a créés depuis la Lune.

Heille.

Le trait d'esprit.

Tu ne m'as pas entendu. Merci pour ça.

Tu étais occupée à crier

— JE T'AI JAMAIS AIMÉ.

À cracher

— Crisse ton camp.

Bon.

Une autre casserole.

J'ai beau jouer à l'intello-créateur-analyste-blasé, c'est quand même aussi de ça dont je rêve, l'amour. Je snobe *The Notebook*. Je regarde *Eraserhead*. Mais je rêve d'amour. Pas moins con qu'un autre, faut croire.

Drôle de moment pour le réaliser.

J'assiste à moi-même comme je descends la rue Bégin. J'assiste à moi-même comme je tourne à la jonction Racine-Salaberry. J'assiste à moi-même comme je traverse le terrain vague de l'autogare et gagne la Zone portuaire.

Alors, le Saguenay. Eshko-timiou. Les flots agités. Les goélands qui ricanent au diable.

Je dis

— C'est faux.

Oui. Tout ça.

— C'est pas vrai.

Ça se peut pas.



ANDRÉ HAMEL

Intercalaire

L'Auteur est de ceux qui écrivent beaucoup et ne publient pas en raison de leur incapacité à résoudre l'angoissante dépendance de l'écrivain vis-à-vis du lecteur. Il est de ceux-là qui ne parviennent pas à adopter un réconfortant et malléable lecteur fantasmé, ni mononk fucké, ni universitaire agrégé, dont la réalité se situerait quelque part entre le crayon mâchouillé, substitut à son pouce que l'Auteur enfant suçait, et l'éditeur-doudou, suppléant institué du lecteur réel, illusion sans laquelle tout ce qui écrit serait réduit au silence dès la création de « Document 1 ».

Amadeus Amyot, commentateur agréé

Le texte qui suit est un extrait des *Chroniques de la mémoire et de l'oubli*, roman inachevé de l'Auteur à paraître en mars 2065 chez Farewell Éditeurs, Collinsville, Illinois.

2031 – Cahokia Mounds State Park, Collinsville, Illinois

À l'époque où j'ai écrit les chroniques grand-méroises de l'André Allibert que j'étais, je croyais que l'on ne pouvait discuter que de ce que l'on connaissait bien, n'affirmer que ce que l'on savait être vrai, ne raconter que ce que l'on avait vécu ou ce dont on avait été le témoin. Seule la mémoire me semblait pouvoir être garante du vrai, à condition de la bien diriger dans sa recherche des faits et surtout de tout mettre en œuvre pour qu'elle ne fût pas contaminée par l'imagination, laquelle ne devait servir qu'à dramatiser, les embellissant, la discussion, l'affirmation, le récit. La mémoire me semblait être un mégacentre de données – en d'autres temps et sous d'autres mystiques on aurait

dit un réceptacle ou une voûte – dans lequel avaient été enregistrées, et le seraient sans cesse, tantôt en mode automatique, tantôt en mode volontaire, puis stockées, le temps que durerait mon temps, les traces de tout ce que j'avais pu et pourrais vivre et connaître, lieux, personnes, événements, depuis mon premier souffle, celui de l'inspiration à l'origine du cri, jusqu'à mon dernier, l'expiration, le râle, le souffle qui précède le silence et annonce l'oubli.

Du fond de ce collecteur intérieur, et par l'effet de la magie discrète et suggestive d'un événement extérieur comme un bruit, une odeur, une image, il se pouvait, et je le souhaitais ardemment, que se reformât et s'échappât vers la surface une représentation d'une structure de données, d'une forme enfouie, ce qu'on appelle un souvenir, décryptage inattendu d'un amas apparemment inextricable de métadonnées.

Du fouillis des traces mémorielles engrangées, par l'action cette fois de ma volonté et au terme d'un parcours sinueux et ardu parsemé de mécomptes, de surprises et de méprises, il se pouvait, et j'y tendais âprement, que je parvinsse à extraire ce qu'on nomme un rappel, une forme d'abord à peine esquissée comme à la craie et qui, à mesure que je faisais se dissiper le voile de ténèbres qui la couvrait, en venait à ressembler à une belle et pâle aquarelle dont les teintes douces, sous la lumière à laquelle je la soumettais, finissaient par se rapprocher de la brillance de certains acryliques.

Souvent je me suis abandonné au plaisir que me procurait l'obscur douceur de ces lentes descentes de la conscience vers le rappel tout autant que je me suis délecté de la fébrilité que provoquait chez moi la fulgurance des remontées inopinées du souvenir vers la conscience. Je n'étais qu'André Allibert et n'appréciais de la mémoire que les choses advenues et oubliées, celles dont on se souvient, comme malgré soi, et celles que l'on se rappelle, comme malgré elles. Et que l'on croit vraies.

Je n'étais pas Victor Lupin et ne savais rien de la mémoire supplétive, la mémoire des choses inconnues et de celles que l'on a tues. Je n'avais pas encore éprouvé l'effet combiné du vieillissement et de la pharmacopée, constituée de psychotropes et de neuroleptiques, que m'administra la

Nanny, la multinationale chinoise de la gériatrie qui me prit en charge à la fin de l'année 2015 et qui me prodigua soins, gîte et couvert, et m'asservit pendant quinze ans. J'ignorais tout de l'effet de synergie médicamenteuse qui entretiendrait chez moi, Victor Lupin, pendant toutes ces années et encore maintenant, un état de douce démence, un état de démence légère, qui s'attaqua pour en augmenter la porosité, sans pour autant la dissoudre, à la membrane cartésienne que l'éducation, les bonnes mœurs et l'hostie de gros bon sens avaient ourdie et tendue entre ma mémoire et mon imagination. Voilà que, par perméabilité membranaire, se fécondèrent au fil du temps, l'une l'autre, la sage et la folle du logis. Je me mis à me rappeler des personnes, des lieux, des événements que je n'avais pas connus, fréquentés, vécus. Depuis lors, ma mémoire s'enrichit de souvenirs inexistantes et de rappels fabriqués dont en retour se nourrit l'imagination qui les a créés.

André Allibert ne se permettait de relater que ce qu'il croyait, voulait être vrai. Par conséquent raconta-t-il peu et décrivit-il beaucoup, confondant finesse de description et vérité de narration à la manière des champions du nombre pour qui la précision dans l'erreur tient lieu d'exactitude. Cette méprise est caractéristique de la première partie d'un roman qu'Allibert avait pompeusement intitulé *La discordance des temps* et qu'il ne serait jamais parvenu à compléter sans l'irruption dans sa vie, qui est aussi la mienne, de ce Victor Lupin que je suis.

Tant qu'il ne s'agissait que de lui, de l'enfant et de l'adolescent qu'il croyait avoir été, et des murs entre lesquels il avait grandi, et des cours où il avait joué, et des rues dans lesquelles il avait erré, et des écoles qu'il avait fréquentées, et même des rassemblements auxquels il avait participé, André Allibert pouvait écrire, décrire et même raconter un peu. Il écrivait comme peignait notre père. Je revois encore cette toile de papa, que j'ai longtemps conservée et sur laquelle il disait avoir représenté son grand-père Alphée Allibert. On y voyait en gros plan une petite galerie et les quelques marches qui y menaient, sans rien d'autre devant ni sur les côtés. Sur la galerie de bois, une chaise vide, une chaise de bois à fond de babiche, adossée à un mur de bois, un mur en clin de cèdre, non loin d'une

porte qu'on pouvait supposer être elle aussi de bois. Il y avait sur le plancher de la galerie, quelque part entre la chaise et la porte, une paire de vieilles bottines éculées au cuir ratatiné, l'une reposant sur sa semelle, l'autre sur son côté. C'est dans ces circonstances que je connus l'arrière-grand-père d'André Allibert, le mien. Il somnolait, affirmait papa, prétendait le peintre, dans la cuisine d'été de cette maison campagnarde sur laquelle donnait la porte défraîchie qu'on devinait plus qu'on ne la voyait, suggérée qu'elle était par l'écrû de la toile plus que représentée par les couleurs et les traits. C'est de cette porte, pour qui savait voir, que ressortirait, pour qui savait attendre, le vieil Alphée, les yeux alourdis par la sieste. Il chausserait ses bottes et disparaîtrait de la toile comme il y était venu pour aller, dans le monde des faits, soigner les bêtes à l'étable.

C'est ainsi que Jean Allibert, notre père, peignait ce qu'il croyait être la vérité des personnes. C'est ainsi que cet André Allibert que je fus n'est jamais parvenu à compléter l'écriture des chapitres d'un roman qui devaient raconter l'histoire d'un grand-père dont il ne savait rien, ou si peu, et celle d'une arrière-grand-mère dont il ne savait rien de plus. C'est dans les affres de la mémoire sans imagination qu'il se débattit quand il voulut écrire sur Victorine Grammont d'abord, son arrière-grand-mère qui avait cousu pour les dames anglaises de la Côte-des-Neiges, c'est tout ce qu'il en savait, et sur George Lupien ensuite, son grand-père qui avait fini sa vie chez les fous, ce qu'il n'avait jamais vraiment su. C'est son combat avec la mémoire qu'il a relaté dans son impubliable *Seul en mes temps*, ni journal ni flux de conscience, mais ennuyeux témoignage sur son incapacité à s'approprier le monde en le créant et représentation pathétique de ce processus de répétition mortifère dans lequel il s'était engagé, qui le possédait et dont ne pouvait résulter, et ne résulta, qu'une extrême rigidité mémorielle. Le silence.

Heureusement, moi Victor Lupin, j'ai pu reprendre, poursuivre et compléter l'œuvre d'André Allibert en dépassant les limites de la mémoire que lui, jamais, ne sut franchir. Cette transcendance, car c'est de cela qu'il s'agit, je la dois, cela on le sait puisque je l'ai déjà dit, à l'action

du cocktail médicamenteux de la Nanny qui transforma, la perméabilisant, la membrane cartésienne de mon cerveau en une membrane intermodale, rendant de la sorte possible l'interconnexion entre la mémoire et l'imagination et accélérant, au contrefil du temps, la commutation de l'une à l'autre. Il en dérivait un désintérêt à l'égard de ce que je savais et un intérêt pour ce que j'ignorais, ce qui fit que je m'éloignai de plus en plus du monde connu des choses et des personnes et me rapprochai de l'inconnu, apprenant à découvrir ce que j'ignorais être là plutôt qu'à seulement reconnaître ce que je savais être ici.

Ma grand-mère maternelle Marie-Louise Trépaigne-Lupien a vécu avec nous jusqu'à l'année de mes quatorze ans. Puis elle est morte. Elle était vieille et malade. Ma grand-mère paternelle Mary-Jane Timmony-Allibert vivait chez la tante Germaine où j'aimais aller profiter de la compagnie de mes cousins et de leur chien Blakie jusqu'à ce qu'il mourût, au bout de son sang, après avoir dévoré des boulettes de viande hachée qu'un voisin lui avait servies mélangées à du verre broyé. Dans mes *Chroniques de la mémoire et de l'oubli*, de ces deux femmes pas plus que de Blakie, je ne parle que peu ou prou ni ne les raconte puisque, les ayant côtoyées, je ne sens point l'intérêt de m'en souvenir ni le besoin de me les rappeler. Elles ont été, et je le sais, elles ont été de ma vie. De la même façon et quoique je ne l'ai pas connu, pour la bonne raison qu'il est mort alors que papa n'avait pas quinze ans, je me suis peu intéressé à mon grand-père paternel, Ovide Allibert, puisque toujours on m'en a beaucoup parlé et qu'en outre je pouvais, et puis encore, facilement retracer son existence dans des journaux découpés par maman ou, mieux, dans *Parmi mes souvenirs*, récits de son enfance écrits par papa, un peu avant sa mort, sur une vieille Hermes Baby ayant servi à ma sœur Louise Allibert le temps de ses études en journalisme. Ceux-là et plusieurs autres que j'ai connus ou dont on m'a parlé sans restrictions, et dont je crois savoir tout ce qui vaut d'être su, je n'ai pas ressenti le besoin de les exhumer de ma mémoire et d'en bavarder avec vous. Pour eux, je ne peux rien, la mémoire les a pétrifiés.

Pour d'autres, il n'est rien que je ne puisse, la mémoire n'ayant sur eux aucune prise. Telle celle-là dont on ne m'a

rien dit, ou presque, cette couturière d'Hochelega dont je sais seulement qu'elle avait acheté à Montréal et fait livrer par train à Grand-Mère chez ma grand-mère, sa fille, pour qu'elle pût donner une éducation musicale à ses filles, dont ma mère, un piano qu'elle s'était procuré chez Archambault, dans les années 1920, et dont j'ai deviné un jour, au fond du banc dans lequel étaient rangés des cahiers de musique, la présence oubliée du livret des paiements; tel celui-là qu'on a tu et dont je ne sus rien avant de le mettre en mémoire après l'avoir exhumé des registres des sépultures de l'asile Saint-Michel-Archange et de m'être laissé dire, lors d'une interminable conversation téléphonique avec une lointaine cousine plus âgée que moi, qu'il aurait, lui avait-on dit, croyait-elle se souvenir, voulait-elle se rappeler, qu'il aurait, me dit-elle, l'entendis-je me dire, ô circonvolutions, beaucoup aimé « regarder par les fenêtres »; ces deux-là m'ont envoûté par la méconnaissance que j'avais de la première et par l'état d'ignorance qu'on avait cultivé chez moi pour le second. C'est sur eux surtout que j'ai écrit puisque d'eux je ne savais rien. C'est par la force de l'imagination mémorielle dont André Allibert était dépourvu que je suis parvenu à façonner les souvenirs que j'ai aujourd'hui de ces deux êtres dont j'ai raconté l'histoire dans les *Chroniques*.

Mais entre-temps je vécus et dus subir les affres d'André Allibert à qui, moi Victor Lupin, je me substituai à compter de ce jour de la fin de l'année 2015 où nous fûmes pris en charge par la Nanny jusqu'à ce que je reprisse et surtout complétasse les *Chroniques de la mémoire et de l'oubli* dans les mille jours qui suivirent la cérémonie funèbre en l'honneur de notre sœur Louise Allibert, cérémonie de dispersion des cendres qui se tint chez les Midouètes du Cahokia Mounds State Park à l'automne 2030 et à la fin de laquelle je fus mis en présence du jeune Gilgamesh, celui-là même qui devint par la suite votre Guide en raison de son omnipotence à créer le monde tel qu'il est et non tel qu'il pourrait devrait être, ce qui le distingua, le distingue et le distinguera à jamais de tous les chefs qu'avec raison, avant sa venue, vous avez répudiés.

Quand Victor Lupin parle de l'imagination mémorielle, la sienne, comme étant à l'origine des récits dont il s'attribue la paternité, il surjoue son rôle de narrateur, car, ne le laisse-t-il pas lui-même entendre, cette œuvre à paraître chez Farewell n'est que la résultante de la libération de vives tensions mythogènes provoquées par l'interaction des psychotropes et des neuroleptiques administrés par la Nanny à André Allibert Victor Lupin, tensions libérées par le magnétisme du jeune Gilgamesh qui, le Jour de l'Incipit de l'An 1 de notre Ère, eut la révélation de l'écoulement véridudinaire et de la fragilité du vrai.

En vérité, je vous le dis, l'auteur, c'est moi. Et le lecteur aussi. Et je n'écris que ce que je lis que j'écris. Et je ne lis que ce que j'écris que je lis.

Il est un espace qui nous appartient. Ni à vous ni à moi. Ni à l'auteur ni au lecteur. Un espace dans lequel errent des narrateurs que nous créons tels qu'ils ne sont pas, n'ont été ni ne seront. Un espace qui nous lie l'un à l'autre, un espace auquel nous sommes attachés avec passion et que nous fréquentons par assuétude. Objet d'addiction qui nous sépare tout autant qu'il nous lie. Ce livre qu'auteurs nous lisons et que lecteurs vous écrivez. Pour créer le monde tel qu'il est. Et non tel qu'on le dit. Ni tel qu'il devrait être.

Amadeus Amyot, auteur, lecteur
et commentateur agréé



Alex. Delenne inv.

B. Roger sculp.

ANTONIO DOMÍNGUEZ LEIVA

La Querelle des satyres

Un demi-siècle avant que n'éclate la gigantesque Querelle des Anciens et des Modernes (avec laquelle elle entretient des multiples rapports), il en fut une autre bien plus modeste et secrète mais, peut-être, non moins décisive, bien qu'elle semble a priori beaucoup plus farfelue. Ce fut celle qui entourait cette singulière créature par qui le scandale arrivait souvent en Arcadie (et ailleurs), le satyre.

En 1627 paraît un curieux ouvrage intitulé *Des satyres brutes, monstres et démons. De leur nature et adoration. Contre l'opinion de ceux qui ont estimé les Satyres estre une espece d'hommes distincts et separez des Adamicques*. L'auteur, un jeune avocat du nom de François Hédelin, prétend, par une « méthode » elle-même « extraordinaire », traiter d'une « question nouvelle » et combattre sans ambages l'opinion de « ceux qui se sont imaginés contre raison que les Satyres étaient hommes » (Avertissement). On peut être surpris à plus d'un titre du sérieux du projet à l'égard de cette créature, prise dans le débat théologique et scientifique sur le pré-adamisme qui venait d'être relancé en Occident, à la suite des Grandes Découvertes, par des auteurs tels que Paracelse ou Jacob Palaeologus, décapité, rappelons-le, pour s'être livré à ce genre de disquisitions (après avoir, condamné à être brûlé vif, abjuré à la vue d'un marrane portugais déjà en flammes).

Or les satyres étaient bel et bien revenus dans l'imaginaire occidental au gré de la renaissance de la culture antique. Peu de créatures issues de la mythologie gréco-romaine n'avaient été à ce point oubliées au Moyen Âge et peu firent un *come-back* aussi spectaculaire dans le dernier quart du XV^e siècle : récupéré d'abord comme élément

antiquisant dans le décor des fastueuses fêtes médicéennes, le satyre envahit aussitôt la culture humaniste, en particulier académique. Les arts s'entichent comme jadis de ces créatures follement lubriques, les poètes les chantent, les démonologues en font les plus fidèles suppôts de Satan, les térateologues les dissertent. On peut dire que la Renaissance voit des satyres partout. Au point qu'elle va aller les chercher dans les nouveaux espaces, mi-imaginaires, mi-réels, que les Grandes Découvertes livrent à la rapacité du colonialisme européen. C'est ainsi que l'archiduc d'Autriche, le futur Philippe II, est fier de présenter « deux satyres en vie » lors de son entrée à Gênes, en 1548, « l'un en age d'un ieune garçon, l'autre en age viril, dont il appert que la race n'est encore esteinte ». C'est en tout cas ce que prétend Jean de Montlyar dans l'adaptation française de l'ouvrage de Natale Conti, au titre emblématique : *La Mythologie c'est-à-dire Explication des Fables* (Lyon, 1604).

Outre cette brève information qui ne se trouve pas dans l'original latin et qui sera très souvent citée par la suite, nous ne savons rien sur cet étrange couple : s'agissait-il d'un père et d'un fils (les modalités de la procréation satyresque restent, depuis l'Antiquité, mystérieuses) ? Auquel cas, qu'était-il advenu de la mère du satyreau ? Était-elle une satyresse ? Plus généralement, d'où venaient-ils ? Se pourrait-il qu'ils fussent des spécimens de ces « hommes à mera un siècle plus tard l'existence au retour de son voyage à l'île de Formose (actuelle Taïwan) ? Celle-ci n'étant toutefois « découverte » qu'en 1624, il faudrait donc supposer une distribution géographique plus large de ces créatures, que les Espagnols auraient, dès lors, pu rencontrer aux Philippines dès 1521... Enfin, que sont-ils devenus, ces deux satyres promenés en triomphe ? Se pourrait-il qu'ils eussent servi de modèle à l'un des multiples satyres ultraréalistes de la peinture maniériste italienne ou flamande ? Il me plaît, moi, de me les imaginer sous les traits des *Deux satyres* de Rubens qu'on retrouve à l'Ancienne Pinacothèque de Munich ; certes, la toile est peinte 70 ans plus tard, mais que savons-nous de leur longévité ?

Hédelin s'inscrit donc dans cette renaissance des satyres, prenant parti pour la thèse adamiste que ces créatures étranges aux allures humanoïdes risquaient de mettre en

danger: ainsi il attaque Paracelse qui en faisait des êtres indépendants selon sa théorie des « cinq espèces d'hommes differens, dont la première est de ceux qu'il appelle Adamiques, c'est à dire enfans d'Adam; et les quatre autres, qu'il fait spirituels et mortels en leur tout, à la création desquels Dieu n'a jamais pensé, il les distribue dedans les Elemens, s'imaginant que dans chacun habitent certaines créatures raisonnables qu'il appelle dans le feu Salamandres et Vulcans, dans la terre Pygmées, dans les eaux Nymphes et Tritons, et dedans l'air Satyres ».

Le célèbre médecin, astrologue et alchimiste suisse n'est pas seul en cause. « Depuis quelques années, François Pic Comte de la Mirande, cheminant sur les voyes d'une pareille doctrine, a laissé dans ses escrits une opinion indigne à mon advis de son nom: car il soustient que la définition de l'homme, animal raisonnable, ne luy est pas naturelle, ny particulière, et que les Satyres estant aussi animaux raisonnables, il est nécessaire de mettre deux espèces d'hommes, dont l'un sera homme Satyre, et l'autre homme non Satyre. Vadian en ses Commentaires sur Méla, s'approche fort de ceste opinion quand il fait les Satyres véritablement hommes. »

Contre des telles dérives il s'agit donc d'établir la vérité au sujet de ces embarrassantes créatures. Comme le résume avec un zeste d'ironie l'érudit philologue et érotomane Alcide Bonneau dans son introduction à l'édition de 1838: « Bien qu'il ne fût pas encore prêtre lorsqu'il recherchait curieusement ce que pouvaient bien être ces Satyres dont l'existence nous est attestée non seulement par les poètes Grecs et Latins, mais par les Pères de l'Église, François Hédelin devait avoir déjà quelque vocation pour la théologie: car c'est en théologien qu'il a traité le sujet, et, de même que plus tard il ne jurait que par Aristote, il ne jure ici que par la Genèse. Il fut donc toute sa vie l'homme d'un livre. Du moment qu'on est certain, par la Genèse, qu'il n'y avait pas un seul Satyre dans l'arche de Noé, ces êtres singuliers doivent nécessairement rentrer dans une catégorie quelconque de ceux que Dieu créa durant les sept jours de la grande Semaine. »

« *Crede mihi, satyrus bestia magna fuit* », déclare Yves Chesneau dans le poème adressé à l'auteur qui ouvre l'édition originale: « Pour faire veoir combien sont ignorans /

Tous ces brouillons qui, dedans la nature, / Ont recherché d'autres hommes vivans / Que ceux qui d'Eve ont pris leur nourriture, / Et pour monstres les Sylvains et Tritons / N'avoir esté que Brutes et Démons.» À quoi répond Oson, prévôt de Nemours, qui surenchérit: «Hédelin, ton livre est le Sphinge, / Qui lève toute obscurité, / Et découvrant la vérité, / Montre que le Satyre est Singe, / Et n'est homme ni Dêité.»

S'en tenant à la thèse créationniste thomiste qui veut qu'il n'y ait pas de créature intermédiaire entre l'ange et l'homme, l'auteur établit que, n'étant pas un descendant d'Adam, le satyre ne saurait être qu'une brute ou un échec de la nature, selon la définition aristotélicienne du monstre. Le titre de l'ouvrage lui-même, clairement programmatique, condense le plan de sa présentation: «tous Satyres, pour en parler en général, doivent estre réduits sous trois principaux chefs, et divisez en trois espèces. La première, est de ceux que l'on sçait estre animaux irraisonnables, de la nature des Singes. L'autre, de ces monstres d'abomination engendrez d'homme et de chèvre. Et sous la dernière, doivent estre compris tous les fantosmes revestus de cette apparence, sous laquelle les Démons ont estonné tant de peuples, et esté adorez comme Dieux par les Payens. Et de ces trois sortes de Satyres, Singes, Monstres, et Démons, nous avons à traiter en ce discours.»

Ainsi trois types d'interprétations possibles sont avancées pour résoudre l'énigme satyrique. «Suivant les cas et les particularités qu'on peut déduire des récits des auteurs, Hédelin en fait tantôt des singes, le naturel lascif de ces animaux expliquant d'ailleurs autant que de besoin les enlèvements de nymphes ou de femmes par lesquels se sont toujours distingués les Satyres, quand on en rencontrait communément dans les bois; tantôt des monstres, produits incestueux de l'homme et de la chèvre, ou de la femme et du bouc: les physiologistes ne croient guère à la fécondité de pareils croisements, mais quoi! Saint Jérôme n'a-t-il pas vu de ses yeux, dans le désert, des Satyres nés de filles et de singes?» résume malicieusement Alcide Bonneau. «Ces singes ou ces monstres ne sont donc que des animaux, des bêtes brutes, dépourvues totalement d'âme immortelle. L'hippocentaure et le Satyre avec lesquels saint

Antoine, allant rendre visite à l'ermite saint Paul, eut une conversation aussi longue qu'instructive, nécessitent naturellement une troisième catégorie, car ceux-là étaient non seulement raisonnables, mais doués de l'esprit de prophétie: c'étaient des démons, affirme l'auteur, et il a ainsi réponse à tout.»

Il se peut, donc, que les Satyres ne soient que des «animaux irraisonnables», forme intermédiaire entre l'homme et le singe vulgaire et dont l'animalité ne fait aucun doute. L'idée que les Chèvre-pieds sont des sortes de singes s'appuyait sur les textes de l'Antiquité elle-même, tels que l'*Histoire naturelle* de Pline où l'on lit: «Il y a des satyres dans les montagnes indiennes situées au levant équinoxial: le pays est dit des Catharcludes. Ces satyres sont très rapides; ils courent tant à quatre pattes que sur leurs deux pieds: ils ont la face humaine, et leur agilité fait qu'on ne les prend que vieux ou malades.» Strabon tient qu'ils vivent dans les îles des Satyres où les navigateurs parfois les entendent. Chez Pausanias l'amalgame débouche sur un script fantasmagorique qui ne cessera de hanter l'Occident:

«Voulant savoir plus positivement à quoi m'en tenir sur l'existence des Satyres, j'ai questionné beaucoup de monde, et voici ce que j'ai appris d'Euphémus Carien. S'étant embarqué pour aller en Italie, il fut écarté de sa route par les vents, et emporté dans la mer extérieure (l'Océan), où les vaisseaux ne vont jamais. Ils y virent beaucoup d'îles, les unes désertes, les autres peuplées d'hommes sauvages. [...] Les matelots donnaient à ces îles le nom de Satyrides, leurs habitants sont roux et ont des queues presque aussi longues que celles des chevaux. Ils accoururent vers le vaisseau dès qu'ils l'aperçurent, ils ne parlaient point, mais ils se jetèrent sur les femmes pour les violer. À la fin, les matelots épouvantés leur abandonnèrent une femme barbare qu'ils jetèrent dans l'île, et les Satyres peu satisfaits des jouissances naturelles, assouvirent leur brutalité sur toutes les parties de son corps.» (*Description de la Grèce*)

L'esthétique du récit de voyages, qui se présente comme le fruit d'une véritable enquête par le narrateur-auteur auprès d'informateurs légitimes, installe la scène du fantasme (il s'agit d'un gang-bang bestial) dans la vraisemblance exotique. Localisés dans la géographie insulaire

grecque, les satyres deviennent des créatures désenchantées, simple peuplade monstrueuse au milieu des mille autres prodiges de la génésie luxuriante de Physis.

L'amalgame entre les deux créatures, singe et satyre, sera cautionné par le grand compilateur chrétien du savoir zoologique antique Isidore de Séville, qui distingue parmi les cinq espèces de singes connues de son temps les *simia*, *sfingia*, *cynocéphalus*, *satyrus* et *callithrix*. Mais cette classification ne vise plus à une rationalisation de la légende, juxtaposant des créatures tout aussi fabuleuses les unes que les autres car le singe anthropoïde, qui restera inconnu de l'Europe chrétienne jusqu'au XVII^e siècle, relève du prodige tout autant que les peuplades cynocéphales auxquelles son nom même l'associe ou que les satyres lubriques et hommes sauvages dont il partage maints traits. C'est ainsi qu'il trouve sa place à leur côté dans l'explosion des monstruosité qui accompagne le Moyen Âge jusqu'à son déclin.

Les Grandes Découvertes vont à la fois réactiver, transformer et contester ce bestiaire. C'est ainsi qu'André Thevet conteste le mythe d'hommes velus en Amérique en soupçonnant les observateurs d'avoir pris des grands singes pour des hommes : c'est à des erreurs de cette sorte qu'il attribue globalement la formation de toutes les fables où il est question d'hommes sans tête, de Cynocéphales, de Monocules ou Cyclopes, de Satyres, etc. (*Cosmographie universelle*, 1575). Antoine Fumée, lorsqu'il commente les premiers chapitres de la Genèse dans les *Histoires* (1574) refuse également d'accorder créance aux races d'hommes monstrueux et impute la légende des Satyres et des Cynocéphales à des erreurs d'observation et d'interprétation, car « il y a grande apparence que plusieurs ayant aperçu ces grands singes, et marmots, et Satyres aux montagnes des Cartadules courir plus vistes qu'aucune beste, maintenant à quatre pieds, et quelquefois sur les deux de derrière, ont pensé que c'estoient hommes ».

Hédelin reprend donc tout cet argumentaire pour distinguer une première catégorie satyresque qui ne serait qu'une sous-espèce simiesque. Autre variante de cette animalisation, il y aurait des satyres qui sont des « monstres d'abomination », autrement dit le fruit infâme de péchés

contre nature. Formes du « dérèglement du cours ordinaire de la nature » dues à des « copulations entre animaux de races différentes », ces satyres appartiendraient à la même catégorie que des créatures de la « fable » antique telles que le Minotaure ou des prodiges contemporains tels que le « monstre demi-homme et demi-chien » cité par le grand-père même d'Hédelin, le célèbre tératologue Ambroise Paré. Là encore la référence simiesque s'impose, de par la lascivité proverbiale qu'on attribue autant aux satyres qu'aux singes (« il se void tous les jours des magots furieusement espris de l'amour des femmes », écrivait, non sans ironie, Montaigne). L'année même du traité qui nous occupe, le Capitaine Ripon évoque dans ses *Voyages et aventures aux grandes Indes* des singes « gros comme des chiens couchants, qui sont bruns, que les Indiens appellent *Oran Saïtan ana*, c'est-à-dire gens issus du diable, parce qu'ils sont si amoureux des femmes que quand elles vont dans la campagne ou ès bois pour cueillir des herbes comme épinards ou autres herbes pour manger, comme on fait ès jardins de par deçà, ces bêtes vont par troupes et, quand elles peuvent attraper des femmes, elles les prennent par force et en jouissent aussi naturellement que les hommes avec les femmes, comme cela s'est vu par expérience en une esclavine chambrière d'un gentilhomme de Ternate [île de l'archipel des Moluques] ».

Enfin, troisième catégorie, le satyre en tant que *figura diaboli* privilégiée. On sait comment les traits de la créature antique avaient été incorporés, sous la plume obsessionnelle des démonologues, dans la figure du Malin qui lui empruntera cornes, queue et sabots de bouc. Si pour les Grecs la zoanthropie des satyres exaltait, tout en s'en amusant, une animalité alliée à la spontanéité et la puissance du désir, le christianisme en s'emparant de leur image pour représenter le diable opéra une diabolisation du sexuel qui fut aussi une sexualisation du Mal.

On peut rapprocher avec Bonneau l'ouvrage de Hédelin du traité contemporain du P. Sinistrari *De la Démonialité et des animaux incubes et succubes*, qui, tout en s'appuyant sur les mêmes textes, arrive ironiquement à des conclusions tout autres, car il démontre péremptoirement que les inquiétants objets de son étude sont des êtres doués

de raison, rachetés par le sang de Jésus-Christ, et capables de damnation ou de salut! Or pour notre satyrologue, « ces satyres qui se melloient iadis à l'impourveu parmy les hommes & les femmes » n'étaient « autre chose que des Demons qui venoient assister aux ceremonies & hommages qui leur estoient rendus par les Magiciens sous ombre de Religion, prenant ceste forme de Satyres, comme l'on dit qu'ils font encore auiourd'huy aux assemblées nocturnes des Sorciers, que l'on nomme Sabatz, se rendant complaisants à leurs danses & à leurs turpitudes ».

À côté des satyres simplement simiesques et des fruits des unions bestiales, il y a donc ces (faux) satyres qui incarnent des (vrais) démons. Ces « fantômes satyriques » se sont même fait passer pour des dieux afin d'obtenir des cultes de la part des païens, expliquant ainsi rétrospectivement par l'hypothèse diabolique l'importance des satyres dans la tradition classique. Mais là encore les singes ne sont pas loin : dans une perspective évhémériste, Hédelin affirme que ces démons ne font qu'imiter les singes qui accompagnaient primitivement le cortège de Bacchus ; « ce n'est donc pas sans raison, que les demons sous cette figure de satyres ou demy-boucs, qui leur fut tant agreable, venoient manifestement assister à la celebration de ces anciens Sabats, se communiquoient à ces vieux sorciers qui les honoroient si religieusement ».

La thèse qui fait du sabbat des sorciers la trace vivante et persistante des bacchanales et des grandes fêtes bachiques de l'Antiquité est un *topos* des traités démonologiques depuis la fin du XVI^e siècle. La lubricité et l'aptitude à la danse des satyres antiques sont d'ailleurs mises en relation avec le registre démoniaque afin d'instruire le procès de la danse. Celui-ci avait déjà été mené quelques décennies plus tôt par Pierre Crespet, auteur de *Deux livres de la hayne de Satan* (1590), où, dans un chapitre justement intitulé « Des dances, dissolutions, excez, & commessations que le diable faict pratiquer aux siens, & des desordres qui s'en ensuyvent, ensemble des folles superstitions de caresme prenant, infames & vilaines chançons & autres turpitudes qui se commettent au mespris de Dieu, & des saintes ordonnances de l'Eglise, des bacchiques & Satyres danceurs aux sabats où les sorciers commettent plusieurs insolences et vilennies » fait même des satyres les inventeurs de la danse.

Pour Jean Boiseul aussi, dans son *Traité contre les danses* (1606), le saut est le propre des animaux sataniques, les singes et les satyres « car qui esmeut à faire des sauts, tours bonds et gambades qui tiennent plus de singes, chevaux et des jeunes Bouquins et satires (c'est à dire Diables à pieds de chevres, comme on les figure, et se monstroient entre les Payens) ». Ironiquement, Hédélin, qui reprend cette idée, sera lui-même l'auteur d'un ballet où dansent ces mêmes créatures qu'il diabolise ici, mais ce n'est là qu'une des multiples ironies qui entourent cet ouvrage. Les poètes eux-mêmes sont suspects de satyrisme : Horace ne dit-il pas caracoler avec les « fées », ne dédaignant pas la ronde des sylvains ? Orphée lui-même n'est-il pas le plus grand des sorciers ? En fait, tout simplement, « les anciens & plus fameux Poètes estoient tous Magiciens, & ces Satyres Demons », affirme l'auteur.

Ce qui ne l'empêcha nullement d'entreprendre à son tour une carrière de romancier et dramaturge, alignant des œuvres telles que *Histoire du temps ou Relation du royaume de Coquetterie*, *Macarise ou la Reine des îles Fortunées*, *La Pucelle d'Orléans*, *Zénobie*, *Sainte Catherine*, *Erixène* ou *Palène*. Toutefois, le seul texte que la postérité retiendra de lui sera *La Pratique du Théâtre, oeuvre très nécessaire à tous ceux qui veulent s'appliquer à la composition des poèmes dramatiques, qui font profession de les réciter en public, ou qui prennent plaisir d'en voir des représentations* (1657), traité qui rigidifie les règles dramatiques aristotéliennes (au point qu'il n'y aurait, selon lui, aucune tragédie française sans quelque défaut capital). Celles-ci sont régies comme l'on sait par la notion de vraisemblance : « Voici le fondement de toutes les Pièces de Théâtre, chacun en parle et peu de gens l'entendent ; voici le caractère général auquel il faut reconnaître tout ce qui s'y passe : En un mot la Vraisemblance est, s'il faut le dire ainsi, l'essence du Poème Dramatique et sans laquelle il ne peut se faire rien de raisonnable sur la Scène. » Que l'auteur du traité sur les « fantômes satyriques » finisse par devenir un des plus féroces zélateurs du vraisemblable (par quoi les « classiques » s'opposaient aux excès « baroques ») n'est pas, encore une fois, sans ironie. C'est un autre texte, posthume, qui viendra apporter un épilogue à la longue Querelle des

Anciens et des Modernes, soutenant qu'Homère n'était qu'un personnage chimérique, les poèmes qu'on lui attribue qu'un recueil de morceaux détachés (*Conjectures académiques, ou dissertation sur l'Iliade*, 1715). Ce pied de nez des Modernes aux Classiques de la part d'un fervent partisan des règles aristotéliennes opérait, on le voit, l'inversion de l'argumentation de son premier traité, où il s'agissait de naturaliser les créatures soi-disant chimériques qu'étaient les satyres et, ce faisant, substituer une chimère (les démons) à une autre.

Mais il est aussi un autre domaine où Hédelin, devenu l'abbé d'Aubignac, allait être confronté à ses démons si singuliers, sur un tout autre théâtre (ou « l'autre scène » même de la théâtralité) : en septembre 1637 il séjourne dans la ville de Loudun pour assister aux exorcismes de ses célèbres « possédées ». Écœuré par le cirque forain qu'est devenu le combat contre les soi-disant esprits il écrira sa « Relation de M. Hédelin, abbé d'Aubignac, touchant les possédées de Loudun » (1637), qui restera manuscrite et pour cause, la conclusion étant sans appel : « tout ce jeu n'est que fourbe, imposture, détestation et sacrilège ». Ironie là encore, car le contempteur des démons satyriatiques n'a que mépris pour ces formes de démonologie qu'il juge dégradées. Mais n'écrivait-il pas, dans son traité satyrologique : « C'est un artifice ordinaire de Satan, de n'attaquer jamais un esprit solide et résolu, tandis qu'il est assis constamment sur son cube, ain comme un bûcheron a de coutume, de couper un arbre à demi par le pied avant que de le pousser du côté où il veut le faire tomber, cet esprit malin prévient la constance de l'homme, et l'affaiblit par l'étonnement, puis faisant jouer les grands ressorts de ses malices pernicieuses, le fait trébucher où il lui plaît sachant bien que l'esprit flottant dans l'incertitude il est aisé de le faire pencher de coté ou d'autre et lui persuader ceci ou cela? »

La question des satyres allait continuer à hanter le Grand Siècle et, au-delà, les Lumières elles-mêmes. Lorsque le premier anthropoïde (probablement un chimpanzé venu d'Angola) arrive en Europe en 1632 pour nourrir la ménagerie du prince Frédéric-Henri d'Orange-Nassau, l'anatomiste Nicolaas Tulp qui le dissèque et en trace la

première description (1641) le baptise « orang-outan » (du Malais *orang hutan* ou « homme de la forêt ») ou « satyre des Indes », croyant véritablement avoir retrouvé le satyre des Anciens décrit par Pline : « soit il n'y a pas de satyres dans la Nature, soit, s'il y en a, c'est indubitablement cette créature », écrit-il dans ses *Observationes Medicae*, parues en 1652 à Amsterdam. Pour preuve, il se fait l'écho des histoires d'abduction simiesque rapportées par des voyageurs, citant le roi de Sambos qui aurait affirmé à son parent Samuel Bloemart « que ces satyres, et surtout les mâles de l'île de Bornéo, ont tant de hardiesse et de confiance en leurs forces qu'ils se sont jetés sur des hommes armés aussi bien que sur des femmes et des filles dont ils sont si éperdument amoureux qu'ils en enlèvent parfois pour les violer. Car ils ne sont pas moins amoureux que l'étaient les satyres des anciens et ils sont même parfois si paillards et si lubriques que les femmes et filles indiennes évitent, autant qu'elles peuvent, les bois et les forêts où ces animaux impudiques ont accoutumé de se trouver et de se cacher. »

« On trouve encore aujourd'hui, ajoute-t-il, cet animal lascif dans les montagnes de l'Orient aussi bien qu'en Afrique dans l'étendue de la Sierra Liona, où sont peut-être ces lieux où Pline dit que les Pans et les Satyres allument de nuit des feux pour contenter leur lubricité, que c'est pour cela qu'ils fuient la compagnie des hommes, et qu'on a raison de les appeler paillards, lubriques, velus ayant quatre pieds sous une forme humaine. » Au même moment le sexe dressé figure triomphalement dans la belle gravure consacrée au babouin par Ulysse Aldrovandi (1640), prolongeant le stéréotype du singe lubrique. On retrouve le lien entre l'anthropoïde et le satyre chez Bontius, médecin hollandais qui avait résidé pendant longtemps à Batavia et qui publia, dans son *Histoire médicale et naturelle de l'Inde* (1658), les observations qu'il avait faites sur plusieurs spécimens d'orangs-outangs de Bornéo. Après avoir signalé les ressemblances qui existent, d'après lui, entre ces animaux et les Satyres de l'Inde dont Pline a fait mention, Bontius décrit la guenon pudibonde qui aura un grand succès iconographique, sentimental, en quelque sorte, l'image de la singesse lubrique par analogie avec le *pathos* théâtral et romanesque de la belle

captive : « J'ai vu quelques satyres de l'un et l'autre sexe qui marchaient droit et, entre autres, une satyresse femelle qui se cachait et qui couvrait sa face de ses mains avec autant de pudeur, si j'ose dire, qu'une de nos plus vertueuses filles, en la présence des hommes qu'elle ne connaissait pas, qui pleurait, qui gémissait et qui faisait si bien toutes les actions de l'homme que vous auriez dit qu'il ne lui manquait rien que la parole. Les habitants de l'île de Java disent que les satyres, tant mâles que femelles, peuvent bien parler mais qu'ils ne le veulent pas de peur qu'on ne les force à travailler. Mais cela est, à mon avis, ridicule. Les indiens les appellent Orang-Outang ce qui signifie homme de forêt, et disent qu'ils naissent de la lubricité des femmes indiennes qui se font engrosser par des singes et des marmots. »

Par la suite Edward Tyson allait livrer la première véritable description « scientifique » d'un anthropoïde à partir d'un autre spécimen de chimpanzé apporté en Europe, inaugurant avec son *Orang-Outang, sive Homo Sylvestris: or, the Anatomy of a Pygmie Compared with that of a Monkey, an Ape, and a Man* (1698) l'ère de ce que H. W. Janson appelle « l'Arrivée des Anthropoïdes » qui coïncide, très significativement, avec la « crise de la conscience européenne » étudiée par Paul Hazard et y contribue par un décentrement de l'homme dans le règne de la Nature, de plus en plus affranchi des thèses théologiques. Cela dit, la suite du titre du traité nous montre comment étaient encore menacées les frontières de l'humain, non seulement par les animaux réels mais par les créatures de la mythologie : *To which is added a Philological Essay concerning the Cynocephals, the Satyrs and Sphinges of the Ancients, where it will appear that they are either Apes or Monkeys and not Men, as formerly pretended.*

La démystification naturaliste de la légende ancienne inspire Voltaire qui reprend dans l'introduction de ses *Essais sur les mœurs* (1753) la question des satyres, entièrement réduite à la question de l'hybridation génésiaque :

« Il est parlé de satyres dans presque tous les auteurs anciens. Je ne vois pas que leur existence soit impossible ; on étouffe encore en Calabre quelques monstres mis au monde par des femmes. Il n'est pas improbable que dans les

pays chauds des singes aient subjugué des filles. Hérodote, au livre II, dit que, pendant son voyage en Égypte, il y eut une femme qui s'accoupla publiquement avec un bouc dans la province de Mendès; et il appelle toute l'Égypte en témoignage. Il est défendu dans le Lévitique, au chapitre xvii, de s'unir avec les boucs et avec les chèvres. Il faut donc que ces accouplements aient été communs; et jusqu'à ce qu'on soit mieux éclairci, il est à présumer que des espèces monstrueuses ont pu naître de ces amours abominables. Mais si elles ont existé, elles n'ont pu influencer sur le genre humain; et, semblables aux mulets, qui n'engendrent point, elles n'ont pu dénaturer les autres races.»

Il revient sur cette idée, où l'on voit germer l'épisode futur de *Candide* (écrit cinq ans plus tard), dans son traité sur *Les Singularités de la Nature* (1768): «Y a-t-il eu en effet des espèces de satyres, c'est-à-dire des filles ont-elles pu être enceintes de la façon des singes, et enfanter des animaux métis, comme les juments font des mulets et des jumars? Toute l'antiquité atteste ces faits singuliers. Plusieurs saints ont vu des satyres. Ce n'est pas un article de foi. La chose est très possible, mais elle a dû être rare. Il est vrai que les singes aiment fort les filles: mais nos filles ont de l'horreur pour eux; elles les craignent, elles les fuient. Cependant on ne peut douter de plusieurs unions monstrueuses arrivées quelquefois dans les pays chauds. La peine prononcée dans les lois juives contre de tels accouplements est une preuve incontestable de leur réalité, et il est fort probable qu'il est né des animaux de ces mélanges ignorés dans nos villes, mais dont on voit des exemples dans les campagnes.»

On reconnaît là la deuxième variante du traité d'Hédelin, les satyres «monstrueux» fruits de la bestialité. L'autre versant, celui des satyres «animaux» allait aussi titiller l'esprit démystificateur des Lumières, nourri du même évhémérisme classique qui avait fait tourner la tête de notre jeune satyrologue. L'*Encyclopédie* elle-même postule l'identité du singe et du chèvre-pied à partir des mêmes sources dans l'article «Satyre», rédigé par Louis de Jaoucourt: «Pausanias rapporte qu'un certain Euphémus ayant été jetté par la tempête, avec son vaisseau, sur les côtes d'une île déserte, vit venir à lui des especes d'hommes sauvages

tout velus, avec des queues derrière le dos; qu'ils voulurent enlever leurs femmes, & se jetterent sur elles avec tant de fureur, qu'on eut bien de la peine à se défendre de leur brutalité. Nos navigateurs revoyent souvent les satyres, ou hommes sauvages tout velus de Pausanias; ce sont des singes à queue.»

Mais Jaoucourt ajoute une interprétation singulièrement malicieuse des sources classiques, marquée par l'esprit libertin de son temps: «Pline le naturaliste prend les satyres des poètes, pour une espede de singes, & il assure que dans une montagne des Indes, il se trouve des satyres à quatre piés, qu'on prendroit de loin pour des hommes; ces sortes de singes ont souvent épouvanté les bergers, & poursuivi quelquefois les bergeres; c'est peut-être ce qui a donné lieu à tant de fables touchant leur complexion amoureuse; ajoutez qu'il est souvent arrivé que des bergers couverts de peaux de chevres, ou des prêtres, ayent contrefait les satyres, pour séduire d'innocentes bergeres. Dès là l'opinion se répandit que les bois étoient remplis de ces divinités malfaisantes; les bergeres tremblèrent pour leur honneur, & les bergers pour leurs troupeaux; ces frayeurs firent qu'on chercha à les apaiser par des sacrifices & par des offrandes.»

Quel meilleur épilogue pour cette longue querelle inaugurée un siècle et demi auparavant que de faire des satyres un pur travestissement, celui-là même que les Lumières postulent à l'origine de toutes les croyances, perçues comme de crédules superstitions et de perfides manipulations? Aux monstres de la luxure (qu'ils fussent animaux, contre nature ou démoniaques) succèdent les leurres du désir «humain, trop humain».

Quelques lignes plus loin, à l'entrée «Satyriasis» se dessinait justement une tout autre figure du satyre, celle-là même qui, en parachevant son anthropomorphisation, allait survivre à toutes les autres pour hanter l'intimité anxieuse de l'âge bourgeois et qui sévit encore, du Bunga Bunga aux frasques de DSK, dans notre non moins anxieuse hypermodernité:

«S. m. (Médecine) maladie qui met les hommes qu'elle attaque dans cet état de salacité, qui, suivant la mythologie, caractérisoit les satyres, voyez ce mot. Ces malades

n'ont quelquefois d'autre incommodité, qu'un appétit violent des plaisirs vénériens, qui dégénere presque en fureur : il est déterminé par une érection constante & voluptueuse de la verge ; cet état en faisant naître les désirs les plus vifs, est dans la plûpart la suite & le signe d'un besoin pressant, & la source & l'avant-coureur de la volupté, en quoi le satyriasis differe, comme nous l'avons observé du priapisme, voyez ce mot ; mais cet appétit est tel dans plusieurs, qu'il subsiste même après qu'on l'a satisfait, & qu'il exige qu'on réitere souvent l'acte qui en est le but & qui le fait ordinairement cesser. »

LETTRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT

Luc Quintal à Umberto Eco

Le vrai ou le faux

Cher Umberto Eco¹,

En mars 2015, le ministre canadien de la Sécurité publique, M. Steven Blaney, a fait une déclaration pour le moins surprenante. En effet, le ministre est allé jusqu'à invoquer l'Holocauste pour justifier certaines dispositions très controversées d'un projet de loi fédérale visant à contrer le terrorisme et donnant de ce fait plus de pouvoirs au Service canadien du renseignement de sécurité (SCRS), l'équivalent de la CIA américaine. Ce projet des plus idéologiques du parti en place, un parti qui défend des positions similaires à celles des Républicains, n'a pas fait l'unanimité et des acteurs importants et crédibles s'y sont opposés de bien des manières. Or, depuis la lecture de votre remarquable *Cimetière de Prague*, je ne peux plus entendre les mots Holocauste, Auschwitz, extermination, etc., sans penser à vous et aux mises en garde énoncées dans vos nombreux commentaires sur le fond de votre roman historique.

À la suite de la parution de ce livre, dans différentes entrevues où vous parliez de la volumineuse documentation colligée au cours des ans pour l'écrire, vous avez qualifié tout cela de « matériau sale et corrompu » à manipuler avec soin. Dans ce lot on trouve bien entendu *Les protocoles des sages de Sion*. Ainsi, depuis 2010, année de publication du *Cimetière de Prague*, vous multipliez les mises en garde contre ces sulfureux documents et, en particulier, contre leur utilisation au plan politique (propagande). Vous n'avez de cesse de dire et redire en parlant des *Protocoles* que c'est précisément sur ce faux destiné à démontrer l'existence d'un prétendu complot judéo-maçonnique que l'Holocauste a trouvé toute sa justification. Ainsi, grâce à vous on sait que plusieurs millions de personnes ont été tuées sur la base d'une fausse information. L'invasion de l'Irak par les Américains s'est aussi produite, nous dites-vous dans le

même souffle, sur un semblable faux prétexte : l'existence d'armes de destruction massive (ADM) en sol irakien. Le président Bush et ses alliés ayant fait leur nid dans cette prétention pour aller bombarder ce pays. Depuis, on sait aussi que ces ADM n'ont jamais existé et que des centaines de milliers d'Irakiens ont trouvé la mort pour rien ! Aussi voir un ministre se draper dans le mensonge historique pour vendre sa salade m'a doublement heurté. D'abord parce qu'il s'agit de la parole d'un ministre, donc d'un homme de pouvoir, ensuite parce qu'on va croire cette monstrueuse propagande et lancer des bombes.

Pour lire votre œuvre depuis plus d'une décennie², je sais que le philosophe-sémioticien Eco est très sensible à de tels événements. En fait, je sais que la question du vrai ou du faux y occupe une place importante. On se la pose nous-mêmes à de nombreuses occasions. Y répondre dans le cadre d'un examen scolaire ou d'un test d'emploi peut mener l'élève ou le candidat à la réussite, à la promotion ou à l'échec. Dans un formulaire donné, qu'une proposition soit vraie ou fausse ne nous situe pas dans un questionnement religieux de type « vérité ou erreur » ; cela permet simplement à l'école ou à l'entreprise de vérifier si l'on détient ou non des connaissances dans un champ spécifique ou, encore, si l'on possède une bonne compréhension des compétences recherchées. Dans le cadre d'un jeu télévisé, savoir ce qui est vrai et ce qui est faux procure aux participants, dans bien des cas, des prix ou des sommes d'argent importantes, sinon ces personnes repartent bredouilles. Dans un cadre légal, celui d'un procès par exemple, déterminer par un jury ce qui est vrai ou ce qui est faux est, pour la personne accusée, de la plus haute importance : cela entraîne pour elle l'acquittement, l'emprisonnement ou, dans certains pays, la peine de mort. Au temps de l'Inquisition, comme vous le savez mieux que moi, la connaissance du vrai et du faux pour la personne « soumise à la question » n'avait que peu ou pas d'importance, les dés étaient bien souvent pipés ! Un autre aspect de la différence des termes est intéressant, particulièrement dans l'exercice de la traduction des œuvres littéraires. Si je demande à un lecteur francophone d'Harry Potter où étudie le jeune magicien, il me répondra sans

hésiter : Poudlard. Un lecteur anglophone me dira quant à lui : Hogwarts School of Witchcraft and Wizardry. Deux réponses « vraies » à une même question pourtant simple. Dans cet exemple, « vrai ou faux » n'est donc pas un principe binaire primaire mais la réalité de deux entités distinctes qui couvrent des territoires sémantiques plus complexes. Tous ces exemples ouvrent donc une réflexion à plusieurs niveaux.

Je sais que vous avez consacré beaucoup de temps et d'énergie (et une part non négligeable de vos moyens financiers³) à cette vaste étude du vrai et du faux. Pour bien le comprendre, je me suis livré à une visite attentive de vos travaux et réflexions personnelles sur ce thème. La représentation et la signification du vrai et du faux sont des thèmes majeurs qui traversent votre œuvre entière, de ses débuts, il y a plus de cinquante ans, jusqu'à ses plus récentes propositions, notamment votre inquiétant roman *Le cimetière de Prague* (2010) ou encore votre recueil d'essais *Construire l'ennemi et autres écrits occasionnels* (2013).

Fin lecteur de notre monde, de ses faux-semblants et de ses dérives, et en cela bon « disciple » du Roland Barthes de *Mythologies*⁴, vous vous êtes pris au jeu, au fil des ans, d'établir pour nous la chronique raisonnée de nos nouvelles mythologies, questionnant tout et menant avec une grande attention *La guerre du faux* (1985). Dans ce recueil de courts textes, vous nous dites : « Si ces articles essaient de dénoncer quelque chose aux yeux du lecteur, ce n'est pas qu'il faille découvrir les choses sous les discours, mais tout au plus des discours sous les choses. C'est pourquoi il est parfaitement juste qu'ils aient été écrits pour des journaux. C'est un choix politique que de critiquer les mass média à travers les mass média. Dans l'univers de la représentation "mass médiatique" : c'est peut-être l'unique choix de liberté qui nous reste. » Ce livre est un outil pour réapprendre à voir le monde de nos univers quotidiens et à percer le mystère des apparences. Je crois que c'est ce à quoi vous nous invitez, à savoir tenter cette « guerre du faux » sur le plus de fronts possibles dans notre quotidien individuel et collectif. Des années plus tard, vous êtes revenu à la charge avec un autre recueil tout aussi brillant :

À reculons comme une écrevisse (2006). Les textes réunis dans ce livre ont été écrits entre janvier 2000 et décembre 2005, vous y évoquez : le 11 Septembre, la guerre en Afghanistan, la guerre en Irak et l'instauration en Italie d'un régime de populisme médiatique, etc. Depuis la fin du dernier millénaire, nous dites-vous, l'humanité a évolué à reculons d'une manière dramatique. À croire que l'Histoire, épuisée par les bonds qu'elle a accomplis au cours des deux précédents millénaires, s'enroule sur elle-même et marche rapidement au pas de l'écrevisse, à reculons.

En parallèle à ce suivi lucide de l'Histoire (la grande et la quotidienne), en qualité de sémioticien vous vous êtes livré au jeu subtil du faux et de la parodie⁵ en écrivant : *Pastiches et postiches* (1988). Ce recueil se situe à mi-chemin entre les *Exercices de style* de Raymond Queneau (que vous avez traduits en italien) et les *Mythologies* de Roland Barthes. En 1992, vous êtes revenu à la charge avec le même goût parodique en publiant *Comment voyager avec un saumon. Nouveaux pastiches et postiches* (1997). Ici vous avez montré un autre visage de vous-même soit celui, moqueur et généreux, d'un observateur de notre temps et de sa folie ordinaire. Mais ne nous trompons pas sur le fond et sur la forme, la majorité de ces textes ont été rédigés sous le coup de l'indignation. La stupidité des autres, nous dites-vous, vous indigne, mais le seul moyen de ne pas y réagir stupidement est de la décrire en savourant la grande subtilité de sa trame.

Les termes vrai et faux sont associés au monde des arts (sinon à l'argent), accordant au vrai (authentique) une haute valeur et l'inverse au faux. Mais qu'en est-il vraiment dans les faits ? En 1975, Henri Tissot, directeur de la Bibliothèque Laffont des grands thèmes, une collection en cent volumes qui visait à couvrir « la problématique de l'homme d'aujourd'hui », vous a invité à réfléchir sur « Le mouvement pop », en y dédiant tout le numéro 38. À la question posée dans le cadre de cette entrevue : « Peut-on distinguer une œuvre d'art d'un bluff ? Y a-t-il un sens à vouloir distinguer l'un de l'autre ? », vous avez répondu : « Je crois qu'il faut avoir le courage d'accepter l'idée qu'il n'existe pas de valeur absolue qui puisse définir une œuvre d'art : les valeurs, en effet, sont historiques. On peut

supposer que les œuvres d'art du passé, que nous admirons aujourd'hui, furent du bluff en leur temps, peut-être des imitations d'autres œuvres disparues et qui avaient antérieurement une valeur sacrée. Il se peut bien que la Victoire de Samothrace soit une imitation pop d'une statue bien meilleure que nous ignorons.» Plus loin, dans ce bel ouvrage abondamment illustré, vous abordez la technique de la sérigraphie utilisée par Andy Warhol. Beau débat, nous dites-vous, sur l'idée même du vrai et du faux dans le domaine des arts tant au plan de la valeur à accorder à la copie (série⁶) que de son usage dans la société de consommation. Cinquante ans plus tard, en qualité d'historien vous êtes revenu sur ces questions avec le diptyque *Histoire de la beauté* (2004) et *Histoire de la laideur* (2007). Dans votre texte d'introduction au premier opus, vous écrivez : « Ce livre part du principe que la Beauté n'a jamais été absolue ni immuable, mais qu'elle a pris des visages variables selon la période historique et le pays; et cela concerne la Beauté physique (de l'homme, de la femme, du paysage) mais aussi la Beauté de Dieu, des saints ou des idées... »

On peut donc comprendre à la lecture de ces deux publications que ce qui est vrai dans une époque donnée ne l'est plus dans la suivante. Le vrai et le faux, nous apprenez-vous, fluctuent donc dans le temps. Pour le comprendre encore mieux, vous nous invitez dans plusieurs textes à considérer les théories et conceptions avancées par le mathématicien, géomètre, physicien et astronome italien du XVII^e siècle, Galilée (Galileo Galilei), celles de l'astronome polonais Nicolas Copernic (1473-1543) connu pour sa théorie astronomique selon laquelle le soleil est au centre de l'univers (héliocentrisme), et finalement celles de l'ancien frère dominicain et philosophe Giordano Bruno (1548-1600). Cet homme a révolutionné la pensée humaine sur le monde qui nous entoure; c'est lui le premier à avoir formulé l'hypothèse selon laquelle notre ciel n'est pas un lieu clos: il déclare au XVI^e siècle que bien au contraire, notre planète se situe dans un espace infini! Pour l'époque, c'est un véritable coup de tonnerre qui s'abat sur l'Église, Giordano le paiera de sa vie, brûlé vif à Rome. Il a donc été le premier à penser que l'univers n'avait pas de fin, que des centaines de milliers de soleils comparables au nôtre

existaient, et qu'il était fort probable que notre univers soit peuplé d'autres planètes habitées. La quête du vrai n'est donc pas une entreprise banale, combien de milliers de personnes ont joué leur vie là-dessus et combien d'autres encore ont été entraînées dans l'aventure, sinon dans l'erreur!

En matière de religion, le vrai est nécessairement associé chez la personne croyante au principe de vérité. Prudent et respectueux, tout philosophe que vous êtes, vous ne vous êtes jamais avancé sur le territoire théologique. Toutefois le médiéviste Eco a, pour notre plaisir, lu et commenté des centaines de textes religieux de différentes époques, plusieurs versions de la Bible et une foule d'autres documents des plus éclectiques, allant du Zohar à la Kabbale, des occultistes aux sommes, etc. Un bref aperçu de votre position intellectuelle en la matière est *Croire en quoi?*, une courte série d'entretiens (1995-1996) entre vous et Carlo Maria Martini, évêque cardinal de Milan, la ville où vous habitez.

Dans une entrevue publique⁷ accordée le 16 novembre 2011 au journaliste radiophonique de la CBC Michael Enright, entrevue qui avait lieu dans l'auditorium de la Toronto Public Library, vous avez expliqué brièvement votre fascination pour le vrai et le faux. Vous étiez alors l'invité d'honneur de l'Institut culturel italien de Toronto. Au cours de l'entrevue, Enright pose la question sur ladite fascination, et vous de répondre: «La rationalité peut être ennuyeuse, 2 + 2 égale 4. On ne peut aller plus loin. Par contre, le faux, l'erreur, la mauvaise foi, la stupidité populaire permettent à l'équation de valoir n'importe quoi. On s'étonne chaque fois que l'expression de la bêtise puisse aller à une telle hauteur ou atteindre de nouveaux sommets, encore et encore!» Il faut dire ici que vous êtes très bien documenté sur ce sujet puisqu'une part significative des quelque 50 000 ouvrages qui composent votre bibliothèque personnelle⁸ est consacrée à cela.

Dans *L'expérience des images*, une brève série d'entretiens dirigée par Marc Augé et George Didi-Huberman et publiée en 2011, vous vous êtes confié à Adeline Wrona⁹ et à Frédéric Lambert¹⁰. Au cours de l'entretien, Adeline Wrona pose cette question: «Quel est le paradigme du

faux? et vous de répondre: J'ai été de plus en plus fasciné par le problème du faux. Et si je produis quelque chose de nouveau dans les années à venir, ce sera sur le problème du faux. J'ai écrit un essai sur le faux dans *Les limites de l'interprétation* (1992), où mon problème fondamental est qu'il n'est pas difficile de dire si quelque chose est faux. La difficulté est de dire si quelque chose est authentique. Si on fait une fausse Joconde, avec les techniques contemporaines, c'est très facile de dire s'il s'agit d'un faux. Par contre, de démontrer que celle qui est là au musée du Louvre est vraie... Il y a la foi qui nous aide, la foi dans la tradition. Car oui, si tous les contrôles chimiques prouvent que la toile est d'époque, elle a très bien pu être faite par le cousin de Leonardo da Vinci. Et la véritable, ou elle a disparu, ou elle est ailleurs! Et si elle était immensément plus belle? Donc nous sommes entourés de faux, en ayant tout le problème de définir ce qui est authentique. J'ai commencé alors à m'occuper de faux, de différentes façons. Avant, comment avons-nous construit l'histoire avec le faux? La donation de Constantin, la lettre du prêtre Jean, tout! Toute l'histoire a été produite par le faux. Forcément! Imaginez que vous êtes croyant, et que vous êtes catholique, alors ce que disent les protestants est faux, ce que disent les bouddhistes ou les musulmans est faux, ce que disent les Indiens adorateurs de Manitou est faux! Donc les 90 % des religions du monde sont fausses. Donc le monde est dominé par les 90 % de croyances religieuses fausses. Nous sommes dominés par tout ce que nous dit la presse, et c'est faux; ça ne correspond pas exactement à ce qui s'est passé. Nous avons parlé de l'interview, elle est fautive, parce que c'est l'auteur qui ment, à propos de lui-même. Et la politique? J'ai écrit *Baudolino* (2002), qui est l'histoire d'un faussaire.»

Pour vous, le faux comporte deux aspects opposés. Vous nous amenez d'abord à comprendre qu'il y a le faux qui fait l'histoire, le mythe qui fait grandir l'imaginaire des peuples et des pays, ou qui est source de nouvelles perspectives culturelles. Dans *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne* (1994), par exemple, le sémioticien rapporte ces mots de l'histoire biblique: «Il existait au début une langue donnée par Dieu, grâce à

laquelle Adam connaissait la quiddité des choses, et c'était une langue qui prévoyait un nom pour chaque chose, soit substance soit accident, et une chose pour chaque nom.» Dans cet essai on parle donc, dans un premier temps, du mythe de la langue adamique, une langue unique, parlée et comprise par tous, mais aussi de l'épisode biblique de la tour de Babel, la confusion des langues (*confusio linguarum*). Vrai ou faux, mythe ou réalité historique? Pour y répondre, vous avez écrit *Serendipities – Language and Lunacy, a brilliant illumination of intellectual history* (1999), c'est dans cet essai que vous rapportez d'autres utopies qui ont marqué et façonné l'histoire, à la source de la civilisation occidentale.

Le faux a aussi, pour l'historien des idées que vous êtes, un autre aspect pervers: il crée l'Holocauste. Vous parlez, comme je le mentionne d'entrée de jeu dans cette lettre, de ces textes sulfureux, fruits du travail d'habiles faussaires, dont *Les protocoles des sages de Sion*¹¹. Il s'agit d'un faux des plus sinistres qui se présente comme un plan de conquête du monde, établi par les juifs et les francs-maçons. Cet épouvantable texte a, entre autres, alimenté le délire génocidaire de Hitler dans son plan d'extermination des juifs. Cela est au cœur de votre plus récent roman, *Le cimetière de Prague*. C'est aussi au centre même de votre recueil d'essais: *Construire l'ennemi et autres écrits occasionnels* (publié en anglais en 2012 sous le titre *Inventing the Enemy*). La publication coup sur coup de ces deux livres importants – de véritables sonnettes d'alarme! – vous a permis de remettre de nombreuses pendules à l'heure, entre autres (dans le recueil d'essais), sur l'affaire WikiLeaks et Julian Assange, un autre faux scandale selon vous. Soit dit en passant, ces glauques *Protocoles* alimentent encore et toujours l'action d'individus, de groupes et de partis politiques en 2015, même ici au Canada! Étudier les rapports entre lecteur et histoire, entre fiction et réalité, particulièrement sous cet aspect du faux, nous expliquez-vous dans *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs* (1996), c'est apprendre à déjouer les pièges – innocents ou dramatiques – de leur interprétation: quand cela mène à un pèlerinage à Baker Street sur les pas de Sherlock Holmes ou à Dublin sur les traces de Joyce, on en sourit.

Quand cela conduit, via les *Protocoles de Sion*, au génocide hitlérien, on en frémit.

Ces dernières années, votre critique et votre illustration de l'usage du faux en politique vous a permis de décocher des flèches à l'endroit de l'administration Bush, entre autres, à propos des rapports sur les « armes de destruction massive » en Irak. Ce sont des faux, tout ce qu'il y a de plus faux, fabriqués par les Services secrets américains et qui ont causé la mort de plusieurs centaines de milliers de personnes dans ce pays. Le fait d'avoir grandi dans une Italie fasciste vous a rendu allergique à la propagande et à la désinformation (vos prises de position sur Silvio Berlusconi et son gouvernement en font foi). Pour bien camper le sujet du faux, votre dernier roman s'ouvre sur cette citation de Carlo Tenca¹² : « Parce que les épisodes sont aussi nécessaires, et qu'ils constituent même la partie principale d'un récit historique, nous y avons introduit l'exécution de cent citoyens pendus en place publique, et celle de deux moines brûlés vifs, l'apparition d'une comète, toutes descriptions qui valent pour celles de cent tournois, et qui ont le mérite de détourner comme jamais l'esprit du lecteur du fait principal. »

En plus de cinquante ans, votre parcours a peu ou pas dévié de son objectif premier : le développement et la consolidation de notre sens critique. Cette exigeante posture pédagogique a pris de l'ampleur, d'un texte à un autre, vous permettant ainsi d'être plus que jamais ouvertement en dialogue avec le monde entier. Votre production personnelle et une abondante littérature consacrée à vos travaux en témoignent : chapitres de livre, entretiens littéraires et médiatiques, participations à des colloques, expositions, conférences, etc.

Je suis entré chez vous par *L'œuvre ouverte* (1965). Avec ce texte phare des études en sémiologie, vous nous dites que depuis le début du siècle sont apparues des œuvres qui s'offrent à une pluralité d'organisations : compositions musicales dont les parties sont à enchaîner selon le choix de l'interprète, sculptures mobiles, tableaux informels, jeux sémantiques dont *Finnegans Wake* a fourni le modèle. Ce nouveau type d'œuvres, vous le décrivez et l'enracinez en le confrontant à l'ensemble de la culture contemporaine,

aux sciences qui accordent une importance toujours plus grande au hasard. Ce point de vue, vous le fondez aussi, en vous demandant à partir de la théorie de l'information jusqu'à quel point une œuvre peut s'ouvrir sans cesser d'être communication. Plusieurs dizaines de lectures plus tard de ce seul livre, je sais être entré chez vous par une bonne porte et désormais ne veux plus en sortir.

Je conclurai cette correspondance en citant la finale de «Lettre à mon fils¹³», un texte magnifique que vous adressez à votre fils Stefano. Il établit le programme du père-pédagogue sur le développement de notre sens critique: «Ainsi, cher Stefano, je t'offrirai des fusils. Et je t'apprendrai à jouer à des guerres très compliquées, où la vérité ne se trouve jamais d'un seul côté, où l'on doit signer, à l'occasion, des armistices. Tu te défouleras, dans tes jeunes années; tes idées s'embrouilleront un peu, mais des convictions naîtront lentement en toi. Puis, une fois adulte, tu croiras que tout cela n'aura été qu'un conte: le Chaperon rouge, Cendrillon, les fusils, les canons, l'homme contre l'homme, la sorcière contre les sept nains, les armées contre les armées. Mais si d'aventure, quand tu seras grand, il y a encore les monstrueuses figures de tes rêves d'enfant, les sorcières, les kobolds, les armées, les bombes, les mobilisations générales, peut-être que tu auras acquis une conscience critique à l'égard des fables, et que tu apprendras à te mouvoir de façon critique dans le monde réel.»

Plus que jamais cette «capacité de se mouvoir de façon critique dans le monde réel» fait de plus en plus défaut dans la société où je vis et la chose me désole au plus haut point, je tenais à le partager avec vous. En vous remerciant de votre attention, je vous prie, cher Umberto Eco, d'agréer l'expression de mon admiration la plus entière.

Chaleureuses salutations,

Luc Quintal

1. Né en Italie en 1932, Umberto Eco est un essayiste, linguiste, sémiologue, professeur, journaliste, romancier et un important pionnier de la sémiotique. Docteur en philosophie faisant autorité sur l'œuvre et la pensée de Thomas d'Aquin, il commence sa carrière à la télévision. Cette expérience l'amène à se pencher sur la culture de masse. Universitaire renommé, il est notamment titulaire de la chaire de sémiotique et directeur de l'École supérieure des sciences humaines à l'Université de Bologne. Il est l'auteur de nombreux essais sur la linguistique, la sémiotique, l'esthétique et la culture de masse. Il est également président de l'International Center for Semiotic and Cognitive Studies et cofondateur de l'Institut international Transcultural.

2. Je recommande fortement la lecture de l'œuvre, si possible en anglais et en français (ou en italien) pour mesurer concrètement l'ampleur de la contribution du sémioticien doublé du philosophe. Umberto Eco a la générosité d'écrire des textes originaux dans chacune de ces trois langues et il accorde un soin minutieux à la traduction de ses ouvrages. Ses introductions et ses notes à la traduction dans l'une ou l'autre des langues sont chaque fois substantielles. Un bel exemple: *Interpretation and Overinterpretation* (Cambridge University Press, 1992) n'est pas la traduction des *Limites de l'interprétation* (Grasset et Fasquelle, 1992).

3. Bibliophile depuis l'âge de 50 ans, Umberto Eco possède une collection de livres rares comportant plus de 1 200 titres.

4. *Mythologies*, Éditions du Seuil, coll. Point-essais, Paris, 1970.

5. Sur le champ sémantique de la parodie, il est pertinent de lire: Umberto Eco, V. V. Ivanov et Monica Rector, *Carnival!*, édité par Thomas A. Sebeok, Walter de Gruyter, coll. Approaches to Semiotics, vol. 64, 1984.

6. Sur le concept de série et d'originalité, il faut obligatoirement lire la préface d'Eco au roman *Tristano* de Nanni Balestrini, publié en 2014 aux éditions Verso. Grâce aux technologies nouvelles d'impression chaque exemplaire est unique (numéroté). Chaque ouvrage en langue originale (italien) est l'une des 109 027 350 432 000 variations possibles du texte!

7. L'entrevue est disponible sur YouTube.

8. L'historien-bibliophile Eco en fait collection pour nourrir ses travaux en la matière.

9. Professeure des universités à l'Université Paris Sorbonne (Celsa, Paris 4).

10. Sémiologue et professeur à l'Institut français de presse (IFP) de l'université Paris 2 Panthéon-Assas et directeur du laboratoire de recherche sur la langue imparfaite des images du Centre d'analyse et de recherche interdisciplinaire sur les médias (CARISM).

11. Will Eisner, *The Plot. The Secret Story of the Protocols of the Elders of Zion. With an Introduction by Umberto Eco*, W.W. Norton and Company Inc., New York, 2005.

12. *La ca' dei cani, cronaca milanese del secolo XIV, cavata da un manoscritto di un canattiere di Barnabo Visconti*, Milan, avec les types de Borroni et Scotti, 1840.

13. *Pastiches et postiches*, traduit de l'italien par Bernard Guyader, Éditions 10/18, Paris, 1998.

NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES

MARIE-CHRISTINE ARBOUR habite Montréal. Elle a étudié la littérature, la philosophie et les classiques. Six de ses romans ont été publiés ainsi que de nombreuses nouvelles. Elle a aussi écrit en anglais.

STÉPHANIE BRAQUEHAIS, née en 1979, est journaliste et écrivain. Elle vit au Kenya depuis 10 ans et a publié une nouvelle de fiction, *Les murs*, aux éditions Lunatique en mai 2015, une biographie de Bibiana Mbushi, *Je ne suis pas un Talisman*, aux éditions Michel Lafon en 2012 et un carnet de voyage, *Paris-N'djamena allers retours*, aux éditions l'Harmattan en 2009.

PATRICK BRISEBOIS, né le 25 juillet 1971 à Verdun, est l'auteur des romans *Que jeunesse trépassé*, *Trépanés*, *Chant pour enfants morts* (Le Quartanier), *Catéchèse* (Alto) ainsi que d'un recueil de poèmes, *Carcasses au crépuscule* (L'effet pourpre). Son nouveau roman devrait paraître avant 2025.

MAUDE DÉRY est une jeune auteure de Québec qui termine un doctorat en littérature à l'Université Laval. Son premier recueil de nouvelles, *Sur le fil*, a été finaliste du Prix des lecteurs Radio-Canada 2014. Elle a déjà enseigné la création au niveau universitaire et anime actuellement des ateliers d'écriture pour les bibliothèques de Québec.

CHRISTIANE DESROSIERS est née dans les Cantons de l'Est et vit à Lachine. Passionnée de sciences et d'écriture, elle se dit que rien ne vaut une bonne dose d'esprit de contradiction pour mieux aborder le monde. Elle a publié dans les revues *Mœbius* et *Le Passeur*. En septembre 2014, elle s'est mérité le 1^{er} Prix de la rivière Ouelle de la Société du roman policier de Saint-Pacôme pour sa nouvelle *Ma vie à géométrie variable*.

ANTONIO DOMÍNGUEZ LEIVA (Madrid, 1971) est maître de conférences habilité et professeur en études littéraires à l'UQAM. Il est spécialiste de l'histoire culturelle de la cruauté et de l'érotisme, ainsi que de la culture populaire. Il a écrit une dizaine d'ouvrages et plus d'une centaine d'articles sur des sujets aussi variés que les mangas post-humains, le mexico-terror, les putti ou le dinosaure porn.

JULIE DUGAL vit à Montréal. Elle travaille au département de la recherche de Radio-Canada. Elle a publié dans plusieurs revues littéraires, dont *Virages*, *Mœbius*, *Zinc*, *XYZ* et *Lurelu* (1^{er} prix au Concours littéraire 2014, catégorie 10 ans et plus). On peut aussi la lire sur le site leplancherquicraque.com.

NICOLAÏ FEUILLARD est né à Paris en 1978. Il a écrit huit livres (romans et recueils de contes ou de nouvelles), collaboré à l'ouvrage historique *Le Lycée Charlemagne au Marais* (1804-2004), publié en 2004, et fait paraître des textes dans *La Revue Littéraire* de Léo Scheer et la revue *Coalitar*. Ses « obsessions charmantes », pour reprendre un mot de Flaubert, ont pour noms Borges, Stendhal, Proust ou encore Dostoïevski.

ANDRÉ GERVAIS a enseigné à l'Université du Québec à Rimouski (1984-2007) et publié depuis 1974 plus de vingt-cinq livres comme auteur (*Quatre-vingt et une reprises*, 2005; *Soit un toit*, poèmes et proses, 2011) ou comme éditeur (Luc Lacourcière, *Essais sur Émile Nelligan et sur la chanson populaire*, 2009; Louky Bersianik, *L'écriture, c'est les cris. Entretiens avec France Théoret*, 2014).

NADIA GOSSELIN termine des études universitaires en littératures française et québécoise en 2001; elle décroche quelques années plus tard un diplôme de 2^e cycle en enseignement collégial. Son premier roman est édité en 2008, chez Guy Saint-Jean Éditeur, sous le titre de *La gueule du Loup* et son second, *L'amour n'est rien*, paraît aux Éditions Les 400 coups en janvier 2012.

CÉCILE-MARIE HADRIEN vit en France. Elle a œuvré comme designer textile dans la couture parisienne avant de se consacrer à l'art-thérapie. A publié des textes et nouvelles dans les revues: *Brèves*, *Rue Saint-Ambroise*, *La Femelle du Requin*, *L'Encrier Renversé*, *Filigranes*. Également plasticienne, elle aime les techniques fluides: encres et aquarelle et les graphismes très précis au feutre.

ANDRÉ HAMEL est né à Grand-Mère en 1944. Il a étudié la sociologie à l'Université de Montréal et l'a brièvement enseignée au Cégep de Shawinigan. Mais il a surtout rédigé des recueils, aujourd'hui oubliés, de procédures depuis longtemps obsolètes: de l'opération des ponts roulants dans la production de l'aluminium à la pratique du Kaizen dans la fabrication et l'assemblage des moteurs d'avion.

GENEVÈVE HARVEY est traductrice. Passionnée de littérature, elle s'est mise à l'écriture il y a quatre ans. Il s'agit de sa première publication.

CARL-KEVEN KORB. J'ai 28 ans, je suis Saguenéen, je vis à Montréal. J'ai été manœuvre de moulin à scie, manœuvre de chantier forestier, batteur de groupes de death métal, organisateur de spectacles, aiguiser-polisseur de marteaux de foreuse, etc., mais je suis écrivain. Je monte parfois sur scène pour dire des choses. On peut me lire dans différentes revues, dont *Le Sabord*, *Brèves littéraires*, *La Bonante*, *L'inconvénient*, *Mœbius*, *Rue Saint-Ambroise*, *Virages*, *Zinc*, ainsi que dans les collectifs *La fuite*, *Des nouvelles de Gatineau* et *Sornettes ou vérité?* On m'a décerné des distinctions dont celles de finaliste au Prix du récit Radio-Canada et, deux années consécutives, lauréat du Prix du jeune écrivain francophone.

JENNIFER LABRECQUE. J'ai 25 ans et je suis originaire de Saint-Georges de Beauce. J'ai toujours eu une telle passion pour la lecture et l'écriture (merci à mon parrain) que, tout naturellement, j'ai suivi un cursus en culture et création au Cégep de Saint-Hyacinthe, où j'ai obtenu mon diplôme en 2010. Trois de mes textes ont été publiés dans une revue culturelle étudiante, ainsi que dans un recueil de nouvelles.

FANNIE LANGLOIS est née le 28 janvier 1975 à Lasalle. Détentrice d'une maîtrise en création littéraire de l'UQAM, elle a publié le roman *Une princesse sur l'autoroute* aux Éditions Triptyque en 2010 et un récit poétique intitulé *L'urne voilée* aux Éditions Varia en 2004. Plus récemment, elle a publié des nouvelles dans les revues *Mœbius* et *XYZ*.

FRANÇOIS MARTIN est titulaire d'un baccalauréat et d'une maîtrise en lettres de l'Université du Québec à Trois-Rivières, ville où il a été tour à tour archiviste, libraire et critique littéraire. Récipiendaire en 2010 du prix Clément-Marchand et en 2015 du premier prix littéraire Thérèse-Denoncourt, il travaille actuellement à son premier recueil de nouvelles.

CHRISTINE MONOT vit et travaille à Paris où elle a publié dans les revues *Brèves* et *La Passe*. A fait paraître des nouvelles et des traductions dans *El Signo del Gorrión*, *Un Ángel más* et *Los Infolios*. Pense qu'elle n'arrêtera jamais d'écrire ni complètement de fumer. Garde un pied en Espagne.

JULIUS NICOLADEC, déchargé, par suite de dépassement de la date de péremption, de la mission donquichottesque « d'enseigner » la philosophie en France, entre autres occupations hétéroclites, écrit désormais nouvelles et essais divers, autour du site nicoladec.fr. Une autre manière de raconter des histoires pour flâner autour des choses...

ELSA PÉPIN, journaliste, animatrice et auteure, a été recherchiste pour les émissions littéraires de Radio-Canada, critique, chef du pupitre des arts de la scène au journal *Voir*, chroniqueuse et animatrice à la télévision, entre autres pour l'émission littéraire *Rature et lit*. Elle a publié un recueil de nouvelles, *Quand j'étais l'Amérique* (Quai n° 5, 2014) et dirigé le collectif *Amour et libertinage par des trentenaires d'aujourd'hui* (Les 400 coups, 2011).

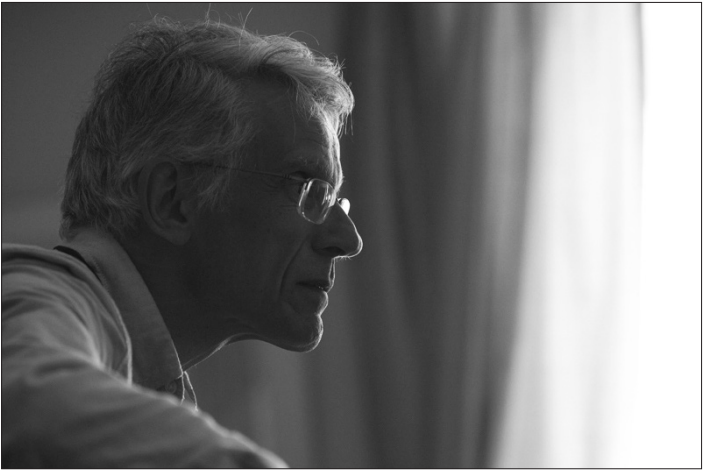
LUC QUINTAL a travaillé dans l'édition auprès de Jacques Lanctôt, Jean Royer, Gaston Miron, Alain Stanké et plusieurs autres, à titre de libraire, de lecteur puis de secrétaire d'édition, en plus de ses multiples engagements bénévoles dans différentes sphères de la société. Il a publié aux Éditions Trois-Pistoles en 2015 *Maria Labrecque Duchesneau, une femme au cœur des familles agricoles, le récit d'une vie hors du commun*.

DIANE-ISCHA ROSS est quinzîémiste, essayiste littéraire, poète, surtout poète, portée sur le journal intime d'écrivains. Des revues d'ici et d'ailleurs et les Éditions Triptyque publient sa poésie. Elle a participé à des lectures à la radio et au FIL, à des colloques, a collaboré à des œuvres musicales. Elle vit à Longueuil son histoire de grande enfant lettrée, éperdue d'aimance, polie, gavroche, fantasque et timide. Elle a reçu le prix Rina-Lasnier en 2005. Son plus récent recueil de poèmes : *Les jours tigrés* (Triptyque, 2015).

GHISLAIN TASCHEREAU est un touche-à-tout qui jongle dans le milieu artistique depuis plus de 25 ans. Il est comédien, narrateur, auteur et réalisateur. À la télévision et à la radio, il a surtout œuvré avec le groupe humoristique Les Bleu Poudre, qui ont notamment réussi à obtenir un entretien téléphonique avec le pape Jean-Paul II et la reine Élisabeth II. Il est également l'auteur de six romans dont *TAG* (2014) et *Étoiles tombantes*, qui vient de paraître.

MARIO VIVIER, né à Montréal en 1962, a étudié l'histoire et les sciences politiques à l'Université de Montréal et à la Sorbonne, à Paris. Il a exercé plusieurs métiers dont ceux de libraire, de documentaliste et d'agent consulaire. Après *Lambidextre* (2004) et *Les boucs* (2006), tous deux publiés chez Lanctôt Éditeur, il publie en 2014, chez Triptyque, *Dieu et le docteur Grubbel*.

LES YEUX FERTILES



© Les Films Séville

BERNARD ÉMOND

L'amour du monde après tout

Entretien avec Elsa Pépin

Il est de ces rencontres artistiques qui s'imposent comme la réunion d'âmes sœurs. Ainsi en est-il de Bernard Émond et d'Anton Tchekhov, observateurs méticuleux de la vie humaine dont les œuvres en tracent les contours complexes et ambigus. Le premier adapte un récit du second dans *Le Journal d'un vieil homme*¹, un film en continuité avec la filmographie du réalisateur, empreinte d'une fragile humanité et soucieuse de transmettre ses infinis questionnements, menant naturellement à la finesse d'analyse et à la douce mélancolie de Tchekhov. Il n'est pas surprenant qu'Émond, auteur d'une dizaine de films dont une trilogie remarquable illustrant les vertus théologiques de la foi, de l'espérance et de la charité (*La neuvaine*, *Contre toute espérance*, *La donation*), puis un film sur la transmission (*Tout ce que tu possèdes*), s'attaque à présent au thème de la mort. Pour sa première adaptation littéraire au grand écran, la nouvelle *Une banale histoire* était tout indiquée pour lui. Un illustre professeur atteint d'une maladie incurable découvre que, malgré une vie pleine et une réussite professionnelle, quelque chose lui manque. Cachant à ses proches qu'il est condamné, il ressasse de noires pensées tout en continuant à vivre et à aimer, malgré tout. Le réalisateur entre dans la maison tchekhovienne un peu comme s'il rentrait chez lui.

Bernard Émond a aimé les pièces de théâtre de Tchekhov depuis l'adolescence, mais n'a découvert ses récits que vers l'âge de 40 ans. « Quand je suis tombé là-dedans, je n'en revenais pas! C'est tellement extraordinaire! Il est un conteur formidable, mais en plus, il y a quelque chose dans le mélange d'ironie et de compassion et dans l'attention au monde qui me paraît vraiment juste. Je n'ai jamais l'impression que ses personnages sont des caricatures, des vecteurs de sens. Ce sont des gens. On sent chez lui le médecin qui a côtoyé toutes sortes de gens. »

Anthropologue de formation, documentariste avant de se consacrer au cinéma de fiction, Émond se révèle aussi un observateur attentif de l'être humain et de son insaisissable vérité. « La vie est complexe, lance Émond. Chez Tchekhov, on est toujours dans les demi-teintes. C'est aussi ce qui fait la mélancolie tchekhovienne, parce qu'il aimait la vie – il faut lire sa correspondance pour s'en rendre compte – mais il y a aussi chez lui une tristesse profonde. Ce mélange est formidable parce qu'il ressemble à la vie. S'il n'y avait pas l'amour de la vie, de la nature, des gens, Tchekhov serait terrible, et s'il n'y avait pas le côté critique, doux-amer, ce serait moins intéressant. Tchekhov est tout sauf naïf! »

Écrite alors que Tchekhov n'avait que 35 ans, *Une banale histoire* pose un regard sur la vieillesse qui n'a rien de réducteur, laissant au lecteur la liberté d'interpréter ce qui fait la valeur d'une vie. Complexe est le personnage de Nicolas (interprété par Paul Savoie), âgé de 70 ans, qui écrit son journal alors qu'il sait qu'il ne lui reste plus que quelques mois à vivre. Professeur de science bardé de prix et de reconnaissances, l'homme enseigne encore mais se sent dépérir, devenu insomniaque, aux prises avec de terrifiantes angoisses devant la mort et détaché de sa femme et de sa fille adolescente. Arrivé en fin de parcours, il constate que quelque chose lui a peut-être manqué.

Ma passion pour la science, mon désir de vivre, [...] et mon aspiration à me connaître moi-même, toutes mes pensées, tous mes sentiments, toutes les idées que je me fais de chaque chose, manquent de l'élément de liaison qui en ferait un tout. [...] Et faute de cela, il n'y a rien².

Nicolas a mené une existence utile et remplie, mais au crépuscule de sa vie, tout se complique. « C'est un curieux bilan, précise Émond, parce qu'il ne faut pas généraliser: il s'agit d'un personnage. Tchekhov n'est pas en train de dire qu'à l'heure des bilans, quand on perd la santé, tout fout le camp. Il dit que cet homme-là, dans sa situation, représente une de nos vieillesse possibles. Je peux très bien mourir dans la rue tout à l'heure, poursuit Émond, ou comme Pierre Vadebonceur: écrire jusqu'à 80 ans, passer une semaine à l'hôpital et mourir dans la plénitude de mes moyens. Qu'est-ce qu'on en sait? Tout ce qu'on peut espérer, c'est d'être assez fort pour continuer à aimer la vie et je pense que cet homme-là y parvient. »

Si Nicolas peut regarder derrière lui, satisfait de ce qu'il a accompli, il en est autrement pour Katia (jouée par Marie-Ève Pelletier), sa fille adoptive pour laquelle il éprouve une

tendresse particulière. Souffrant d'un mal-être indéfinissable, Katia a abandonné sa carrière de comédienne et se trouve désorientée, cherchant de l'aide auprès de Nicolas, impuissant à la secourir. Émond s'est longtemps interrogé sur le sens du désistement du père, qui refuse de guider Katia, pour en déduire qu'il s'agissait d'un acte d'amour. « Il la laisse libre, alors qu'il aurait très bien pu faire le père culpabilisateur. Mais il y a aussi son terrible constat : il réalise qu'il y a des gens pour qui on ne peut rien même si on les aime. » Jamais tranché, Tchekhov crée, à l'instar d'Émond, des personnages qui vivent entre la peur, le désœuvrement et un amour lumineux.

Tchekhov, notre contemporain

La nouvelle de Tchekhov date de 1889, pourtant, le film que nous propose Émond s'avère hautement actuel. Pour Émond, l'histoire de l'illustre professeur ayant récolté tous les honneurs et qui, au soir de sa vie, se trouve devant un vide vertigineux, est d'autant plus actuelle à notre époque obsédée par la performance et la réussite. « On dirait que le récit a été écrit hier matin. Il existe un parallèle entre notre monde actuel et la situation de la Russie du XIX^e siècle, alors qu'un ordre s'écroulait. Je pense que Tchekhov, comme nul autre, a senti les fissures de la société tsariste et le désarroi des intellectuels. Dostoïevski voit les malheurs de sa société mais suit le courant historique de la religion orthodoxe, de la fidélité au tsarisme. Tolstoï est plus compliqué, mais il y a quelque chose de l'ordre de la foi dans sa confiance aux valeurs terriennes. Tchekhov est beaucoup plus notre contemporain. »

Fidèle à la nouvelle de Tchekhov dont il a transposé le contexte dans le Québec contemporain, Émond reste proche du texte original, ayant fait le choix de conserver la narration à la première personne. La forme du journal intime, que certains qualifieront de peu cinématographique, plaît au réalisateur. « Il y a plein de films narrés à la première personne que j'adore, précise-t-il. C'est une possibilité que j'ai même voulu accentuer, avec le premier plan du film où on voit Nicolas écrire à son bureau. J'ai assumé mon choix. » L'emploi de cette narration permet en effet de faire entendre la voix de l'auteur, transmise littéralement.

Respectant la structure de la nouvelle, Émond signe un de ses films les plus classiques dans sa forme. « C'est vrai que dans la plupart de mes films précédents, il y avait un jeu avec la temporalité qu'on ne retrouve pas ici, mais j'ai du plaisir à

accompagner le spectateur avec un narrateur. On aime se faire raconter des histoires. Il ne reste plus rien à transgresser de toute façon!»

Ce qui compte le plus pour lui, ce sont les acteurs devant la caméra. Leur jeu dépouillé les rapproche ici des personnages tchekhoviens dans leur intemporalité. «Paul Savoie et Marie-Ève Pelletier sont avant tout des acteurs de théâtre qui se sont glissés dans la façon que j'ai de voir le travail du comédien au cinéma : le maximum d'expression dans le minimum d'encombrement. Le cinéma permet ça. J'ai souvent vu Paul Savoie au théâtre, qui me renverse, et je savais qu'il jouerait Nicolas. Quant au rôle de Katia, j'ai vu plusieurs actrices en audition, mais Marie-Ève Pelletier était une actrice pour moi. Elle a saisi les contraintes du cinéma comme si elle avait fait ça toute sa vie.»

Sage dans sa forme, sobre par le jeu de ses acteurs, certes, le film s'avère cependant d'une complexité psychologique qui fait mentir le titre choisi par Tchekhov. Derrière la *simplicité* de cette *histoire* se cachent les méandres de l'âme humaine et de la société. À travers son adaptation, Émond réactive plusieurs questions qui traversent sa filmographie, comme celle de la transmission abordée dans une discussion animée entre Nicolas, Katia et son ami Michel Murray (Fiodorovitch chez Tchekhov, interprété ici par Patrick Drolet). Ce jeune professeur désillusionné lance une charge violente contre l'éducation et la culture québécoise, égratignant au passage PKP, le Cirque du Soleil et Céline Dion. En face de cette attaque, Nicolas résiste, défendant l'humain malgré tout, bien qu'on sente sa profonde ambivalence. «Le discours de Michel Murray est très proche de ce que le professeur Fiodorovitch de Tchekhov dit de la culture russe, souligne Émond. Ce que j'aime beaucoup, c'est la colère de Nicolas, parce qu'il peut très bien penser que ce que dit Michel n'est pas faux, mais il résiste et dit que le désir d'apprendre demeure intact. Pour moi, Nicolas serait un modèle dans son refus du cynisme. Il y a tant de gens cyniques de ma génération! Je suis résolument du côté de Nicolas sur cette question-là, mais il faut que je me force, parce que je trouve que la réalité contemporaine est dure à porter. J'ai le sentiment qu'on se trouve à une époque charnière où il y a des attaches avec le passé qui se rompent, des transmissions qui ne se font pas. J'hésiterais à parler de dégénérescence culturelle parce qu'il y a sans doute de nouvelles formes de pensée et d'art que je ne connais pas, mais il y a certainement une rupture qui

m'attriste profondément. Que des jeunes étudiants en cinéma ne connaissent ni Kurosawa ni Dreyer me fait mourir. Moi je veux bien qu'on réinvente Balzac à toutes les époques mais je pense que c'est du temps perdu! Retrouver la beauté du monde est essentiel pour la suite des choses, pour la suite du monde, mais c'est un effort. La lecture des journaux me jette chaque matin dans une sorte de fureur.»

Pourtant, on ne peut écouter la tirade de Murray sans penser que le réalisateur juge cette critique nécessaire, malgré son radicalisme. «Absolument. Il faut attaquer les PKP de ce monde, mais je trouve terrible de prétendre que la jeune génération ne fera rien. Avec la rupture de la transmission, il est tentant de penser que la culture s'arrête avec nous, mais il faut se rappeler qu'après le Moyen Âge, il y a eu la Renaissance. On fait souvent des analogies entre notre époque et les années 1930, mais quarante ans après c'était l'avènement de l'État-providence. Il faut avoir une conscience du long terme et un amour du monde malgré tout.»

Parvenu au dernier quart de son existence, Émond refuse le cynisme, parce qu'il «ne veut pas passer le reste de [s]es jours à haïr», mais ne se défend pas de la nostalgie et de la mélancolie qui teintent *Le Journal d'un vieil homme*, film grave résolument porté par l'amertume de Nicolas. Même s'il demeure optimiste, porteur d'un certain espoir, Nicolas échoue à convaincre Katia et Michel que tout n'est pas perdu. On peut y voir une défaite du personnage ou la lucidité d'un certain auteur russe qui refusait les raccourcis. «Si Nicolas réussissait à les convaincre, ça nous conduirait peut-être à sous-estimer la difficulté de la tâche qui nous attend», lance Émond, un sourire amusé.

Chez Tchekhov, rien n'est jamais facile parce qu'il s'agit de questions humaines et existentielles, des domaines où les solutions ne se trouvent pas mais se cherchent. Heureusement, au milieu du désarroi de Nicolas, désarmé et seul devant la mort, son amour pour Katia semble rester intact, comme une lumière qui demeure allumée au cœur des ténèbres. Peut-on dire que l'amour sauve Nicolas? «Son attention au monde le sauve, précise Émond, mais l'amour n'est qu'une forme d'attention au monde. Ce n'est pas vrai que l'amour triomphe de tout, mais l'attention au monde, aux êtres, elle, subsiste. Comment voulez-vous mener une lutte écologiste si vous n'êtes pas attentif au monde, si la beauté du monde ne vous renverse pas, si sur la pointe à l'île Verte vous ne regardez pas

Cacouna en disant non, si vous n'êtes pas sensible à la lumière sur le fleuve, au visage de votre enfant? Je pense que c'est une condition nécessaire.»

Nicolas constate pourtant que l'essentiel lui a peut-être manqué. On pense évidemment à l'absence de Dieu, qui n'est pas nommée dans le récit, mais qu'Émond suggère dans son film en indiquant «l'absence de quelque chose de plus grand que nous». Ce qui a fondé et donné un sens à la vie du professeur se trouve plutôt de l'autre côté du spectre, dans le rationalisme scientifique auquel il a voué un culte. Dans un passage du récit de Tchekhov, transposé dans le film, Nicolas nous livre un discours passionné sur la science.

Comme il y a vingt ou trente ans, aujourd'hui encore, devant la mort, seule la science m'intéresse. En rendant le dernier soupir je croirai quand même que la science est ce qu'il y a de plus important, de plus beau et de plus utile dans la vie de l'homme, qu'elle a toujours été et sera toujours la plus haute manifestation de l'amour et que c'est par elle que l'homme vaincra la nature et se vaincra lui-même. Cette foi est peut-être naïve et mal fondée, mais ce n'est pas ma faute si c'est cela, et pas autre chose, que je crois; je ne puis la vaincre en moi³.

Avouant d'un côté son amour indéfectible pour la science, de l'autre, sa désolation face au manque profond qui l'habite, Nicolas constate-t-il l'échec du matérialisme? «Je pense qu'il y a ça chez Tchekhov et probablement dans mon personnage aussi, mais la science est aussi une forme d'attention au monde, précise le réalisateur. On ne parle pas de la technoscience, mais de l'entreprise scientifique de compréhension du monde, qui est une forme d'amour. Je me sentirais assez prêt de l'idée que la raison ne peut pas tout, ce qui ne veut pas dire que je sois un grand fan de l'irrationnel. C'est un des aspects du récit qui m'a intéressé, parce que par rapport aux questions de sens, il n'y a pas de réponse. La croyance peut en donner une, mais du point de vue où je me place, ce n'est pas la bonne. Je pourrais me sentir assez proche de la position de Pierre Vadeboncoeur, qui disait qu'il avait la foi mais qu'il n'était pas croyant. La foi se définirait comme une sorte d'émerveillement devant le mystère. Je pense que l'idée que la raison n'épuise pas le monde peut nous faire aimer encore davantage. Le mystère d'être là est une source d'émerveillement qui manque peut-être à Nicolas.»

De la pellicule à la page

Le Journal d'un vieil homme est le premier film adapté d'une œuvre littéraire par Émond, or ses précédents films avaient déjà une touche littéraire. « C'est un cinéma de lecteur, répond-t-il. J'ai passé plus de temps à lire qu'à faire n'importe quoi d'autre dans ma vie. » À l'instar des films dont il signe le scénario, celui-ci renvoie aux grandes questions de l'existence : la compassion humaine, le vieillissement, l'angoisse de la mort. Émond fait résolument un cinéma existentiel et philosophique qui est plutôt rare par les temps qui courent. « En effet, mais il y a eu des grandes époques où ce n'était pas le cas : à travers le cinéma de Rossellini, de Bergman ou plus récemment de Kieślowski (à l'origine de la trilogie *Bleu, Blanc, Rouge*) le cinéma posait des questions de cet ordre-là. À travers mes films, je veux m'approcher du monde, parler des questions qui me préoccupent et sont à mes yeux importantes et aussi sans réponse. D'ailleurs aucun de mes films ne se termine sur une conclusion tranchée. On demeure dans le doute. Il y a toujours une ouverture, parce que je ne pense pas qu'il y ait de solution aux problèmes humains. Poser ces questions augmente toutefois notre attention au monde. »

Le grand lecteur dit avoir adoré sa première expérience d'adaptation littéraire. « C'est un beau texte que je n'aurais pas pu écrire. Adapter un texte de cette qualité, c'est comme être grand-père, assure celui qui a plusieurs petits-enfants : tu as tout le plaisir et pas de responsabilité, si ce n'est d'être fidèle au sens. Je dois avouer que je me suis mis à beaucoup envier les metteurs en scène de théâtre qui pigent dans le vaste répertoire. »

Pense-t-il que le cinéma gagnerait à mettre en film davantage d'œuvres littéraires ? « Les cinéastes gagneraient certainement à lire des grandes œuvres ! » lance Émond, qui s'est déjà amusé à faire une liste des nombreux films adaptés de livres. « Les Shakespeare de Kurosawa sont impérissables, mais il y a plein de mauvaises adaptations et, parfois, des trucs étonnants. Je pense au plus beau film d'Atom Egoyan, *The Sweet Hereafter*, adapté du roman de Russel Banks. J'ai tellement été surpris en lisant le roman après, parce que tous les effets de structure sont le travail du réalisateur. »

Émond rêve un jour de faire un long métrage constitué des scènes de ses romans préférés. « Il y a par exemple un passage dans *Le pavillon des cancéreux* de Soljenitsyne où un des patients est amoureux d'une patiente qui l'emmène dans un

placard, lui met une main sur son sein et lui dis : « Touche. Il ne sera plus là demain. » *La Héronnière* de Lise Tremblay ferait aussi un très beau film. Pour moi, il y a quelque chose dans la littérature qui est absolument irremplaçable, mais il y a aussi quelque chose d'irremplaçable dans le cinéma. Entre les deux, mon cœur balance ! »

Le choc des deux mondes permet parfois d'éblouissantes rencontres, comme celle que nous propose *Le Journal d'un vieil homme*.

1. Bernard Émond, *Le Journal d'un vieil homme*, ACPAV, 2015.

2. *Une banale histoire*, in Anton Tchekhov, Œuvres II, Bibliothèque de La Pléiade, p. 736.

3. *Op.cit.*, p. 688-689.

CÉLYNE FORTIN

*Wabakin ou Quatre fenêtres sur la neige*¹ (avec dix [sic: onze] photos et treize dessins de l'auteure), poésie
Les Heures bleues, 2013, 87 p.

Du paratexte au texte et retour, pour entrer. Il faut avoir lu (et relu) le texte pour se rendre compte que le paratexte nombreux est remarquablement distribué. Il n'est évidemment pas nécessaire de connaître la maison référentielle dans laquelle, chaque hiver de 2008 à 2013, l'auteure est allée écrire les poèmes de ce recueil, prendre les photos et faire les dessins qui illustrent ce livre.

On entre d'abord par la fenêtre de la première de couverture, une fenêtre dans un mur blanc au pied duquel poussent des broussailles. C'est une métaphore de l'œil : l'iris (fenêtre), la sclérotique (mur), les cils (broussailles). Les lignes de force des rideaux, retenus de chaque côté du cadre, « dessinent », « inscrivent », « écrivent » la première lettre du titre : *Wabakin*, ancien nom algonquin de La Sarre, alors un village, maintenant une ville, de l'Abitibi.

On ouvre le livre et on rencontre deux dédicaces imprimées :

à René
pour son soutien quotidien

à Cécile
pour son accueil sans condition

Il faut aller jusqu'à la fin du livre pour apprendre qu'il s'agit du « mari-éditeur » et de la sœur de l'auteure. Et les rimes surgissent : « la sérénité du paysage » / *Cécile* / *cils*, René / « La Sarre qui m'a vue naître » / *fenêtre*, *quotidien* / *condition*.

Enfin, on entre par une porte à trois fenêtres sans rideau :

La Sarre-Wabakin.
Là où « il y a des montagnes de bois durs » .
Là où il m'était impossible de grandir.
Mais là où je reviens écrire.

Et pour arriver à cette porte, il faut emprunter le petit chemin – ni fenêtre ni porte – qui y mène, dûment pelleté. La narratrice y entre d'y être déjà entrée, et le lecteur, par les photos, y est déjà par cette fenêtre de la 1^{re} de couverture, puis, à rebours, par ces deux photos de la « Fenêtre 1 » qui est surtout un long poème.

La narratrice, disent le texte et le paratexte, *est* l'auteure, et son nom offre le choix de rimer avec le nom ancien de la ville, qu'on le prononce en /ine/ comme dans « Célyne » ou en /in/ comme dans « Fortin ». Et le titre de celle qui la reçoit, « ma grande sœur Cécile », rime avec le nom actuel de la ville : *ma sœur* / *La Sarre*. Et « La Sarre-Wabakin », par son trait d'union, fait que se rejoignent autant l'enfance et l'âge adulte des deux hôtes que les deux hôtes elles-mêmes.

Et, comme les flocons, les rimes se répercutent d'une épigraphe à l'autre : le /ine/ de « Célyne » dans celui de « Martine », le /in/ de « Fortin » dans celui de « Molin », le /aba/ et le /ac/ de « Wabakin » dans le /oca/ de « Locke Hart » ou le /coba/ de « Kobayashi ».

La description des mouvements, des densités, des configurations des flocons constitue une bonne part des poèmes de ce recueil. Autant ceux qu'on voit au sol par telle fenêtre aux rideaux non retenus ou retenus, que ceux dont on précise,

dans le cadre de telle « Fenêtre », le trajet du ciel au sol dans tels dessins et dans tels poèmes, par des anthropomorphisations.

Entre le blanc et le gris et jusqu'au moment où « tombe le noir sur mes yeux », il peut arriver ceci :

*Et soudain à travers le brouillard
une lumière blanche surgit.
Pas une lumière blafarde.
Une lumière blanche qui fait paraître
plus pâle le gris du ciel
plus blanche la neige blanche.
Une lumière qui sourd de la vastitude
de la demi-sphère céleste
visible en ce pays.*

*Une lumière éclairante.
Une lumière qui entre partout.
Une lumière qui visite tous les coins d'ombre.
Une lumière qui met à nu
toutes les souffrances.*

*Et le Requiem de Karl Jenkins
vient faire vibrer cette lumière
pour la faire frissonner
dans toutes les cellules de mon être.*

Bien qu'on soit ici à la limite du ciel de la météorologie (en anglais : *sky*) et du ciel de la théologie (en anglais : *heaven*²), il suffit de relire pour bien voir que l'un ou l'autre des parents de l'auteure « ou ce qui en reste / n'est pas au ciel (de la théologie) / mais dans la terre » actuellement recouverte de neige, celle qu'on voit par telle fenêtre (proposée par la photographe) ou « Fenêtre » (proposée par la poète), celle qui rime avec « mon être », comme la « vastitude » (du ciel de la météorologie) se joint à ma « sœur » pour composer le nom *Vasseur*, l'auteure de l'épigraphe de cette « Fenêtre », justement, dans laquelle tel *la* se lit « T'aimer est un imprévisible parcours », où « visible », à son tour, rime avec « visite ».

Et c'est lorsqu'elle est en visite chez sa sœur, à La Sarre, que sourd cette « lumière éclairante » et que cela arrive : « je reviens écrire » – « papiers », « idées », « lectures », « émotions » –, et le regard est en jeu, d'une part, le « Requiem de Karl Jenkins³ », et l'écoute est en jeu, d'autre part. Et se distribuent les rimes pour établir l'échange.

Mais où cela se passe-t-il? À La Sarre, bien sûr. L'icographie est claire sur ce point. À moins que ce soit à... Là, «Ça repart. [...] C'est comme de vilaines pommes / "c'est pas décourageable"». Mais qu'est-ce que ce néologisme de Cécile? On ne peut pas se défaire de cet écœurement (d'avoir à constater que les pommes de cet arbre, voire de cette récolte, ont toutes le cœur pourri)? Mais tout indique que ce n'est pas le même arbre que celui qui lui fait écho deux pages plus loin: «Une chance / que j'ai Umberto / avec qui ou en qui / je peux me perdre. // Puis me retrouver / "entre l'arbre et le labyrinthe"⁴. / Entre la clarté et les ténèbres»? Et cela aura eu lieu, du côté de l'auteure, de la pupille des yeux à l'élève (*pupil*) qui sort de l'école, au côté du lecteur, à la lumière de l'interprétation de l'art.

Et que dire de la dernière photo? Sinon que l'ouverture des rideaux, plein dévoilant un creux, s'inverse dans le résineux dont la pointe rejoint un nuage allongé sur l'horizon clair. Sinon que le W, tronqué sur la gauche à l'intérieur, l'est aussi à l'extérieur. On a tout à coup l'impression d'être devant une toile de Magritte.

Dira-t-on que la «sérénité du paysage» est «exaltée» par son regard d'auteure ou altérée par mon regard de lecteur? Et si, pour «Faire circuler l'air» une fois de plus⁵, je proposais quelque rapport entre ces deux constructions lectorales: exaltée.

André Gervais

1. Le livre a remporté le Prix littéraire (catégorie poésie) des enseignants AQPF-ANEL 2014.

2. Un seul mot en français (ciel), mais deux en anglais (*sky, heaven*), comme nous le rappelle une célèbre chanson (John Lennon, *Imagine*, 1971), pour ne prendre que cet exemple contemporain. Faut-il rappeler que c'est un très vieux débat, plusieurs fois séculaire, que celui de la théologie contre la météorologie?

3. *Le Requiem* de Karl Jenkins (1944-) est une œuvre composée en 2004 et créée en 2005. Je cite ce qu'il en dit lui-même (http://www.boosey.com/pages/cr/catalogue/cat_detail.asp?MusicID=47412): *A Requiem is a Mass for the souls of the dead. In general I have set the usual Latin movements but in keeping with my usual trait of drawing from other cultures, I have also set five Japanese haiku 'death' poems. Such poems are usually to do with nature, have a single idea, and consist of seventeen syllables divided 5-7-5 over three lines. As one can see from the text, the Japanese view nature's water cycle [precipitation] as being synonymous with life. // I have combined the Western and Eastern texts*

in two of the haiku movements. Having Seen The Moon and Farewell, which incorporate the Benedictus and the Agnus Dei respectively. Both are intoned by male voices in a monastic style as a counterpoint to the Japanese text sung by females. Textes sacrés et profanes, donc, selon les deux significations du mot ciel, ici la pluie plutôt que la neige, si je comprends bien.

4. Allusion à un livre d'Umberto Eco (1932-), *De l'arbre au labyrinthe*, essais traduits de l'italien par Hélène Sauvage, Paris, Grasset, 2010. Gros recueil (712 p.) d'études historiques sur le signe et l'interprétation.

5. Deux exemples dans ce qui précède: «éclairante» / «qui entre partout», «entre l'arbre et le labyrinthe».

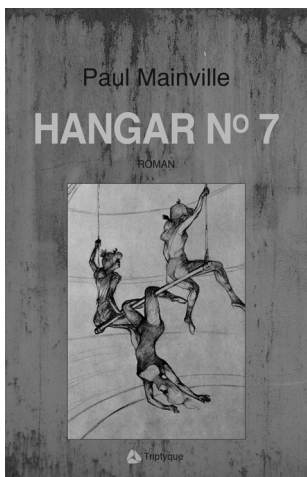


François Lepage

Pas d'autres dieux

roman, 162 p., 23 \$

Nous sommes en Belgique. Parvenus à l'âge adulte, deux frères jumeaux quittent le nid maternel et empruntent des chemins divergents. Lucas est un brillant économiste, spécialiste de la Bourse. Autiste, Antoine est un calculateur génial qui décrypte des clés informatiques réputées inviolables et prédit la météo mieux qu'un ordinateur. Et, surtout, après avoir entendu l'appel de Dieu, il décide d'aller vivre dans une abbaye. Cependant Lucas, sous l'influence de son ami libertarien Verchuren, a d'autres ambitions pour son frère, plus lucratives : il compte mettre à profit les dons d'Antoine pour prédire les cours de la Bourse.



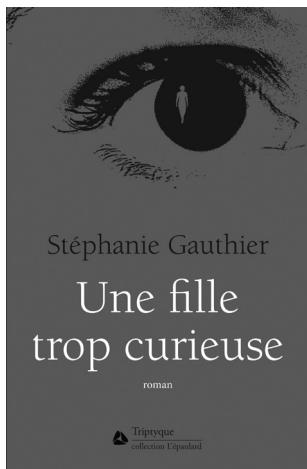
Paul Mainville

Hangar n° 7

roman, 208 p., 23 \$

1980. Une guerre ethnique éclate en Europe de l'Est. Pour survivre, les artistes de la troupe du Cirque des montagnes Bleues sont forcés de divertir ceux qui les tiennent prisonniers dans un camp. Si cet art était pour eux à la fois une passion et un gagne-pain, leurs spectacles quotidiens seront dorénavant synonymes de survivance.

Quelques décennies plus tard, à l'occasion du spectacle *Le cirque des ombres*, Miljenka présente son numéro de trapèze. Cette fois, il n'est plus question de survie, mais de rappel aux vivants de la tragique histoire de ses parents et de tous les artistes qui ont péri ou survécu au cours de cette guerre.

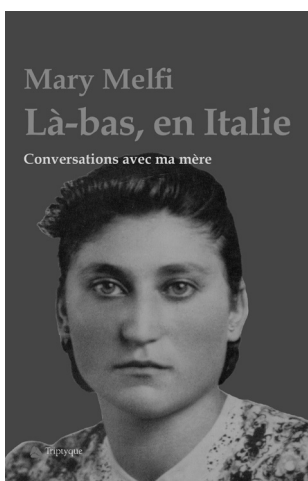


Stéphanie Gauthier

Une fille trop curieuse

polar, 294 p., 25 \$

Une fille trop curieuse s'ouvre sur un incident banal – un accrochage automobile à première vue sans conséquence – qui s'avérera le déclencheur d'un jeu de cache-cache narratif admirablement maîtrisé. Tout un réseau d'acteurs se croisent, s'aiment, se repoussent, mêlés à leur insu à ce fâcheux accident.



Mary Melfi

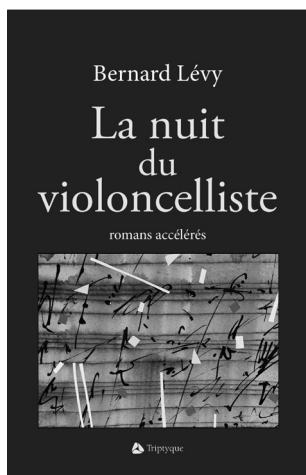
Là-bas, en Italie

Conversations avec ma mère

Traduction de Claude Béland

récit autobiographique, 337 p., 25 \$

Entre Montréal-Nord et Casacalenda, petite ville médiévale du sud de l'Italie, entre l'aube du XX^e siècle et le début du XXI^e, Mary Melfi multiplie les allers-retours dans le temps et dans l'espace et, par toutes petites touches, tisse avec tendresse, humour et autodérision, le tableau d'une réconciliation entre deux générations.

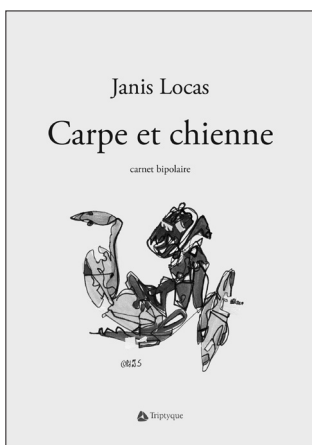


Bernard Lévy

La nuit du violoncelliste

romans accélérés, 180 p., 25 \$

Faites l'expérience: laissez-vous prendre par les péripéties où vous conduit le texte que vous avez choisi. Vous en aurez bien fermé les yeux; il sera temps alors de fermer les yeux. Et ce ne seront plus ni des phrases ni des mots qui défilent dans votre tête mais des images fixes ou mobiles associées et assorties à des sons. Oui, ces caractères typographiques, fils d'écritures sages ou folles, immobiles ou animées, brûlantes ou douces qui se frôlent, s'entrechoquent, se caressent, se froissent ou se fracassent, vous invitent à ouïr leur bruitage.



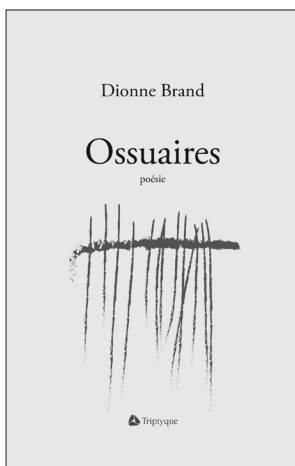
Janis Locas

Carpe et chienne

carnet bipolaire, 108 p., 17 \$

Carpe et chienne est l'occasion pour Janis Locas – reconnue déjà pour la vivacité de son écriture dans *La maudite Québécoise* – d'explorer une tout autre forme d'altérité dans ce carnet composé d'une variété de textes parcourant les extrêmes de l'humeur.

Le lecteur traverse en même temps que l'héroïne de singuliers moments de dépression, d'euphorie et de psychose, sans savoir où le mène cette expérience littéraire et humaine aussi déconcertante qu'inédite.

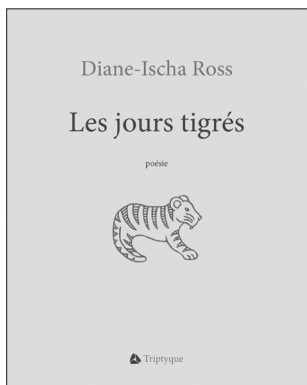


Dionne Brand

Ossuaires

Traduction de Nicole Côté
poésie, 85 p., 17 \$

L'œuvre de Dionne Brand a toujours été « un creuset de lyrisme incantatoire et de cinglante critique sociale » (Barbara Carey). En effet, couvrant à la fois l'intime et le collectif, *Ossuaires* opère une défamiliarisation par le biais du désancrage des mots : délestés de leur contexte immédiat, bardés d'images contradictoires, ceux-ci font perdre pied au lecteur, démantelant à mesure les itinéraires dans la cartographie des conventions de lecture, faisant ainsi ressentir de près ce monde hasardeux qui est le nôtre.

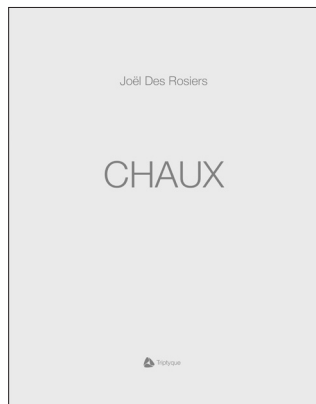


Diane-Ischa Ross

Les jours tigrés

poésie, 102 p., 17 \$

Les jours tigrés sont la chronique d'un double deuil, chacun raidissant la douleur de l'autre, l'empêchant de se liquider dans la vie qui reste. Mais il faut penser à l'avenir, le sentir, le refaire et accueillir toutes les bouées de vigueur, d'émerveillement retrouvé, les souligner. La poésie est un piège et un miroir à enchantement, à extase et comme une façon de maganner la peine comme la salade, pour qu'elle parte, de guerre lasse, quand on trouve la formule magique, l'équation. Laisser passer aussi : l'écriture agit comme l'eau.



Joël Des Rosiers

Chaux

poésie, 91 p., 30 \$

*pour le descendant
qui ne vit pas le jour
les îles de l'amante furent
un delta de sang*

*j'ai gardé en moi le cœur de l'enfant
des bouts d'objets qui valent
par l'odeur de la chaux
embryons desséchés qui obsèdent*

*que sa voix fût voix
de n'avoir jamais été entendue
des cordages d'amour je l'enserme
aux scansions du poème exaucé*



Abonnement

Quatre numéros par année

Frais postaux et taxes inclus

LOCAL

Abonnement individuel (1 an)	63,24 \$
Abonnement individuel (2 ans)	114,98 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	126,47 \$

ÉTATS - UNIS

Abonnement individuel (1 an)	85,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	135,00 \$

INTERNATIONAL

Abonnement individuel (1 an)	95,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	150,00 \$

revue-estuaire.com

estuaire

C.P. 48774, Outremont (Québec) H2V 4V1

Nom

Adresse

Ville, Province

Code postal

Téléphone

Courriel

Abonnement à partir du numéro

**VOUS RECHERCHEZ UN PARTENAIRE
FIABLE ET POLYVALENT ?**



NOUS SOMMES FAITS L'UN POUR L'AUTRE.

Marquis est votre partenaire de choix pour
la réalisation de vos livres et publications reliées,
de la mise en pages à l'entreposage.

Que ce soit sur presse numérique ou offset,
notre équipe de plus de 300 experts trouvera
la solution qui vous convient.



MARQUIS

L'art de trouver votre solution

1 855-566-1937

marquislivre.com



Depuis 1985,
les meilleurs
nouvelliers
publient dans

LA REVUE
XYZ
DE LA
NOUVELLE

1 an/4 numéros (ttc)

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 35 \$	Canada 45 \$
États-Unis 50 \$	États-Unis 60 \$
Autres pays 65 \$	Autres pays 75 \$

2 ans/8 numéros (ttc)

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 65 \$	Canada 85 \$
États-Unis 95 \$	États-Unis 115 \$
Autres pays 125 \$	Autres pays 145 \$

3 ans/12 numéros (ttc)

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 90 \$	Canada 120 \$
États-Unis 135 \$	États-Unis 165 \$
Autres pays 180 \$	Autres pays 210 \$

Abonnement de soutien annuel: 70 \$ ou _____ \$

Paiement en dollars canadiens. Si vous n'habitez pas le Canada, le plus simple est de payer avec votre carte Visa ou Master Card.

Prix indiqués toutes taxes comprises
N° TPS: 121 138 234 RT0001/N° TVQ: 1015413367 TQ0001

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Téléphone _____ Pays _____

Courriel _____

Je m'abonne pour 1 an/4 numéros 2 ans/8 numéros
 3 ans/12 numéros à partir du n° _____

Chèque  
N° _____ exp. / _____

Signature _____

XYZ. La revue de la nouvelle

11860, rue Guertin, Montréal (Québec) H4J 1V6
Téléphone: 514.523.77.72 • Télécopieur: 514.523.77.33
Courriel: info@xyzrevue.com • Site Internet: www.xyzrevue.com



JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier.....41,41 \$

Étranger (*Transport inclus*).....69,02 \$

En librairie..... 11,50 \$

(les taxes sont incluses dans les prix)

Téléphone : (514) 721-5389

Internet : <http://www.exit-poesie.com>

Courriel : administration@exit-poesie.com

Je désire m'abonner () me réabonner ()

À partir du numéro en cours () ou du numéro _____

Nom : _____

Adresse : _____

Ville/Province : _____

Code postal : _____ Téléphone : _____

Télécopieur : _____

Courriel : _____

Je paye par chèque () Visa () Mandat ()

N^o: _____ Expiration : _____

Signature : _____

Payable à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.

C.P. 22125, C.S.P. Saint-Marc, Montréal (Qc), H1Y 3K8



KIOSQUE NUMÉRIQUE

ARTS VISUELS CINÉMA CRÉATION LITTÉRAIRE CULTURE ET SOCIÉTÉ HISTOIRE ET PATRIMOINE LITTÉRATURE THÉÂTRE ET MUSIQUE THÉORIES ET ANALYSES

**Vous pouvez ajouter les revues culturelles québécoises
à votre bibliothèque virtuelle en visitant le site Web
de la SODEP.**

**LA CULTURE
EN REVUES**

SODEP.QC.CA

Conseil des arts
et des lettres
Québec ES ES  Patrimoine
canadien Canadian
Heritage Canada



FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE
DU LOISIR LITTÉRAIRE

REVUE
le passeur

La FQLL a mis en service plusieurs programmes favorisant l'émergence d'activités participatives de loisir littéraire dans toutes les régions du Québec.
Information : www.fqll.ca

MŒBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

Tarifs d'abonnement (taxes incluses)

4 numéros / 1 an

Individu: • au Canada 1 an: 35 \$ 2 ans: 60 \$
 • à l'étranger 1 an: 60 \$ 2 ans: 110 \$

Institution: • au Canada 1 an: 60 \$ 2 ans: 110 \$
 • à l'étranger 1 an: 100 \$ 2 ans: 190 \$

La collection complète :

(environ 130 numéros) + un abonnement d'un an

• au Canada	individu:	350 \$
	institution:	450 \$
• à l'étranger	individu:	400 \$
	institution:	500 \$



Adressez votre chèque ou mandat-poste au nom de:

MŒBIUS

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec)

H2H 1N1 Canada

Tél. et téléc.: (514) 597-1666

Courriel: triptyque@editiontriptyque.com

Site Internet: www.revuemoebius.qc.ca

Nom : _____

Adresse : _____

Courriel : _____

Tél. : _____

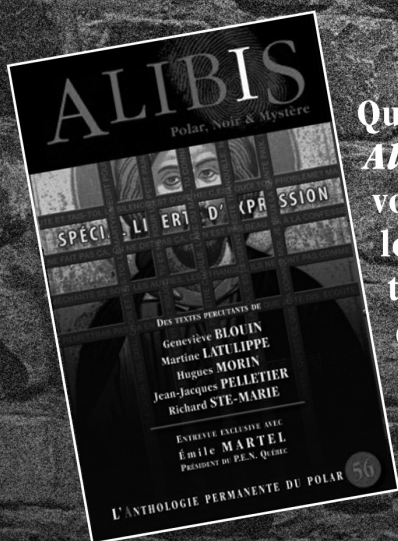
Je m'abonne à partir du numéro _____

Je désire recevoir la collection complète
et un abonnement d'un an



POLAR NOIR MYSTÈRE

Vous aimez
les bonnes histoires policières ?



Quatre fois l'an
Alibis
vous offre
les meilleurs
textes
du genre !

VOUS POUVEZ DÉSORMAIS VOUS ABONNER EN LIGNE
GRÂCE À NOTRE SITE TRANSACTIONNEL !

• FICTIONS • CHRONIQUES • LECTURES • NOUVEAUTÉS •
et un complément gratuit téléchargeable au
www.revue-alibis.com

COUPON D'ABONNEMENT

Je m'abonne pour

PAPIER

1 an : 34,79 \$ (taxes en sus) 2 ans : 65,23 \$ (taxes en sus)

NUMÉRIQUE
(pdf ou epub)

1 an : 20,00 \$ (taxes en sus) 2 ans : 39,00 \$ (taxes en sus)

NOM _____

ADRESSE _____

Tél. / courriel _____

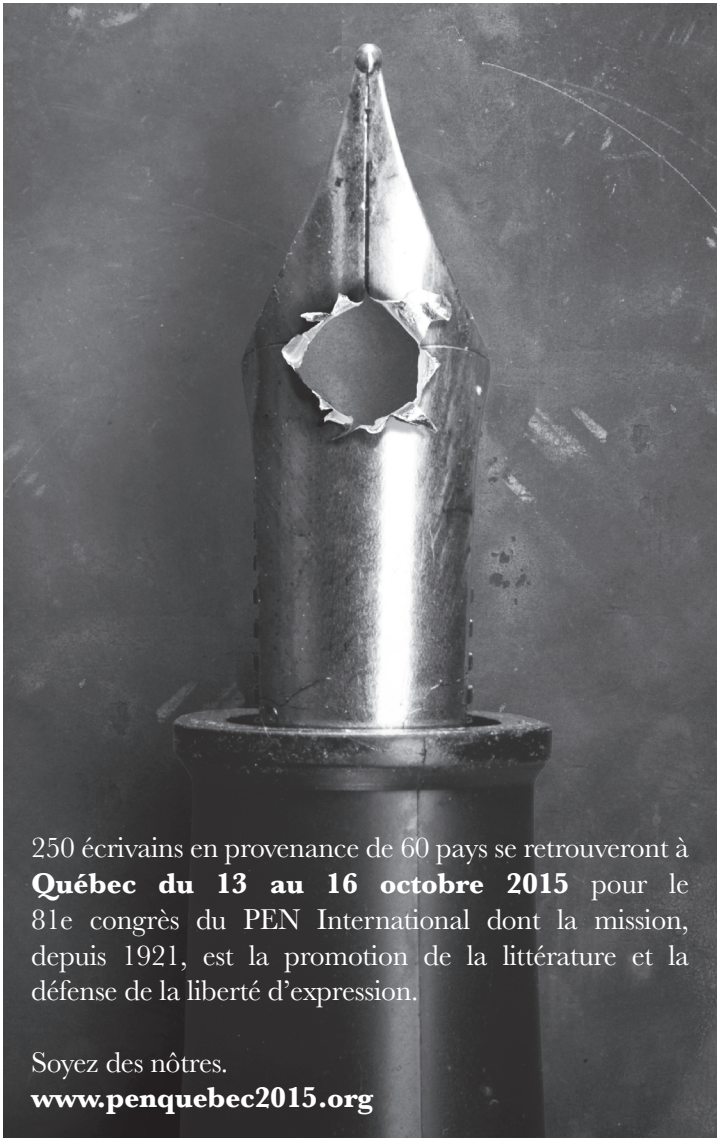
Veuillez commencer mon abonnement au numéro :

Chèque ou mandat à l'ordre de : **Alibis**, 120, côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9



M0541

www.revue-alibis.com



250 écrivains en provenance de 60 pays se retrouveront à **Québec du 13 au 16 octobre 2015** pour le 81e congrès du PEN International dont la mission, depuis 1921, est la promotion de la littérature et la défense de la liberté d'expression.

Soyez des nôtres.

www.penquebec2015.org



Entente de développement culturel



Québec



Conseil des arts du Canada

Canada Council for the Arts



GARANT DES FORÊTS
INTACTES

Tous les numéros de la revue *MCEBIUS* sont désormais imprimés sur du papier 100 % recyclé postconsommation (exempt de fibres issues des forêts anciennes) et traité sans chlore.

VÉRITÉ ET MENSONGE

MARIE-CHRISTINE ARBOUR
STÉPHANIE BRAQUEHAIS
PATRICK BRISEBOIS
MAUDE DÉRY
CHRISTIANE DESROSIERS
ANTONIO DOMÍNGUEZ LEIVA
JULIE DUGAL
NICOLAÏ FEUILLARD
NADIA GOSSELIN
CÉCILE-MARIE HADRIEN
ANDRÉ HAMEL
GENEVIÈVE HARVEY
CARL-KEVEN KORB
JENNIFER LABRECQUE
FANNIE LANGLOIS
FRANÇOIS MARTIN
CHRISTINE MONOT
JULIUS NICOLADEC
DIANE-ISCHA ROSS
GHISLAIN TASCHEREAU

LETTRE À UN ÉCRIVAIN VIVANT
Luc Quintal à Umberto Eco

LES YEUX FERTILES
Bernard Émond s'entretient avec Elsa Pépin
André Gervais lit *Wabakin* de Célyne Fortin

UN NUMÉRO PILOTÉ PAR MARIO VIVIER



12\$